

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

ENTRE DOMINATION ET MARGINALISATION : LE POTENTIEL CRITIQUE DES
MASCULINITÉS INTERSECTIONNELLES

MÉMOIRE
PRÉSENTÉ
COMME EXIGENCE PARTIELLE
LA MAÎTRISE EN SCIENCE POLITIQUE

PAR
SAMUEL CHOUROT-FERLAND

AOÛT 2026

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

A ÉTÉ ÉVALUÉ PAR LE JURY COMPOSÉ DE

LAWRENCE OLIVIER
DIRECTION DE RECHERCHE

JULIE LAVIGNE
ÉVALUATRICE

LÉA CLERMONT-DION
ÉVALUATRICE

Remerciements

Avant d'introduire cette recherche, je tiens à remercier mes ami·es pour l'immense soutien qu'i·els m'ont apporté·es. Je souhaite d'abord remercier Léa, maon partenaire, d'avoir été présent·e pour m'écouter, même dans les moments où cette recherche relevait parfois davantage de l'obsession que de la discussion. Merci de m'avoir aidé à me rappeler, dans les moments difficiles, que ce travail n'était pas une fin en soi, mais surtout un moyen de continuer à vivre la vie bonne avec toi et les minous.

Je veux également remercier l'ensemble de mes ami·es, qui ont constitué un soutien moral et intellectuel essentiel à la réalisation de ce travail. J'aimerais remercier tout particulièrement Alexandra, Jade, Amaya, Morgan, Evelyne, Simon et Léa, pour les nombreuses lectures, les discussions et les commentaires, qui m'ont permis de me rapprocher davantage de ce à quoi j'aspirais pour cette recherche. À de nombreux moments, en raison de contraintes structurelles, interpersonnelles et théoriques, il m'a été difficile d'apercevoir la lumière au bout du tunnel. J'ai parfois eu l'impression qu'il n'y avait pas de place pour ce type de recherche dans le monde académique, ce qui m'a amené à douter de la portée potentielle de ce travail. Votre soutien m'a permis de persévérer et de mener cette recherche jusqu'à son terme, et je vous la dédie.

Je souhaite également remercier le Dr Alexander Moreno d'avoir cru en mes capacités et de m'avoir permis de rejoindre le Laboratoire Innovation, Technologie et Cognition (INTECOG) pendant ma maîtrise, afin d'y étudier des questions intersectionnelles qui me touchent personnellement. Merci d'avoir fait confiance à mes compétences et d'avoir favorisé, pour moi, un contexte de réussite. Cet appui a contribué à renforcer ma confiance en moi et à consolider ma place dans un parcours de recherche qui ne m'a pas toujours semblé facile à habiter.

J'aimerais finalement remercier mon directeur, Lawrence Olivier. Il me dirait sans doute qu'il n'y a rien à remercier, mais je tenais néanmoins à le remercier pour la liberté et l'espace intellectuellement riche et exempt de jugement qu'il m'a offerts pour développer mes idées.

Résumé

Depuis les années 1970, le concept de genre occupe une place centrale dans le féminisme occidental, en permettant d'analyser les normes socialement imposées aux femmes et de mettre en lumière les mécanismes par lesquels leur subordination a été naturalisée au sein du patriarcat. Ces travaux ont contribué de manière décisive à la politisation de l'oppression des femmes et à la critique des conceptions essentialistes du féminin. Dans le prolongement de ces apports, les études de genre, queer et intersectionnelles ont montré que le genre ne se réduit pas aux seuls rapports sociaux de sexe, mais constitue une structure normative plus large qui organise les subjectivités, les pratiques et les positions sociales. S'inscrivant dans cette perspective, cette recherche s'intéresse à un aspect demeuré relativement peu exploré dans le féminisme institutionnel : la socialisation masculine et le fonctionnement normatif de la masculinité. Plus précisément, elle examine la manière dont le genre affecte les hommes à la fois comme groupe social dominant et comme sujets situés au sein de hiérarchies masculines différenciées, structurées notamment par la race, la sexualité et la transidentité. Mobilisant une perspective féministe poststructuraliste et intersectionnelle, cette recherche analyse comment les systèmes d'oppression imbriqués participent à la structuration de l'identité masculine et aux modalités d'adhésion au patriarcat. Les résultats montrent que la masculinité constitue une construction sociale instable, traversée par des tensions, des contradictions et des mécanismes de régulation normative, plutôt que l'expression d'un pouvoir homogène. Ils montrent également que l'étude de ces positions ambivalentes permet de mieux comprendre les mécanismes par lesquels cette adhésion se maintient, en mettant en évidence les fondements normatifs de l'identité de genre et en contribuant ainsi à dénaturaliser la domination masculine.

Mots clés : masculinité, genre, féminisme, patriarcat, normativité, performativité, poststructuralisme, intersectionnalité, queer, sexisme, racisme, homophobie, transphobie.

Abstract

Since the 1970s, the concept of gender has become popular in research and Western feminism, making it possible to understand women's identity as a social construct whose very definition was linked to subordination in patriarchy. This research made it possible to structurally reveal the oppression of women and thus to challenge womanhood itself. Since then, other foundational theories in gender studies, such as queer and intersectional theories, have broadened the feminist critique, further complicating understandings of identity, relationships, and social position from a (de)constructivist perspective. This study, adopting those perspectives, explores a subject still under-researched—namely, the workings of masculinity socialization and normative masculinity—which is especially lacking within institutional feminist perspectives. More precisely, we examine how gender affects men as the dominant social group, and how their subjectivities navigate various hierarchical positions within masculinity, particularly in relation to race, sexual orientation, and trans identity. Results show that masculine identity is an unstable position, full of tension and contradiction, maintained largely through normative and performative actions that are difficult to explain using traditional understandings of power. From a poststructuralist and intersectional feminist perspective, this research offers new insights into masculine identity construction by revealing how the interconnection of different systems of oppression shapes men's adherence to patriarchy. This improved understanding helps identify the complex mechanisms through which domination is (re)produced, thereby contributing to the denaturalization of patriarchy.

Keywords: masculinity, gender, feminism, patriarchy, normativity, performativity, poststructuralism, intersectionality, queer, sexism, racism, homophobia, transphobia.

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	1
CHAPITRE 1 : DÉBATS ET ENJEUX SPÉCIFIQUES AUX ÉTUDES FÉMINISTES	5
Présentation générale du certificat en études féministes et de la concentration en sciences politiques	6
Présentation du corpus théorique du programme d'études féministes de l'UQAM	8
Analyse critique du corpus des études féministes de l'UQAM	10
Thèse de la recherche	18
Question de recherche	19
CHAPITRE 2 : CADRE ÉPISTÉMOLOGIQUE	20
Le pouvoir	21
De la déconstruction au Queer	22
L'intersectionnalité	23
CHAPITRE 3 : CADRE CONCEPTUEL ET THÉORIQUE	25
Sociologie du genre et matrice hétérosexuelle	25
La masculinité hégémonique	29
La matrice de la domination, patriarcat et intersectionnalité	33
CHAPITRE 4 : MÉTHODOLOGIE ET SÉLECTION DES CAS D'ÉTUDE	39
Sélection des textes	41
Démarche analytique	44
CHAPITRE 5 : MASCULINITÉS GAIES ET BISEXUELLES	47
CHAPITRE 6 : MASCULINITÉS TRANS	68
CHAPITRE 7 : MASCULINITÉS NOIRES (AFRO-AMÉRICAINES)	88
CHAPITRE 8 : ANALYSE TRANSVERSALE	113
DISCUSSION	122
CONCLUSION : PENSER LA MASCULINITÉ ENTRE DOMINATION ET MARGINALISATION	137
BIBLIOGRAPHIE	139
ANNEXE :	144

TABLE DES FIGURES

Figure 1 : désaveu identitaire – identité normative	116
---	-----

Men do oppress women. People are hurt by rigid sexist role patterns. These two realities coexist. (hooks, 2004, p. 36)

INTRODUCTION

La masculinité est souvent présentée comme une évidence sociale. Pourtant, elle ne se vit pas toujours comme telle. Elle semble aller de soi, alors même qu'on en ressent les écarts, les décalages, les moments où quelque chose ne correspond pas tout à fait. Dans ce contexte, sa normalité et sa banalité nous ramènent souvent à un sentiment d'échec personnel, à l'impression de ne pas être normal. Ce décalage traverse l'expérience de nombreux hommes, sans toujours être nommé. Il permet néanmoins de comprendre que, si la masculinité est fréquemment associée au privilège et à la domination, ces dimensions apparaissent à la fois concrètes et abstraites pour certains, dans la mesure où leur expérience est souvent marquée par une relation plus incertaine à cette position.

En tant que personne assignée homme, queer, en situation de handicap et petit·e, j'ai très tôt eu l'impression que le pouvoir associé à la masculinité ne s'exerçait pas « à travers moi », mais plutôt contre moi. Le prestige de la masculinité semblait appartenir à ceux qui avaient la capacité d'imposer leur présence, de fixer les règles, de dicter ce qui compte et ce qui ne compte pas. J'étais sommé d'adhérer à une identité censée être porteuse de pouvoir, tout en étant constamment ramené à mon écart à ses normes. Cette ambivalence a longtemps structuré mon rapport au genre.

À une période importante de ma vie, ce décalage a nourri une posture critique à l'égard des discours féministes. Je les percevais comme insuffisants pour saisir certaines dimensions de l'expérience masculine, surtout lorsque celle-ci est traversée par des rapports de pouvoir qui ne se réduisent pas au seul fait d'être assigné homme. Par exemple, dans les espaces masculins, ma parole était largement disqualifiée, le handicap et la *queerness* étant fréquemment lus comme des signes d'un écart à la masculinité reconnue, comme des preuves d'une masculinité « inférieure ». Ensuite, dans certains espaces féministes, à l'inverse, mon inscription dans la catégorie « homme » suffisait à faire de moi un sujet d'emblée privilégié, ce qui rendait moins visibles ces dimensions de mon expérience. D'un côté, je me heurtais à des mécanismes d'exclusion de la masculinité. De l'autre, ces mêmes écarts étaient souvent absorbés par une lecture qui me ramenait d'abord à l'identité « homme ». Dans ces deux espaces, la masculinité est devenue le prisme dominant de lecture de

mon expérience, empêchant la reconnaissance de ma marginalisation en tant que personne queer et en situation de handicap.

C'est à travers des échanges avec des féministes patient·es, en particulier des femmes, que j'ai progressivement compris que le décalage entre mon identité de genre assignée et les autres expériences auxquelles elle se conjugait ne se situait pas en dehors du féminisme, mais pouvait au contraire être pensé à partir de ses outils critiques. Ces rencontres m'ont permis de relire mon expérience comme un point d'entrée pour remettre en question les limites des façons dominantes de conceptualiser le genre. Ainsi, même si mon expérience différait de certaines représentations dominantes de la masculinité, une lecture plus attentive m'a permis de comprendre que j'étais effectivement complice du patriarcat. La lutte féministe, devenue pour moi très tôt les luttes féministes, s'opposait aux hiérarchies que j'avais profondément intériorisées et a fait émerger une nouvelle possibilité, comprendre ma situation non comme un échec personnel, mais comme le résultat de systèmes complexes auxquels je pouvais maintenant concrètement m'opposer.

La lutte contre le sexisme et les autres systèmes d'oppression est ainsi devenue un point d'appui central pour interpréter et dépasser mes propres marginalisations, non plus en tant qu'homme, mais comme personne non binaire¹, queer et *crip*. Des autrices comme bell hooks, notamment dans *La volonté de changer* (2021) et *Ne suis-je pas une femme* (2015), ont nourri ma réflexion en montrant que le patriarcat ne se limite pas à des rapports unidirectionnels entre dominants et dominées, mais façonne l'ensemble des subjectivités. Son idée selon laquelle les hommes peuvent à la fois bénéficier du patriarcat et en souffrir a mis des mots sur une expérience qui, autrement, demeurerait difficilement formulable dans l'espace politique. Les féminismes intersectionnels, queer, postcoloniaux et *crip* ont, dans le prolongement, renforcé mon inscription dans le courant féministe.

C'est à partir de ce moment, dans un contexte de refonte identitaire, que j'ai compris qu'il existait un manque de ressources pour identifier et comprendre certaines positions masculines. En 2019, certain·es s'en souviendront, j'ai notamment participé au documentaire *Bitch ! Une incursion dans*

¹ Cette prise de conscience m'a rapidement amené à me situer dans la non binarité, à la fois comme position symbolique et matérielle de mon exclusion de la masculinité et comme point d'appui pour en remettre en question la pertinence.

*la manosphère*², où j'ai été appelé à témoigner en tant qu'« ancien incel », la même année où j'entamais mes études à l'UQAM en études féministes. Je n'ai jamais fréquenté de forums incels. Mon intention en participant à ce documentaire était plutôt de montrer, à partir de mes nouvelles compréhensions du féminisme et du genre, que la radicalisation masculine peut émerger à la fois d'une compréhension limitée des identités sociales et du genre, mais aussi de l'isolement, des écarts à la norme masculine et du sentiment que sa propre réalité n'est pas socialement légitime. J'avais également exprimé des positions féministes lors de l'entrevue, mais celles-ci ont été retirées du documentaire. On m'a expliqué que ces propos pourraient m'exposer à des menaces, étant donné que j'avais choisi de ne pas apparaître anonymement.

Si cette présence dans le documentaire a suscité des inquiétudes chez certain·es collègues en milieu féministe, mon témoignage a aussi généré de nombreux retours. Plusieurs hommes qui m'ont reconnu m'ont dit s'être sentis compris et représentés dans mon témoignage. Certains ont même dit que ce témoignage avait agi comme un point d'arrêt, un moment de bascule dans un processus de radicalisation masculine en cours. Ces réactions m'ont marqué. Elles m'ont fait comprendre que l'enjeu n'était pas marginal, et que ce qui est laissé sans mots peut facilement être capté par des discours dangereux³.

C'est dans le prolongement de ces réflexions que cette recherche propose une compréhension alternative des subjectivités masculines, qui ne les extrait jamais du patriarcat, mais qui, à mon sens, peut permettre à certains hommes de faire sens de ces tensions et d'en atténuer les effets, tant pour eux-mêmes que pour les autres.

Par ce travail, j'entreprends quelque chose de profondément personnel. Je m'expose. Je parle à partir d'une position située, traversée par des tensions, des contradictions et des zones d'inconfort qui viennent ébranler des dichotomies tenues pour évidentes, et qui seront sans doute mal accueillies. Écrire dans le contexte politique actuel, marqué par une polarisation accrue autour des

² <https://telequebec.tv/contenu/bitch-une-incursion-dans-la-manosphere>

³ Je crois que ces positions ambiguës renferment une part importante de la compréhension des mécanismes par lesquels certains hommes adhèrent à la domination masculine et au patriarcat. Lorsque nous ne disposons pas du langage permettant de donner sens à notre propre expérience, nous avons parfois tendance à nous accrocher à ce qui légitime notre existence, même lorsque cette légitimité repose sur des normes qui blessent.

questions de genre, n'est donc pas sans risques. Mais ces risques me paraissent indissociables du fait que toute transformation réelle se heurte nécessairement à des résistances, et que sans friction, il est difficile de parler de changement. De ce fait, j'entreprends cette recherche parce que les réflexions que j'y déploie sont celles qui m'ont permis de me déplacer d'une trajectoire marquée par des formes de radicalisation masculine vers un profond respect des féminismes, et vers une réorientation substantielle de mes valeurs, de mes alliances et de mes manières d'habiter le politique. J'entends ainsi contribuer à la lutte contre le patriarcat depuis une zone trouble où l'on avance habituellement à reculons.

CHAPITRE 1 : DÉBATS ET ENJEUX SPÉCIFIQUES AUX ÉTUDES FÉMINISTES

Le présent chapitre fait le lien avec l'introduction en cherchant à démontrer comment certains débats féministes contribuent à entretenir des expériences d'ambivalence telles que celle susmentionnée. De ce fait, il ne constitue pas une revue de littérature au sens classique visant à dresser un état exhaustif des connaissances en études féministes. Il cherche plutôt à mettre en évidence une tension théorique, politique et militante quant à la manière dont la masculinité et la participation des hommes au patriarcat sont conceptualisées dans certaines formes institutionnalisées des études féministes, notamment au sein du programme étudié. L'objectif est de montrer que ces articulations privilégient certaines conceptions de la masculinité, tout en laissant moins de place à des traditions théoriques qui permettent de la dénaturiser et de l'analyser comme un effet des rapports de pouvoir. La mise en lumière de cet angle mort permet de situer la présente recherche et de légitimer la proposition d'une conceptualisation de l'étude des subjectivités masculines au sein des théories et des programmes d'études féministes, sans déplacer l'objet de la critique du patriarcat.

Pour amorcer cette réflexion, nous mobilisons les enseignements et les travaux issus du certificat et de la concentration à la maîtrise en études féministes de l'UQAM, envisagés comme une source empirique privilégiée pour comprendre la manière dont le féminisme institutionnel s'organise, se transmet et définit ses objets d'analyse. L'expérience d'ambiguïté que nous y avons traversée constitue le point de départ de cette analyse. Les tensions rencontrées dans ce contexte permettent d'interroger les cadres dominants à partir desquels la masculinité est pensée, ainsi que les mécanismes institutionnels, politiques et militants qui peuvent rendre plus difficile sa constitution comme objet d'analyse féministe.

Nous verrons que la difficulté de certains cours et programmes à interroger la masculinité tient aux modalités d'articulation de la lutte contre le sexisme, lesquelles participent au maintien d'un cadre académique, politique, institutionnel et militant cohérent. Nous montrerons toutefois que plusieurs des inquiétudes mobilisées pour justifier la mise à distance des analyses de la masculinité et des désavantages des hommes relèvent moins d'une impossibilité théorique ou politique inhérente aux études féministes que de la difficulté à tirer toutes les conséquences de ces perspectives lorsqu'il s'agit de la masculinité. C'est à partir de ce constat que s'inscrit la présente recherche, qui mobilise

ces perspectives afin de conceptualiser les subjectivités masculines dans le prolongement des théories féministes.

La mobilisation du cadre de l'Institut de recherche en études féministes (IREF) et de son programme d'études féministes s'inscrit dans une démarche méthodologique située, qui prend appui sur les contenus, les logiques pédagogiques et les cadres théoriques du programme comme trajectoire particulière. Si l'analyse présentée ici porte spécifiquement sur le certificat en études féministes et ne prétend pas rendre compte de l'ensemble des programmes mobilisant des théories féministes, les dynamiques mises en lumière ne sauraient être réduites à ce seul contexte institutionnel. Elles renvoient également à des tendances plus larges observées par plusieurs chercheur·euses dans différents programmes d'études féministes au Canada (MacDonald, 2017) ainsi que dans les milieux militants. Dans cette perspective, l'IREF ne constitue pas seulement un cas singulier, mais un point d'entrée privilégié permettant d'analyser de manière approfondie des logiques plus générales, précisément parce que celles-ci ont été directement expérimentées à travers la formation suivie. Ce positionnement permet d'assurer une cohérence empirique à l'analyse, tout en reconnaissant que les outils théoriques mobilisés pour en rendre compte sont eux-mêmes largement issus de ce cadre. Autrement dit, cette critique s'inscrit dans la reconnaissance de la pertinence du programme pour la production et la transmission des savoirs, tout en mettant en lumière certaines de ses limites internes, en particulier celles qui restreignent les conditions de possibilité de l'analyse de la masculinité proposée.

Présentation générale du certificat en études féministes et de la concentration en sciences politiques

Le programme d'études féministe à l'UQAM se donne pour mission de soutenir la production de savoirs critiques sur les rapports de genre et de favoriser le développement de recherches féministes ancrées dans une pluralité de perspectives (IREF, 2025 ; UQAM, 2025). Suivant cet objectif, le programme inclut, tant au certificat qu'à la maîtrise, les cours FEM1000 et FEM7000, qui visent à offrir une connaissance générale des principaux courants féministes, ainsi que des cours non obligatoires, tels que POL4212 et POL8112, poursuivant un objectif similaire de formation générale. Bien que leur contenu varie d'une année à l'autre et selon les personnes enseignantes, ces cours s'inscrivent dans une orientation générale comparable. Les premiers cours sont généralement

consacrés aux approches libérales ou maternalistes (première vague), matérialistes et radicales (deuxième vague), tandis que les courants queer, intersectionnels, postcoloniaux, décoloniaux et anticapacitistes (associés à la troisième vague) sont introduits dans un second temps. L'ensemble est présenté avec le souci explicite de ne pas hiérarchiser les courants entre eux, mais d'offrir une vue d'ensemble des grandes traditions féministes (IREF, 2025 ; UQAM, 2025), généralement structurée selon une logique historique et linéaire, tant sur le plan théorique que temporel. Les lectures permettent ainsi de situer chaque approche dans son contexte d'émergence, en mettant l'accent sur les définitions identitaires du sujet « femme » propres à chaque mouvement, souvent dans une optique de pluralisation et de désessentialisation. Cette organisation reflète principalement les cours qui cherchent à présenter une pluralité de courants féministes occidentaux.

Ces cours sont offerts par une vingtaine de départements universitaires, en science politique, sociologie, philosophie, psychologie, anthropologie, science des religions, entre autres, ce qui témoigne de la richesse interdisciplinaire du programme (IREF, 2025). Or, bien qu'un tronc commun de trois cours introductifs soit prévu, la plupart des cours, y compris ceux de la concentration à la maîtrise, ne nécessitent aucun préalable et s'adressent à un public étudiant aux cheminements variés, souvent inscrit dans d'autres disciplines. Cette ouverture, conçue pour accueillir une nouvelle clientèle féministe, se traduit souvent par une faible progression conceptuelle entre les cycles. Il en résulte souvent une difficulté à construire un parcours réellement cumulatif ou approfondi, notamment en ce qui concerne les épistémologies critiques ou les approches théoriques moins institutionnalisées.

De ce fait, bien que les thématiques varient d'un cours à l'autre, plusieurs auteur·ices reviennent de manière récurrente dans l'ensemble du programme, et l'organisation des lectures suit souvent une structuration par vagues, même lorsqu'elle n'est pas explicitement annoncée.

Nous structurerons alors notre critique du programme d'études féministes à partir des grands courants féministes qui ont organisé la progression des cours que nous avons suivis, en nous concentrant sur les auteur·ices les plus mobilisé·es dans l'enseignement, afin de mettre en lumière la compréhension plus générale du genre, telle qu'elle se construit à travers cette lecture par « vagues » féministes, avant d'en proposer une critique.

Présentation du corpus théorique du programme d'études féministes de l'UQAM

Dans les cours suivis du programme d'études féministes de l'UQAM, les différentes vagues féministes sont abordées dans leurs contextes historiques et géographiques d'émergence. Si la première vague féministe est relativement peu mobilisée sur le plan théorique, elle est néanmoins présentée dans sa dimension militante, notamment à travers les luttes pour le droit de vote, l'accès à l'éducation et la reconnaissance juridique des femmes en tant que citoyennes. Cette première phase du féminisme repose sur une valorisation de la différence entre les sexes : les femmes y sont perçues comme naturellement distinctes des hommes, mais cette différence, plutôt que d'être disqualifiée, est mobilisée comme fondement de leur légitimité à participer à la vie publique. Des qualités telles que la moralité, la douceur ou la maternité sont ainsi érigées en compétences politiques. Théoriquement, cette vague s'inscrit dans une posture largement universaliste et naturaliste, qui réaffirme l'idée d'une essence féminine stable et préexistante.

Cette conception de la différence comme fondement naturel de la féminité est cependant remise en question dès l'introduction à la deuxième vague féministe, que les cours présentent comme une rupture avec l'universalisme naturaliste de la première vague. Les textes de Christine Delphy, Colette Guillaumin et Monique Wittig, qui figurent parmi les autrices les plus mobilisées à ce stade du programme, sont fréquemment convoqués pour penser le passage d'une définition « naturelle » des femmes à une compréhension politique de leur subordination. Ces textes permettent d'introduire la théorie des rapports sociaux de sexe, selon laquelle la différence sexuelle est une construction sociale produite par des rapports de pouvoir (Delphy, 2013 ; Guillaumin, 1978 ; Wittig & Bourcier, 2018). Dans cette perspective, l'assignation au féminin n'est pas l'origine, mais le résultat de l'oppression. Le corps féminin, la maternité ou la sexualité ne sont pas considérés comme des données naturelles, mais comme des effets matériels d'un système de domination.

Cette posture théorique, bien qu'issue de courants matérialistes parfois divergents, est généralement présentée dans les cours de manière cohérente et complémentaire, sans mise en tension entre les autrices. Ce choix semble répondre à une visée pédagogique qui vise à structurer une transition claire vers les approches de la troisième vague, notamment poststructuralistes et queer, en mettant l'accent sur la construction sociale des catégories de sexe et de genre. La théorie

des rapports sociaux de sexe, dans ce cadre, est souvent enseignée comme une amorce critique vers des conceptualisations plus complexes du genre, tout en conservant un ancrage dans l'analyse des rapports de pouvoir structurels.

La troisième vague féministe, telle qu'elle est abordée dans le programme d'études féministes de l'UQAM, marque une diversification significative des perspectives mobilisées pour penser le genre. Contrairement aux précédentes, elle n'est pas présentée comme un courant théorique unifié, mais comme un ensemble de voix critiques qui élargissent les cadres d'analyse féministe. Elle est introduite à travers les études féministes noires, queer, chicanas, postcoloniales et décoloniales en s'appuyant principalement sur les écrits du Combahee River Collective (2006), de Patricia Hill Collins (2016), Kimberlé Crenshaw (2021), Judith Butler (2006), Chandra Talpade Mohanty (2018) et Gloria Anzaldúa (1987), des auteur·ices parmi les plus mobilisé·es dans le programme.

Leur diversité théorique est souvent convoquée pour illustrer la pluralité des expériences féminines, dans une continuité apparente avec l'objectif de désessentialisation amorcé par la deuxième vague. Alors que celle-ci avait permis de mettre en lumière le caractère construit du sujet « femme », les perspectives introduites par la troisième vague apportent, à travers la démonstration de sa diversité, une preuve tangible de l'arbitraire des rapports sociaux de sexe. Ces approches permettent d'approfondir la compréhension du genre en insistant sur son inscription dans des rapports sociaux multiples, de race, de classe, de sexualité ou de géographie, qui façonnent différemment les subjectivités. Dans cette optique, les auteur·ices dit de la troisième vague sont mobilisé·es pour renforcer l'idée que la catégorie « femme » ne peut être pensée en dehors des systèmes qui la constituent.

En résumé, la lecture par vagues construit un récit pédagogique et cohérent de la désessentialisation du genre, que le programme articule comme une avancée linéaire vers une pluralisation théorique.

Pour ce qui est de la masculinité, celle-ci est peu abordée dans cette progression. Lorsqu'elle l'est, c'est principalement à travers la position des hommes comme bénéficiaires du patriarcat ou dans le cadre de cours portant sur l'antiféminisme. Les hommes qui remettent en question leurs désavantages sont souvent perçus, lorsqu'ils s'expriment dans un contexte féministe, comme adoptant une attitude de victimisation stratégique pour préserver leurs privilèges, ou comme

cherchant à se regrouper, ce qui est perçu comme susceptible de contribuer à un backlash antiféministe ou masculiniste. Lorsque des interrogations plus approfondies émergent, notamment à la suite de lectures issues des courants dits de la troisième vague, elles tendent néanmoins à être réinscrites dans ce cadrage. Dans cette perspective, le genre est d'abord mobilisé pour expliquer la subordination des femmes, tandis que la catégorie « homme » est principalement appréhendée à travers le privilège qui lui est associé. La participation des hommes au patriarcat tend alors à être expliquée par leur intérêt à préserver ces avantages, de sorte que la masculinité apparaît moins comme un objet d'analyse que comme la position de référence à partir de laquelle le genre des femmes devient intelligible.

Analyse critique du corpus des études féministes de l'UQAM

Comme susmentionné, les cours suivis dans le programme d'études féministes de l'UQAM s'inscrivent dans une perspective constructiviste du genre, affirmant que les identités ne relèvent pas d'un ordre naturel, mais se construisent au sein des rapports sociaux. Dans cette optique, la construction du genre y occupe une place centrale, notamment à travers une lecture critique de la catégorie « femme », pensée dans sa diversité afin d'en interroger les fondements essentialistes. Cette posture s'accompagne d'une volonté de fédérer les différents courants féministes autour d'une lutte commune contre le sexisme, en valorisant une pluralité de voix et d'expériences. Or, ce positionnement ne rend pas toujours compte de la complexité des courants féministes qu'il mobilise ni des désaccords théoriques importants qui ont contribué à leur fragmentation.

En effet, bien que les critiques portées par les féminismes minorisés, qu'ils soient noirs, queer ou post/décoloniaux, soient bien présentes dans le corpus, leur intégration dans le programme tend à produire une convergence symbolique autour d'un objectif féministe partagé. Cette dynamique, telle qu'observée dans ma revue de la littérature, repose sur une opposition assumée entre une pluralité de femmes dominées et une figure homogène de l'homme dominant, perçu comme unique représentant du patriarcat. Cette articulation suppose que, malgré la diversité des expériences, toutes les femmes peuvent se rejoindre sur la base commune du sexisme, ce qui tend à invisibiliser les apports théoriques et critiques issus de la pluralité des féminismes.

Dans ce contexte, bien que les textes du Combahee River Collective (2006), de Patricia Hill Collins (2016) et de Kimberlé Crenshaw (2021) soient fréquemment mobilisés dans le programme pour illustrer la diversité des expériences vécues par les femmes, cette utilisation tend à en détourner la portée critique. Ces autrices ne visent pas simplement à enrichir la catégorie « femme » de nouvelles voix, mais à en remettre en question les fondements mêmes, en montrant qu'elle a historiquement été construite sur l'exclusion de certaines subjectivités. Ces collectifs et autrices ne cherchent donc pas à se faire une place dans un féminisme déjà constitué, mais bien à dénoncer l'insuffisance de cette construction pour penser leur propre expérience. Leurs travaux insistent sur le fait que les rapports sociaux ne s'additionnent pas, mais qu'ils s'entrelacent pour produire des configurations spécifiques d'oppression, et que le sexisme ou le racisme, pris isolément, est insuffisant pour rendre compte des vécus des femmes noires. Ils remettent en cause l'universalité du sujet « femme » comme fondement du projet féministe, en soulignant leur propre exclusion, mais aussi en mettant au jour la manière dont cette exclusion révèle la complicité structurelle de certaines femmes, notamment blanches, dans la reproduction des hiérarchies raciales et patriarcales.

De manière complémentaire, Chandra Talpade Mohanty (2018) et Gloria Anzaldúa (1987) critiquent également les effets d'universalisation dans les discours féministes dominants. Mohanty dénonce la tendance des féminismes occidentaux à homogénéiser les expériences des femmes du Sud global en leur appliquant des cadres d'analyse issus de contextes politiques occidentaux. Ce geste théorique masque les spécificités culturelles, historiques et géopolitiques des rapports de pouvoir, tout en renforçant des hiérarchies coloniales au sein même du féminisme. Anzaldúa, quant à elle, articule une subjectivité féminine située dans l'entre-deux, au croisement des identités raciales, linguistiques, sexuelles et culturelles, à travers la notion de *mestiza consciousness*. Elle ne plaide pas pour une simple inclusion dans le sujet « femme », mais pour une reconfiguration des luttes féministes depuis les marges, en opposition aux logiques identitaires figées.

Quant à Judith Butler, bien qu'il soit principalement connu·e pour son ouvrage *Gender Trouble* (1990), qui propose une critique de la centralité de la question du sexisme et du sujet « femme », le programme se concentre surtout sur sa théorie de la performativité du genre, mobilisée pour renforcer la critique de la naturalisation des rapports sociaux de sexe. Ce choix permet d'intégrer

Butler dans une lecture progressive de la désessentialisation, mais en neutralisant la radicalité de sa remise en cause des catégories mêmes sur lesquelles repose une grande part du programme.

Ces critiques, bien que présentes dans les lectures, sont souvent abordées de manière isolée et peu mises en tension entre elles ou avec le cadre général du programme⁴.

Ce qu'il est particulièrement important de souligner, c'est que, selon ces approches, le patriarcat ne peut être compris comme se limitant strictement au sexisme, entendu comme un rapport univoque de domination des hommes sur les femmes. Leurs apports invitent plutôt à penser les catégories de genre comme produites par des systèmes de pouvoir imbriqués, qui structurent simultanément les subjectivités féminines et masculines. Dans cette perspective, la masculinité ne constitue pas une position naturelle ou simplement dominante, mais une construction sociale, produite, hiérarchisée et régulée par ces mêmes rapports de pouvoir⁵. Le pouvoir qui lui est associé ne relève donc pas d'un avantage intrinsèque au sexe, mais des conditions sociales qui en organisent la reconnaissance et la légitimité. Ces perspectives remettent ainsi en question une compréhension de la participation des hommes au patriarcat qui se réduirait à la seule volonté de préserver leurs privilèges. Si elles ne nient pas l'existence de privilèges masculins, elles montrent que ceux-ci sont eux-mêmes produits, distribués et modulés par des rapports de pouvoir qui génèrent également des formes différenciées de désavantages. La reproduction du patriarcat apparaît alors moins comme le simple effet de la défense d'avantages masculins que comme celui des hiérarchies et des mécanismes normatifs qui produisent, organisent et régulent les différentes formes de masculinité. Autrement dit, de la même manière que l'exclusion de la diversité des femmes dans l'usage non nuancé de la catégorie « femme » informe sur les modalités normatives de construction de cette identité⁶, l'étude des hommes exclus de la définition dominante de l'« homme » informe sur les modalités de construction, de hiérarchisation et de régulation de la masculinité. Ces féminismes tendent ainsi à montrer que l'utilisation sans nuance de la catégorie

⁴ Mes tentatives de les articuler avec certains féminismes blancs ont souvent été invalidées au motif qu'elles relèveraient du contexte états-unien ou qu'il faudrait les replacer dans leur moment d'émergence. Or, ces théories demeurent actives dans le cadre du programme, et il est réducteur de les limiter à leur seul contexte d'origine, dans la mesure où elles permettent d'interroger certaines configurations des féminismes blancs.

⁵ Rapports auxquels les femmes peuvent participer en ne prenant pas en considération leurs articulations conjointes.

⁶ Ce qui entretient le pouvoir des féminismes blancs, hétérosexuels, cisgenres et valides.

« homme », à l'instar de celle de « femme », peut reconduire les rapports de pouvoir qui en constituent la norme⁷.

En effet, les analyses de Patricia Hill Collins (2016) et de Chandra Mohanty (2018) montrent que l'homogénéisation de la catégorie « homme » ne sert pas la lutte contre le sexisme vécue par les femmes afro-américaines ou celles des Suds, mais participe, au contraire, à la racialisation du genre. En posant la masculinité comme une catégorie abstraite et universelle, les conditions sociales et historiques qui différencient les expériences masculines sont effacées, ce qui conduit à interpréter ces différences comme le résultat des catégories auxquelles elles sont associées.

Dans le cas des hommes afro-américains, certaines formes de violence envers les femmes ont été documentées comme plus présentes dans leur communauté. Comme le rappellent Patricia Hill Collins et le Combahee River Collective, ces violences doivent être replacées dans des conditions historiques et sociales spécifiques, notamment les disparités économiques, le racisme systémique et les formes de marginalisation structurelle.

Or, lorsqu'elles sont analysées en dehors de ces conditions, notamment par certains courants féministes qui réduisent ces actions à une volonté de domination, ces violences tendent à être réinterprétées comme des caractéristiques propres aux masculinités noires, contribuant à les représenter comme plus violentes que les hommes blancs, tandis que la masculinité blanche demeure une norme implicite, moins problématisée (Hill Collins & Lamoureux, 2016). Autrement dit, ce qui relève de rapports sociaux situés est requalifié comme une caractéristique propre à un groupe racialisé, ce qui a pour effet de mettre en valeur la masculinité blanche⁸.

Un processus similaire est à l'œuvre lorsque des cadres d'analyse occidentaux sont projetés sur les masculinités des Suds. Par exemple, comme le montre Chandra Mohanty, le voile est fréquemment interprété, dans certains contextes occidentaux, comme un symbole intrinsèque de domination

⁷ Le recours à ces théories pour comprendre ma situation et théoriser la masculinité a toutefois été mal reçu, en particulier lorsqu'il mettait en évidence la complicité de certaines femmes, notamment blanches, hétérosexuelles et valides, dans la reproduction des rapports de pouvoir qu'elles cherchent à déconstruire. Cette posture a ainsi suscité des sous-entendus de détournement ou des encouragements à recentrer l'analyse sur le capacitisme, jugé moins dérangeant.

⁸ Lorsqu'un homme blanc est violent, son comportement est souvent interprété comme un échec individuel et non comme découlant de sa couleur de peau.

patriarcale. Cette lecture tend à être mobilisée pour caractériser les sociétés non occidentales comme plus oppressives, sans interroger les significations sociales, politiques et historiques situées dans cette pratique, ni les conditions dans lesquelles elle s'inscrit.

Dans ce cadre, les différences observées sont interprétées comme des signes de moindre « civilisation », ce qui participe à construire les masculinités des Suds comme intrinsèquement plus patriarcales ou violentes, tout en renforçant la légitimité des formes occidentales de masculinité et de féminisme (Mohanty, 2018)^{9,10}. Là encore, ce ne sont pas les conditions sociales qui sont interrogées, mais les groupes eux-mêmes qui sont naturalisés.

Ces deux analyses montrent que l'homogénéisation de la masculinité à partir des manifestations de domination et de violence contribue à renforcer les systèmes qui produisent des formes différenciées de violence. En invisibilisant les conditions sociales, historiques et politiques dans lesquelles ces violences s'inscrivent, cette compréhension tend à reconduire les logiques racistes et eurocentriques qui participent à leur production, tout en réactivant un imaginaire colonial où les masculinités noires et celles des Suds sont représentées comme intrinsèquement plus violentes, patriarcales ou arriérées, et qui, en retour, présente la masculinité blanche comme la norme implicite de référence.

Ces effets mettent ainsi en évidence les limites d'une lecture simplifiée de la masculinité et montrent pourquoi une réelle intégration de la diversité féministe doit passer par une analyse plus approfondie de celle-ci. Les analyses intersectionnelles permettent de dépasser ces limites en reconfigurant la compréhension de la domination masculine, non plus comme une réalité homogène, mais comme un ordre structuré autour d'un idéal produit comme légitime, en opposition à des formes de masculinité plus visiblement problématiques qui contribuent à en consolider la norme. De ce fait, elles mettent en évidence le potentiel analytique d'une compréhension plurielle des subjectivités masculines. En réinscrivant la masculinité dans les rapports sociaux qui la produisent, elles permettent de saisir comment l'opposition entre « hommes » et « femmes »

⁹ Mohanty soutient d'ailleurs que de telles conceptions produisent souvent les « femmes » des Suds comme de simples victimes, plutôt que comme des agentes actives de lutte antipatriarcale. Ce qui colonise leur pensée féministe en projetant la nécessité d'un féminisme eurocentré pour les « sauver ».

¹⁰ Ce modèle est alors interprété, dans certains cadres féministes, comme le produit de leurs propres victoires.

participe à la reproduction des hiérarchies. Ce faisant, elles rendent visible que le pouvoir masculin ne se maintient pas uniquement par la domination des femmes, mais aussi par la production et la disqualification de formes de masculinité jugées illégitimes, à partir desquelles un idéal masculin est continuellement défini et légitimé. Ce déplacement est central pour ce travail, dans la mesure où il permet de faire apparaître la masculinité comme un objet d'analyse à part entière.

C'est précisément dans cet écart entre le potentiel analytique de ces perspectives et leur faible mobilisation pour penser les subjectivités masculines que se situe, selon nous, la principale limite du cadre de conceptualisation de la masculinité proposé dans les cours suivis du programme d'études féministes de l'UQAM. En privilégiant une lecture de la masculinité centrée sur la position de privilège des hommes, ce cadre tend à rendre plus difficile la théorisation des désavantages masculins et des dynamiques de genre qui les produisent. Ce faisant, il risque également de reconduire certains rapports de pouvoir que les perspectives intersectionnelles cherchent précisément à mettre au jour, en laissant dans l'ombre les mécanismes qui produisent et hiérarchisent les différentes formes de masculinité.

Comme nous l'avons vu, cette limite ne concerne toutefois pas uniquement la conceptualisation de la masculinité. Elle produit également une hiérarchisation des savoirs où les apports des groupes marginalisés sont subordonnés aux exigences de cohérence du cadre théorique dominant. C'est cette dynamique que la section suivante cherchera à éclairer. Elle s'attache donc à mettre en lumière les débats théoriques, politiques et institutionnels qui contribuent à cette articulation, sans pour autant caricaturer la diversité des positions féministes qui la soutiennent. Le chapitre se conclura en montrant comment la présente recherche propose de pallier cette limite¹¹.

Entre stratégie et ontologie : repenser l'essentialisme

L'écart théorique mis en évidence précédemment ne semble pas relever uniquement de la mauvaise foi ou de limites analytiques ponctuelles, mais s'inscrit plutôt dans une logique institutionnelle plus large. En effet, l'intégration d'une diversité de perspectives féministes au sein d'un même programme disciplinaire implique de faire coexister des positions théoriques qui ne sont pas

¹¹ Il ne s'agit pas seulement de mauvaise foi ; nous avons observé, malgré certaines dissonances, un intérêt marqué pour l'intégration des perspectives diverses, ce qui suggère quelque chose de plus complexe à l'œuvre.

toujours compatibles entre elles, ce qui en complexifie l'articulation dans un cadre institutionnel¹². Dans ce contexte, les modalités d'intégration des apports féministes divers peuvent être expliquées, entre autres, par la tension entre la nécessité de maintenir un cadre théorique cohérent et intelligible et la volonté réelle d'inclusion, au sein d'un champ traversé par d'importants désaccords.

Les tensions entre féminismes conduisent l'IREF à adopter une position de neutralité à l'égard des différents courants féministes, en les présentant comme autant de lectures également valables d'un même objet, ou comme des contributions complémentaires à une cause commune. Cette posture tend ainsi à réconcilier ces écarts en les ramenant à un dénominateur commun, généralement formulé autour de la lutte contre le sexisme ou de la libération des femmes, ce qui permet de maintenir une certaine unité et intelligibilité du champ. Dans ce cadre, les perspectives minorisées se trouvent juxtaposées aux discours majoritaires, permettant paradoxalement à des approches historiquement dénoncées pour leur caractère excluant de coexister sans remise en question avec celles qu'elles ont marginalisées, tout en continuant d'en orienter les modalités d'interprétation.

Cette neutralité, censée faciliter la coalition, opère ainsi comme un mécanisme de neutralisation, dans la mesure où elle entre en contradiction avec la pluralité des approches féministes, dont certaines remettent en question les fondements mêmes sur lesquels repose cette cohérence. Cette exigence de cohérence conduit l'institution à privilégier une définition relativement univoque du féminisme, permettant d'en stabiliser les contours, mais au prix d'une homogénéisation des luttes qu'elle prétend intégrer¹³. Autrement dit, une posture institutionnelle qui, pour assurer sa reconnaissance, réduit les luttes féministes à la libération des femmes tend à privilégier les théories compatibles avec cette universalisation.

Ces mécanismes peuvent être compris plus largement à partir des conditions de lisibilité politique du sexisme. En effet, deux impératifs théoriques ont historiquement permis de rendre visible l'oppression des femmes et se trouvent ici à l'œuvre. D'abord, l'univocité du rapport de pouvoir,

¹² L'institution a pour objectif de créer un mouvement uni, cohérent et compréhensible par rapport aux autres institutions.

¹³ Par exemple, l'absence de positionnement clair de l'IREF face à l'intensification du génocide palestinien depuis le 7 octobre 2023 est révélatrice ; plusieurs voix étudiantes y ont vu le symptôme des limites d'un féminisme institutionnalisé centré sur un sujet « femmes » généralisé (voir annexe 1). Ce silence ne relève pas uniquement d'une tension ponctuelle, mais met en lumière un écart structurel entre certains cadres théoriques mobilisés dans l'enseignement, notamment les critiques décoloniales formulées par Mohanty et Anzaldúa, et leur traduction institutionnelle.

dans lequel les hommes sont posés comme dominants et les femmes comme dominées, devient nécessaire pour faire émerger l'oppression sexiste comme fait politique intelligible (MacDonald, 2017). Ensuite, l'universalisation de ce rapport comme système traversant uniformément tous les groupes sociaux constitue une condition de lisibilité du sexisme en tant que système d'oppression (MacDonald, 2017). Ces deux présupposés, en rendant le genre lisible à travers une opposition stable entre « hommes » et « femmes », permettent d'ériger politiquement la subordination des femmes en objet d'analyse central et légitime, en posant la domination des femmes comme une condition générale plutôt que comme une réalité située ou localisée, rendant possible une critique structurelle et systémique du patriarcat. C'est notamment à partir de cette articulation que les études féministes ont pu s'institutionnaliser comme champ de savoir légitime, en rendant l'oppression des femmes intelligible comme objet d'analyse disciplinaire et politique.

Dans ce contexte, les apports des courants dits de la troisième vague peuvent être mobilisés pour ce qu'ils permettent de dire des femmes, mais leur potentiel critique, particulièrement en ce qui concerne les hommes, demeure nécessairement partiel, dans la mesure où leur mobilisation complète viendrait mettre en tension la théorie des rapports sociaux de sexe sur laquelle repose une grande partie de leur usage analytique et politique. Ainsi, maintenir le sexisme comme rapport structurant central, tout en traitant les autres formes d'oppression comme parallèles, permet de préserver les conditions de lisibilité à la fois du cadre institutionnel et de la lutte féministe dans son ensemble. La faible mobilisation des analyses féministes de la masculinité apparaît comme l'effet des conditions théoriques et institutionnelles qui rendent le sexisme politiquement intelligible plutôt que comme une omission ou une simple complaisance théorique.

C'est notamment ce que souligne la sociologue Johanna Foster (2004) qui observe que l'action politique contre les inégalités ne devient intelligible que dans la mesure où ses catégories demeurent relativement stabilisées. Celles-ci rendent possibles la désignation des groupes dominants et dominés, la mise en évidence des rapports de pouvoir et la documentation des discriminations. Elle soutient que la lutte repose ainsi généralement sur un mode de catégorisation essentialiste, fondé sur le traitement d'identités historiquement construites comme si elles possédaient une cohérence interne et une unité fondamentale. Ces observations impliquent que le recours à l'essentialisme n'est pas nécessairement ontologique, mais qu'un certain degré de fixité

apparaît comme une condition pragmatique de la mobilisation collective et de la reconnaissance politique¹⁴.

Foster soutient toutefois, à l'instar de Butler (Baril, 2007), que si l'essentialisme peut être utile lorsqu'il est mobilisé de manière stratégique pour rendre visibles certains rapports de pouvoir et légitimer les luttes, il constitue également une arme à double tranchant, dans la mesure où, mobilisé sans nuance, il peut contribuer à réifier et à naturaliser les identités qu'il vise précisément à politiser. Dans ce cas, il n'est plus mobilisé comme outil politique, mais comme catégorie fondamentale, ce qui rend à la fois sa mobilisation paradoxale et celle des autres luttes plus complexes.

C'est à partir de ce constat que s'inscrit le présent travail. Il propose une articulation permettant de penser conjointement les subjectivités masculines et une critique systémique du patriarcat. Pour ce faire, cette recherche réintroduit la masculinité comme objet d'analyse à part entière afin de rendre visibles les mécanismes de hiérarchisation, de naturalisation et d'exclusion qui structurent simultanément les masculinités, les féminités et le patriarcat.

Thèse de la recherche

Cette recherche soutient qu'il est possible d'analyser les subjectivités masculines, y compris les désavantages vécus par certains hommes, sans pour autant affaiblir la critique féministe du patriarcat. En s'appuyant sur la littérature féministe poststructuraliste et intersectionnelle, elle défend que l'analyse de ces expériences permet d'élaborer une conceptualisation systémique et dénaturalisante de la masculinité, en rendant visibles les mécanismes normatifs qui structurent l'identité masculine et les modalités par lesquelles les hommes participent, de manière différenciée, à la reproduction du patriarcat. À partir de l'expérience présentée en introduction, cette recherche avance que les désavantages vécus par certains hommes ne les situent pas en dehors du patriarcat, mais peuvent correspondre à des modalités spécifiques de participation à celui-ci.

¹⁴ Cette lecture permet d'ancrer mes malaises dans une contrainte plus large liée à la reconnaissance de la lutte contre le sexisme ; la réticence à voir mon expérience comme politique en soi constitue à la fois une réponse aux détournements antiféministes, largement documentés, et à la nécessité de rendre légitime une recherche centrée sur les femmes et leurs expériences.

L'objectif de cette recherche est donc d'examiner dans quelle mesure une telle approche permet d'enrichir la critique féministe du patriarcat en prenant en compte les contradictions structurelles qui traversent la masculinité elle-même. Elle cherchera notamment à montrer si la reproduction du patriarcat peut être comprise non pas principalement comme l'expression d'une domination homogène et univoque, mais comme le produit de mécanismes plus diffus, inscrits dans l'économie symbolique du pouvoir. Une telle conceptualisation pourrait alors ouvrir de nouvelles pistes de réflexion quant aux possibilités de déstabilisation de la domination masculine par les hommes eux-mêmes, dans le cadre et en dialogue avec les luttes féministes.

Question de recherche

Notre recherche propose ainsi un déplacement analytique, en rompant avec le cadre dominant qui centre le patriarcat sur une opposition stable entre « hommes » et « femmes ». Elle interroge plus précisément la question suivante : *Comment les systèmes d'oppression imbriqués participent-ils à la structuration de l'identité masculine, et comment cette structuration éclaire-t-elle les modalités d'adhésion au patriarcat ?*

Répondre à cette question nécessite la construction d'un cadre théorique permettant d'analyser les désavantages vécus par certains hommes sans les dissocier de leur participation aux rapports de pouvoir qui structurent le patriarcat. Une telle démarche implique une compréhension alternative de la masculinité, envisagée non comme une identité naturelle ou homogène, mais comme une construction sociale produite par l'imbrication de différents systèmes de pouvoir. Elle nécessite également d'articuler les processus de formation de l'identité masculine aux mécanismes normatifs qui organisent simultanément les rapports de genre, de sexualité, de race et d'autres rapports de domination. L'objectif des prochains chapitres sera ainsi de proposer une conceptualisation du pouvoir et des subjectivités masculines, permettant de penser conjointement les désavantages des hommes, leur participation différenciée au patriarcat et les mécanismes structurels qui en assurent la reproduction.

CHAPITRE 2 : CADRE ÉPISTÉMOLOGIQUE

Le chapitre précédent a montré que la conceptualisation homogène du privilège masculin dans certains cadres féministes tend à s'appuyer sur une compréhension où le pouvoir apparaît principalement comme une position stable détenue par les hommes en tant que groupe social. Bien que cette conceptualisation ait permis de rendre visible la domination masculine comme rapport structurel, elle complique également l'analyse des hiérarchies qui traversent la catégorie « homme » elle-même. Nous chercherons donc, dans ce chapitre, à construire une compréhension du pouvoir permettant de penser la masculinité non plus comme une position de pouvoir homogène, mais comme une position produite, hiérarchisée et nuancée par les rapports de pouvoir qui la constituent.

Le postmodernisme est un courant philosophique et culturel caractérisé par une méfiance envers les grands récits ou métarécits¹⁵ (Lucy & al., 2016). Selon les penseurs postmodernes, il est difficile, voire impossible, de généraliser les caractéristiques des objets ou des individus pour créer des récits totalisants. Ces métarécits sont souvent critiqués pour leur tendance à exclure certaines perspectives, imposant des normes qui marginalisent ce qui ne correspond pas à leur vision du monde (Lucy & al., 2016, p. 27-30, 44-52). Le postmodernisme propose une approche pluraliste, valorisant la diversité des perspectives et remettant en question les prétentions à l'universalité.

Le poststructuralisme, associé à la pensée française et au postmodernisme, cherche à dépasser l'idée de structure pour explorer ce que l'on pourrait appeler son « extérieur » (Niall Lucy & al., 2016, p. 150). Ici, la « structure » désigne les systèmes de signes, les institutions culturelles, et les catégories conceptuelles que nous utilisons pour organiser et comprendre le monde. Le poststructuralisme remet en question l'existence d'une « nature » supposée exister en dehors de la culture, en interrogeant si cette conception n'est pas en réalité une construction sociale façonnée par des discours culturels et linguistiques (Niall Lucy & al., 2016, p. 27-30). Pour Michel Foucault (1976), pionnier moderne du poststructuralisme, il est ainsi crucial de comprendre comment les

¹⁵ Théories et idéologies globales prétendant offrir une explication universelle du monde et de la société

savoirs catégorisant la « nature » s'inscrivent dans des rapports de pouvoir et servent à légitimer et à (re)produire¹⁶ les fondements de la structure sociale.

Le pouvoir

Le pouvoir, selon Foucault (1975, 1976), peut être compris non pas comme la seule capacité de contraindre, mais comme la capacité de façonner la réalité à travers le discours. Il n'appartient donc jamais à une personne ou à un groupe en particulier, mais est porté et stabilisé par celles et ceux qui adhèrent à ces discours. Dans ce contexte, le savoir agit comme un dispositif discursif puissant, capable de produire une certaine intelligibilité du réel. En tant qu'outil visant à comprendre et à ordonner le monde, le savoir doit encadrer le champ du possible.

Cette opération repose, notamment, sur la production d'oppositions structurantes : en organisant le réel selon des distinctions binaires, le savoir rend le monde intelligible tout en intégrant, en son sein, des formes de dissidence qu'il mobilise pour soutenir et confirmer sa propre vision du monde. Ainsi, les écarts et la dissidence ne sont pas placées hors du discours, mais produites et instrumentalisées dans celui-ci comme étant son contraire, permettant de baliser les frontières de la norme et d'en stabiliser l'intelligibilité¹⁷.

Le savoir-pouvoir, tel que le conceptualise Michel Foucault, s'exerce à travers des régimes de savoir¹⁸ institutionnalisés, produits et relayés par des discours politiques, médicaux, juridiques, psychanalytiques et académiques, qui se présentent comme les fondations des régimes de vérité¹⁹.

¹⁶ Produire et consolider par la répétition.

¹⁷ Dans cette perspective, la masculinité peut être comprise comme l'un des termes produits par ces oppositions, dont l'intelligibilité et le pouvoir reposent sur sa distinction avec ce qu'elle exclut.

¹⁸ Les régimes de savoir déterminent les conditions dans lesquelles certains énoncés peuvent être pensés, formulés et reconnus comme savoir.

¹⁹ Un régime de vérité désigne l'ensemble des discours, pratiques et institutions qui définissent les conditions de reconnaissance du vrai. Articulé aux régimes de savoir dont il procède, il établit les cadres dans lesquels celles-ci s'imposent comme évidentes, en rendant leurs fondements difficilement contestables.

L'accès au pouvoir s'opère alors par la reconnaissance au sein de ces régimes, reconnaissance qui conditionne l'adhésion à la participation sociale et contribue à la stabilisation de l'ordre social^{20,21}.

Nous désignerons par économie symbolique du pouvoir, dans le prolongement de la conception bourdieusienne du pouvoir symbolique (Jacques Dubois et al., 2013), le mode de distribution du pouvoir selon lequel l'accès aux positions légitimes s'organise en fonction de la conformité à des significations symboliques reconnues par les régimes de vérité dominants. Situer le pouvoir symbolique dans une économie permet de montrer comment l'adhésion aux régimes de vérité fonde la légitimité même d'une distribution inégale du pouvoir^{22,23}.

De la déconstruction au Queer

La déconstruction, comme appliquée par des théoricien·nes queer comme Judith Butler, Teresa De Lauretis, Gayle Rubin, Sam Bourcier, Paul B. Preciado et Robert McRuer, découle en partie des théories de l'identité et constitue un courant du poststructuralisme qui critique l'impérialisme du binarisme (Lucy et al., 2015, p. 27-30). Alors que le poststructuralisme met l'accent sur l'analyse des conditions historiques et politiques qui rendent les savoirs et les catégories intelligibles, la déconstruction radicalise cette critique en montrant que toute prétention à une base universelle ou fondatrice repose sur une opération idéologique qui naturalise ses propres exclusions (Lucy et al., 2015, p. 27-30, 44-52)²⁴. Elle se distingue donc du poststructuralisme en mettant de

²⁰ Ces régimes contribuent ainsi à produire, catégoriser et hiérarchiser les formes de masculinité, en définissant les critères à partir desquels certaines sont reconnues comme normales, tandis que d'autres sont disqualifiées. Dans ce cadre, l'accès à la reconnaissance comme « homme » apparaît lui-même conditionnel, dépendant de la conformité à des normes qui excèdent largement le seul fait d'être assigné à un sexe.

²¹ Le pouvoir associé à la masculinité circule à travers les mécanismes qui en rendent l'intelligibilité possible, en particulier les processus d'adhésion à la norme, constitutifs de la légitimité du pouvoir, et d'exclusion de ce qui en dévie. Autrement dit, lorsque la reconnaissance comme « homme » repose sur une définition stabilisée de la masculinité comme position de pouvoir, les écarts à cette norme sont requalifiés en déviance. Ce processus contribue à consolider la masculinité comme norme légitime, en redéfinissant ses limites plutôt qu'en les remettant en question. Le pouvoir n'appartient ainsi pas aux hommes en tant que tels, mais à ceux qui adhèrent aux conditions de reconnaissance imposées par ce régime de vérité sans en contester les fondements.

²² Le terme « économie » renvoie ici à un système de distribution du pouvoir qui repose sur la production et le maintien de disparités et de hiérarchies, lesquelles participent à en légitimer l'inégale répartition.

²³ Pour les hommes, le pouvoir constitue un rapport continuellement régulé par la reconnaissance sociale, médiée par les institutions qui soutiennent les discours définissant ce qui est reconnu comme légitime ou illégitime.

²⁴ Ce travail s'inscrit dans cette perspective en mettant en lumière les subjectivités masculines exclues, dont l'effacement participe à la (re)production de l'univocité de l'identité masculine. Le terme « déconstruire » peut y être mobilisé pour désigner la mise en évidence des systèmes qui produisent, naturalisent et stabilisent ces exclusions.

l'avant le fait que toute définition est le produit d'exclusions, rendant toute théorisation instable (Lucy et al., 2015, p. 30). En d'autres termes, le poststructuralisme analyse les conditions historiques et politiques de production des savoirs, tandis que la déconstruction met au jour les exclusions constitutives que toute intelligibilité doit produire pour se stabiliser²⁵. La déconstruction révèle que le savoir, en occultant certaines réalités pour maintenir sa validité, devient un outil de contrôle et de pouvoir (Butler et al., 2016, p. 267).

L'intersectionnalité

L'intersectionnalité constitue le dernier axe de l'épistémologie critique mobilisée dans cette recherche. En tant qu'épistémologie, elle repose sur l'idée que les savoirs ne sont jamais neutres ni universels, mais produits à partir de positions sociales situées (Hill Collins & Lamoureux, 2016). Elle valorise les expériences des personnes à l'intersection de multiples systèmes d'oppression non comme des cas particuliers, mais comme des sources légitimes et riches de production de savoir (Hill Collins & Lamoureux, 2016). Ce déplacement épistémologique invite à reconnaître que les perspectives minorisées peuvent offrir une compréhension plus fine des mécanismes de pouvoir, souvent occultés dans les approches dominantes. Ainsi, l'intersectionnalité consiste à prendre au sérieux les savoirs situés et à les mobiliser comme points de départ pour l'analyse critique. En ce sens, elle partage avec la déconstruction une méfiance envers les prétentions à l'universalité, tout en ancrant cette critique dans des expériences vécues concrètes, susceptibles de produire des retombées théoriques majeures²⁶.

Ensemble, ces perspectives épistémologiques permettent d'aborder les subjectivités masculines à partir d'une multiplicité dynamique de rapports de pouvoir, de mettre l'accent sur les groupes marginalisés par les formes de savoir institutionnalisées et de reconnaître leurs récits comme des

²⁵ Pris ensemble, ces cadres permettent de mettre en lumière, comme cela a été montré au chapitre 1, la manière dont l'intelligibilité de l'identité, à la fois comme catégorie et comme support de lutte, se construit en ayant recours à des régimes de savoir et de vérité qui (re)produisent l'exclusion de ce qui en menace la reconnaissance.

²⁶ Dans le cadre de cette recherche, cette épistémologie permet de reconnaître comme légitimes les savoirs issus de positions situées de masculinité, en montrant qu'ils peuvent informer de manière rigoureuse des dynamiques et des systèmes de pouvoir plus globaux.

lieux privilégiés d'observation des mécanismes systémiques qui organisent la production des identités.

CHAPITRE 3 : CADRE CONCEPTUEL ET THÉORIQUE

La compréhension du pouvoir proposée au chapitre précédent appelle désormais une conceptualisation sociologique plus précise des mécanismes par lesquels les subjectivités masculines se structurent au croisement de différents rapports sociaux. Les théories mobilisées dans ce chapitre permettront de préciser ces mécanismes et de construire le cadre conceptuel qui orientera la démarche analytique des chapitres suivants.

Cette recherche s'appuie sur une compréhension du genre construite à l'intersection de trois cadres conceptuels largement reconnus dans les études féministes : la matrice hétérosexuelle (Butler et al., 2006), la masculinité hégémonique (Connell, 2005b) et l'intersectionnalité (Crenshaw et al., 2021 ; Hill Collins & Lamoureux, 2016). Ces cadres sont mobilisés de manière cumulative, chaque théorie étant interprétée à la lumière des autres. L'objectif n'est pas de restituer séparément les positions de chacun·e des auteur·ices, mais de construire un cadre conceptuel cohérent avec l'épistémologie retenue et adapté à la problématique de cette recherche. Nous construisons ainsi ce cadre de manière à rendre concrètes les conditions d'intelligibilité de l'identité en montrant comment celle-ci se constitue par sa production au sein des régimes de savoir et de vérité²⁷. Cette approche permet d'interroger les identités normatives comme des effets de discours et de rapports de pouvoir, sans les reconduire comme des catégories substantielles ou naturelles. Elle conduit ainsi à penser la masculinité comme une construction située, normative et relationnelle, prise entre domination et marginalisation dans l'ordre du genre.

Sociologie du genre et matrice hétérosexuelle

Qu'il s'agisse de chromosomes, d'organes génitaux, de niveaux hormonaux, d'apparence physique ou encore de traits de personnalité et de comportements, les caractéristiques associées à la masculinité sont, dans les cultures occidentales, fréquemment présentées comme les opposés exacerbés de celles attribuées à la féminité (Blais et al., 2019, p. 53). Cette conception repose sur la naturalisation de la différence sexuelle, qui sert d'explication aux structures sociales et à la

²⁷ Bien que les auteur·ices mobilisé·es ne se revendiquent pas nécessairement tout·es d'une perspective poststructuraliste, cette recherche propose une lecture articulée de leurs travaux à partir de ce cadre. Cette démarche vise à assurer la cohérence de l'analyse, tout en privilégiant une compréhension désessentialisante des subjectivités qui rend visibles les mécanismes normatifs plutôt que les individus auxquels ils sont associés.

hiérarchisation des identités à travers une division impérative entre hommes et femmes. Comme nous l'avons vu, même lorsque le genre est présenté comme une construction sociale, il demeure souvent implicitement ancré dans le sexe auquel il est censé correspondre. La masculinité continue ainsi d'être perçue comme appartenant seulement aux hommes (associés au sexe mâle), et la féminité, seulement aux femmes (associées au sexe femelle).

Or, de nombreuses recherches en études de genre montrent que les identités ne se limitent pas à « homme » ou « femme », et ne relèvent d'aucune origine, association biologique ou « naturelle ». Subséquemment, les femmes ou les personnes ayant des vulves n'auraient pas « inventé » la féminité ; les hommes ou les personnes ayant des pénis n'auraient pas « inventé » la masculinité²⁸. Le genre ne découlerait donc pas du sexe : il ne s'y réduit pas et ne le détermine pas non plus. Il serait plutôt un phénomène social (re)construit et performé collectivement (Blais et al., 2019). Ainsi, il n'existerait pas strictement deux genres, mais une pluralité infinie de formes de genre, situées à la fois à l'intérieur et en dehors des catégories « homme »²⁹ et « femme » (Baril, 2015 ; Blais et al., 2019 ; Butler et al., 2006). Soumise aux régimes de savoir et de vérité, cette diversité est constamment classifiée et hiérarchisée de manière à faire apparaître la binarité de genre, articulée à la dichotomie sexuelle, comme naturelle, universelle et intelligible, participant ainsi à une économie symbolique du pouvoir qui organise la distribution différenciée de la légitimité entre les identités de genre (Butler et al., 2006; Rubin et al., 2010)^{30,31}.

Cette dynamique structurante, que Judith Butler (2006) théorise à travers le concept de matrice hétérosexuelle, renvoie à l'idée que seuls certains types de corps, de genres et de désirs sont reconnus comme socialement valides. Selon cette théorie, la binarité du genre peut être comprise

²⁸ Le genre n'est pas seulement produit par les subjectivités qui s'y associent, mais également par celles qui en reconduisent les normes.

²⁹ La masculinité est plurielle.

³⁰ Elle régit l'ensemble des subjectivités, tant celles conformes que celles qui ne le sont pas.

³¹ En sociologie, la socialisation de genre désigne le processus par lequel sont inculquées et reconduites, dès la petite enfance et tout au long de la vie, les normes définissant ce qui constitue une identité de genre jugée adéquate en fonction du sexe assigné. On distingue ainsi des processus de socialisation masculine et féminine. Cette conception du genre que soutient cette socialisation binaire montre que l'enjeu réside dans le mode même de production de la binarité identitaire, « hommes » et « femmes », érigée comme seule forme légitime du genre. En structurant l'intelligibilité sociale autour de cette opposition exclusive, ce cadre rend impensables, illisibles ou déviantes les expériences qui n'y correspondent pas. Cet impératif n'est pas anodin pour les études queer : il constitue le socle ontologique du patriarcat, en produisant la binarité comme évidence naturelle et en rendant sa contestation particulièrement difficile.

comme un ensemble d'identités préétablies qui structurent la société et à travers lesquelles les individus deviennent socialement intelligibles (Butler et al., 2006). Cette intelligibilité repose sur un cadre normatif fondé sur la présomption d'une correspondance cohérente entre sexe biologique, genre et désir hétérosexuel.

Dans cette perspective, le genre ne désigne pas seulement une identité, mais requiert une performance qui s'incarne à travers des comportements et des gestes investis d'une fonction reconnaissable par opposition/complémentarité à l'autre genre (Butler et al., 2006). Autrement dit, pour être intelligible comme hétérosexuel, il ne suffit pas d'aimer une personne du sexe opposé : il faut également se conformer aux normes de son genre assigné en fonction du sexe de naissance, et désirer un autre sujet qui incarne adéquatement les attentes associées au genre opposé³². Cela révèle que la conception binaire du genre est inextricablement liée à la fonction sociale de l'hétérosexualité, y compris en l'absence explicite de pratique sexuelle.

Une attirance envers une personne du sexe opposé dont l'expression de genre déroge à la norme, par son apparence, ses gestes ou ses pratiques, est souvent perçue comme déviante, suspecte ou illégitime, et peut être disqualifiée comme non naturelle, ramenée à l'ordre ou stigmatisée. Cette stigmatisation, dont chacun peut être témoin ou la cible, illustre le fonctionnement même de la matrice hétérosexuelle : en alimentant la crainte d'être associé à la différence, ou de voir remise en question son appartenance à sa catégorie de genre, elle incite à rechercher la conformité et pousse à taire ses écarts, dans une logique de préservation de son intelligibilité sociale (Butler et al., 2006)³³. En se présentant comme une dynamique d'anticipation et d'ajustement, il permet à la norme de se maintenir comme allant de soi, mais aussi de (re)produire des sujets capables d'y

³² Par exemple, une femme trans pourrait aimer un homme trans, ce qui sur le plan du genre et de la sexualité peut correspondre aux attentes de l'hétérosexualité, mais serait généralement disqualifié, car le genre assigné ne correspondrait pas au sexe assigné.

³³ Ce phénomène peut être compris comme un effet des régimes de vérité, ici la matrice hétérosexuelle, en ce que l'écart y est constitué comme une impossibilité dans la mesure où il remet en question la cohérence entre sexe, genre et sexualité. Y devenir intelligible appelle ainsi des ajustements visant à le réinscrire dans le champ du possible et de l'intelligible.

adhérer, renforçant ainsi la cohérence apparente des identités binaires et du lien entre hétérosexualité et sexe assigné³⁴.

Ce dispositif normatif s'intériorise donc sous forme de malaise ou de dissonance en réaction au décalage perçu entre ce que l'on est censé incarner et ce que l'on ressent ou exprime réellement. Inversement, l'adhésion à la norme peut être ressentie comme un soulagement face au malaise provoqué par la dissonance : elle est socialement encouragée, mais aussi subjectivement rassurante, car elle confirme l'appartenance au genre attendu et renforce l'illusion d'une adéquation « naturelle » entre soi et la norme. Dans ce contexte, même une adhésion partielle au modèle relationnel hétérocisnormatif peut faciliter l'obtention d'une reconnaissance sociale minimale et assurer une forme de tranquillité en évitant la stigmatisation, ce qui constitue déjà une modalité de la performance de genre, entendue comme l'ajustement individuel des pratiques et des relations aux attentes normatives (Blais et al., 2019; Butler et al., 2006; Schrock & Schwalbe, 2009). Ainsi, cette reconnaissance apparente ne signifie pas une libération de la norme, mais témoigne de sa réussite à produire des sujets conformes. Autrement dit, bien que la norme se manifeste le plus souvent à travers les corps qu'elle marginalise, elle continue d'opérer pleinement sur ceux qu'elle semble inclure³⁵.

Examinée à la lumière de cette conception, la domination masculine n'apparaît plus seulement comme le fondement de la norme, mais également comme l'un de ses effets : la norme elle-même contribue à rendre possible la production de la masculinité, du privilège et du patriarcat en tant qu'effets stabilisés. Cette approche permet ainsi, dans le cadre de notre recherche, d'aborder la masculinité comme une construction sociale et normative, en déconstruisant les prétentions à la naturalité. Elle invite à analyser l'identité masculine comme un effet produit par des régimes de savoir et de vérité, dont les conditions de reconnaissance reposent sur des mécanismes d'exclusion, de hiérarchisation et de régulation³⁶.

³⁴ Comme mentionné précédemment, la pensée poststructuraliste montre que les catégories deviennent intelligibles par les exclusions qu'elles opèrent ; ici, les écarts à la matrice hétérosexuelle, ainsi que les ajustements qu'ils appellent, contribuent à en consolider la légitimité et la prétention à la vérité.

³⁵ L'absence d'effets négatifs apparents n'implique en rien une absence de contrainte.

³⁶ La subjectivité masculine, comme ses comportements et ses possibles sociaux, est également façonnée par les normes de genre qui assurent la (re)production de la matrice hétérosexuelle.

Cette idée est particulièrement importante en ce qu'elle souligne que la masculinité, et, plus largement, la norme patriarcale, est coproduite à la fois par celles et ceux qui s'identifient aux normes de la matrice hétérosexuelle et par celles et ceux qui les prescrivent : les hommes, les femmes, et ceux qui participent à reconduire la binarité de genre en catégorisant les expressions entre féminité et masculinité³⁷. Tout individu peut ainsi bénéficier, à certains égards, de son adhésion à cette norme, tout en étant simultanément exposé à des sanctions sur d'autres plans, ce qui complexifie considérablement la compréhension des dynamiques de pouvoir au sein du système de genre et du patriarcat. Appréhender ces mécanismes de pouvoir implique dès lors de prendre en compte la manière dont l'impératif binaire occulte la diversité des expériences de genre, en particulier au sein de la masculinité. La théorie de la masculinité hégémonique, que nous aborderons dans la section suivante, permet d'articuler les conditions d'intelligibilité du genre aux effets hiérarchiques concrets que cette matrice produit au sein des rapports sociaux³⁸.

La masculinité hégémonique

Le concept de masculinité hégémonique, inspiré des conceptions d'Antonio Gramsci³⁹, est introduit par la sociologue Raewyn Connell en 1995, faisant référence aux attentes locales et historiques de la masculinité au niveau sociétal (p. 77). Il représente la convergence des idéaux et des symboles associés à la masculinité en fonction des besoins sociohistoriques (économiques, politiques et culturels). En accord avec la conception gramscienne, la masculinité hégémonique est toujours sujette à contestation et, par conséquent, est en constante évolution en raison des mouvements

³⁷ En mobilisant ces catégories comme des cadres d'interprétation délimités, imperméables et inflexibles, les subjectivités sont ainsi comprises en fonction de leur adéquation à celles-ci. Dans cette perspective, ce n'est pas la multiplicité des comportements qui est observée, mais leur conformité ou leur écart à la catégorie mobilisée : l'assignation au genre implique ainsi nécessairement une évaluation en termes d'adhésion et de déviance. Ce processus contribue à produire les différences et à les accentuer, en requalifiant les écarts comme des anomalies plutôt qu'à en remettre en question la catégorisation.

³⁸ Si le pouvoir ne se réduit pas à une propriété détenue par un groupe, cela n'exclut pas qu'il se stabilise dans des rapports sociaux historiquement situés, tels que la domination patriarcale.

³⁹ L'hégémonie, selon Gramsci, représente la base consensuelle d'un système politique au sein de la société civile, contrastante avec la domination qui repose sur la menace ou l'usage de la force, caractéristique des États faibles : « [l]e monopole de l'État sur les moyens de violence et son rôle conséquent en tant qu'arbitre final de tous les conflits » (traduction libre, Adamson, 1980, p. 170). Les États forts gouverneraient alors principalement par l'hégémonie, diffusant une idéologie dominante de manière variable et encourageant différents degrés de participation. Gramsci insiste sur le fait que l'hégémonie est un processus dynamique de production continue, fondé sur un équilibre de légitimités inégales, mais assez robuste pour tolérer l'opposition sans remettre en cause ses fondements (Adamson, 1980, p. 174). Autrement dit, l'hégémonie se maintient par l'intégration partielle du plus grand nombre, en produisant un consensus minimal qui favorise la réforme et la négociation, tout en évitant une remise en cause de ses principes fondamentaux.

d'opposition et de tension, autant à l'intérieur de la masculinité qu'au niveau sociétal (Connell, 1995, p. 67, 76 ; Messner, 2007, p. 462). Ces désaccords persistants sur le contenu de la masculinité n'affaiblissent pas pour autant la reconnaissance sociale de la catégorie elle-même, qui continue de fonctionner comme fondement structurant, malgré une définition floue ou mouvante⁴⁰. Autrement dit, dans un contexte où la catégorie « hommes » se constitue à partir d'une pluralité quasi infinie de configurations de genre masculin, ces ajustements constants reconfigurent les frontières de ce qui peut y être inclus ou exclu, entretenant à la fois la pertinence de s'y identifier et les exclusions qui en rendent la cohérence et l'univocité possibles. Ainsi, si la masculinité s'impose comme norme dominante censée représenter l'ensemble des hommes, ce n'est pas parce qu'elle serait parfaitement définie ou naturelle, mais précisément parce qu'elle peut se reconfigurer suffisamment pour demeurer désirable, légitime et socialement incontestable.

La masculinité hégémonique constitue alors un idéal de genre mouvant, largement inatteignable, qui sert de point de référence pour les hommes (Connell, 2005b). Elle est généralement incarnée socialement par une minorité d'individus, réels ou fictifs, dont la représentation est façonnée par le consensus social sur ce que devrait être une masculinité acceptable (Connell, 1995 ; Messner, 2007)⁴¹. Or, même lorsque certaines figures semblent incarner cet idéal, cette incarnation repose le plus souvent sur une représentation soigneusement sélectionnée et partiellement contrôlée (Messner, 2007)⁴². Ce n'est pas tant l'individu réel qui est valorisé que l'image conforme qu'il parvient à projeter, une figure souvent perçue comme inclusive ou égalitaire, mais qui reflète en réalité les hiérarchies naturalisées par l'hégémonie (Demetriou, 2001)⁴³. Cette image répond généralement à un ensemble d'attentes normatives associées à la masculinité : une certaine apparence physique (taille, minceur, force), des signes de réussite sociale (leadership, aisance financière, popularité), des pratiques sexuelles conformes à l'hétérosexualité, notamment par la

⁴⁰ Comme dans la conception gramscienne, lorsque cette définition demeure suffisamment inclusive pour permettre à des individus de s'y reconnaître, l'enjeu ne consiste plus à renverser le régime, mais à en redéfinir les modalités à son avantage. La catégorie conserve ainsi sa pertinence tant qu'elle est perçue comme adaptable aux intérêts de celles et ceux qui s'y inscrivent.

⁴¹ En construisant cette figure comme désirable et légitime, le système patriarcal se trouve renforcé : il donne l'impression qu'il fonctionne, pourvu que l'on remplisse les « bonnes conditions » (Connell, 1995, p. 77).

⁴² Principalement à travers les médias.

⁴³ Autrement dit, une masculinité idéalisée se présente comme inclusive, mais seulement dans les limites de ce que la société considère comme légitime, ce qui implique simultanément l'exclusion de ce qui en déborde.

capacité à répondre aux attentes des femmes et à susciter leur désir, ainsi que la faculté d'incarner l'ensemble de ces attributs de manière cohérente et en opposition à la féminité (Connell, 2005b)⁴⁴. Tous les hommes interagissent avec cet idéal inatteignable, qui produit nécessairement des écarts avec leurs expériences. Or, dans la mesure où d'autres formes d'identité de genre, notamment pensées en fonction des réalités matérielles diverses, demeurent socialement non reconnues et fortement sanctionnées, ces écarts ne peuvent facilement être réinvestis en identités légitimes. En l'absence d'alternatives légitimes, la reconnaissance comme homme passe ainsi par une identification à cet idéal, le plus souvent imparfaite, faisant de cette adhésion plus une contrainte structurelle qu'un choix⁴⁵.

C'est précisément cette dynamique que Raewyn Connell met en lumière au sein même de la masculinité : alors que tous les hommes sont à la fois inclus et exclus de l'idéal masculin, chacun cherche à s'en rapprocher par diverses stratégies d'alignement, plutôt que d'en remettre en cause le caractère fondamentalement exclusif. Pour approfondir les mécanismes par lesquels la masculinité et son pouvoir social se maintiennent, même lorsque les écarts d'accès persistent, Connell (2005b) a conceptualisé trois rapports à l'identité masculine, définis non par leurs traits propres, mais par leur relation à la masculinité hégémonique (p. 78-81).

Un homme peut être *complice* (p. 79) de la masculinité hégémonique en adhérant à certains de ses principes ou en y correspondant partiellement, tout en étant *subordonné* (p.78) sur d'autres dimensions lorsque ses pratiques, son corps ou son expression de genre sont perçus comme féminisés ou déviants. De même, il peut être *marginalisé* (p. 80) en raison de son inscription dans d'autres rapports de pouvoir, tels que la race, la classe ou le handicap, sans que cette marginalisation implique nécessairement une remise en question de l'idéal masculin lui-même. Il s'agit donc de configurations relationnelles, mouvantes et situées par rapport à cet idéal. Autrement dit, un individu navigue simultanément entre ces différents rapports à la masculinité, ajustant ses

⁴⁴ Même si les attentes varient selon les contextes, la masculinité hégémonique ne fait pas consensus, mais elle intègre suffisamment de caractéristiques reconnues pour faire écho à l'ensemble de la société, sans pour autant en refléter la diversité. Elle constitue ainsi une base à partir de laquelle ses contours peuvent être négociés et réappropriés selon différentes positions, sans que soit remise en question la pertinence de la catégorie masculine elle-même.

⁴⁵ À l'image de la matrice hétérosexuelle, les hommes sont incités à correspondre à l'identité qui leur est assignée, les écarts étant susceptibles d'être sanctionnés.

performances en fonction de ses besoins, des dimensions de son identité et des hiérarchies qui la structurent⁴⁶.

D'une part, cette stratégie les conduit à interioriser et à renforcer leur propre marginalisation, en adhérant à une norme qui les exclut partiellement, et en contribuant à valider, par la dissimulation de leur différence, l'idée que celle-ci doit rester marginale ; d'autre part, la performance conforme et réussie de certains attributs masculins contribue à naturaliser ces traits comme constitutifs de la masculinité, ce qui participe à l'exclusion de ceux pour qui cette norme demeure inatteignable (Connell, 2005b). En somme, l'adhésion à la masculinité, en tant que catégorie sociale intelligible pour les personnes désignées comme de sexe « masculin », constitue une condition centrale de leur participation sociale. Celle-ci est orientée par des besoins sociaux historiquement situés, et les exclusions qui en découlent relèvent des normes qui en définissent les conditions de reconnaissance.

Étant donné que la masculinité est rarement socialement reconnue comme véritablement plurielle, s'en revendiquer implique d'en baliser la compréhension. Un tel processus suppose nécessairement le rejet de caractéristiques associées à d'autres hommes, ce qui peut, en retour, les amener à devoir prouver leur adhésion en reproduisant d'autres formes d'exclusion. Dans ce processus, ce n'est pas seulement la complicité qui (re)produit la masculinité hégémonique, mais aussi, et surtout, les masculinités subordonnées et marginalisées, pour qui les écarts, beaucoup plus visibles, tendent à être rapidement désactivés par la complicité. Cette adhésion repose alors sur la nécessité de réduire les écarts à la norme afin de maintenir une intelligibilité sociale minimale⁴⁷.

⁴⁶ Cette théorie est souvent interprétée à tort comme une typologie permettant de classer les hommes en catégories fixes (complices, subordonnés ou marginalisés), ce qui en neutralise la portée analytique. Autrement dit, ces catégories sont utilisées comme si elles décrivaient des types d'hommes stables, alors qu'elles visent à analyser des rapports et des positions changeantes. Une telle lecture transforme l'idéal de masculinité hégémonique en une hiérarchie statique opposant des hommes dominants à des hommes dominés, faisant ainsi disparaître l'idée selon laquelle l'ensemble de ces hommes en constitue la condition de possibilité. Au lieu de considérer la masculinité comme un idéal auquel personne ne correspond pleinement, et de comprendre les écarts comme un moteur de l'adhésion, on la réduit à une simple échelle où certains hommes « réussissent » mieux que d'autres. Cette interprétation contribue à naturaliser l'exclusion en reléguant ces écarts à l'extérieur de la masculinité, comme s'ils en constituaient une altération ou une absence, plutôt que de les reconnaître comme constitutifs de son fonctionnement.

⁴⁷ Autrement dit, les masculinités plurielles ne sont pas passives face à leur exclusion : elles cherchent activement à la remettre en question par une réinscription dans la masculinité, ce qui réactive d'autres écarts et empêche ainsi toute remise en question effective de l'idée selon laquelle il n'existerait qu'une seule masculinité valide, la masculinité hégémonique.

À la lumière de ces théories, et replacée dans le cadre poststructuraliste qui guide cette recherche, la thèse du privilège masculin demeure centrale pour penser la domination patriarcale. Toutefois, ce privilège peut également être compris comme un effet des régimes de savoir, qui définissent les conditions de production de la reconnaissance sociale à travers la vérité de la catégorie « homme ». Dans ce contexte, le privilège masculin n'a pas besoin d'être pleinement accessible ni effectivement détenu pour produire les effets de la domination masculine ; il suffit qu'il soit reconnu comme légitime et revendiqué (Schrock & Schwalbe, 2009)⁴⁸. En effet, à un niveau plus interactionnel, c'est précisément parce que le privilège est associé à l'identité masculine que les hommes peuvent se percevoir comme légitimes à y accéder, même lorsqu'ils en sont partiellement exclus. La domination apparaît ainsi plus comme une conséquence des efforts déployés pour s'y conformer et en revendiquer l'accès que comme le résultat de la possession effective de ce privilège (Schrock & Schwalbe, 2009).

Dans ce contexte, les écarts apparaissent dès lors comme constitutifs. Cela signifie que pour appréhender les comportements masculins, il faut également interroger leur inscription dans l'ensemble des rapports de pouvoir sociaux. C'est précisément ce que permet l'approche intersectionnelle, en prolongeant cette analyse. Elle permet d'envisager le genre comme à la fois constitutif et constitué par les autres systèmes d'oppression.

La matrice de la domination, patriarcat et intersectionnalité

L'approche intersectionnelle, développée notamment par le féminisme noir, repose sur l'idée que les systèmes d'oppression, comme le racisme, le sexisme, le capacitisme, le classisme, l'hétérocissexisme ou le colonialisme, ne fonctionnent pas de manière séparée (Collins, 2015; Hill Collins & Lamoureux, 2016). Elle vise à comprendre comment les subjectivités se constituent au croisement de plusieurs rapports de pouvoir, et comment ces positions différenciées rendent visibles les mécanismes normatifs qui organisent la reconnaissance sociale (Collins, 2015; Crenshaw et al., 2021; Hill Collins & Lamoureux, 2016).

⁴⁸ En d'autres termes, l'idéal masculin invite les hommes à internaliser le fait que, dans les conditions appropriées, l'accès au privilège est légitime et demeure potentiellement accessible. Ainsi, même lorsque cet accès est partiel ou différé, les écarts à la norme ne remettent pas en question la légitimité du privilège; ils renforcent plutôt l'idée qu'il peut être atteint, contribuant ainsi à la reproduction de la domination masculine.

L'exemple juridique mobilisé par Kimberlé Crenshaw (2021) permet de saisir concrètement ce que l'approche intersectionnelle met en jeu. Dans l'affaire *DeGraffenreid v. General Motors*, des femmes noires dénoncent des pratiques d'embauche et de licenciement qui ont pour effet de les exclure systématiquement du marché du travail. Leur plainte est toutefois rejetée au motif qu'elle ne correspond à aucune des catégories juridiques reconnues de discrimination. Elles ne peuvent être comprises ni comme victimes de sexisme, puisque l'entreprise emploie des femmes blanches, ni comme victimes de racisme, puisqu'elle emploie des hommes noirs. Leur expérience devient ainsi juridiquement illisible, pas parce qu'elle relèverait d'une forme d'oppression supplémentaire ou additionnelle, mais parce qu'elle ne peut être appréhendée à partir des catégories analytiques existantes, pensées de manière séparée. Elle révèle alors que la catégorie « femme » est construite à partir de l'expérience des femmes blanches, et que le racisme est pensé à partir de l'expérience des hommes noirs. En dissociant race et genre, les cadres juridiques produisent ainsi une hiérarchisation implicite des expériences et rendent structurellement invisibles les formes de domination qui se déploient à leur intersection (Collins, 2015).

Contrairement à ce qui est souvent retenu de l'exemple de Crenshaw, cette exclusion ne signifie donc pas simplement que les femmes noires subiraient une double oppression, mais met en évidence le caractère simultanément patriarcal et racialisé de leur marginalisation (Collins, 2015). C'est précisément à partir de ce type d'illisibilité que l'approche intersectionnelle devient compatible avec une lecture du genre. Celle-ci ne cherche ni à stabiliser de nouvelles identités ni à produire des généralisations sur des groupes⁴⁹, mais à déplacer l'analyse des luttes identitaires vers les modalités selon lesquelles les systèmes d'oppression opèrent de manière conjointe (Collins, 2015). En prenant les vécus situés comme point d'entrée analytique, l'intersectionnalité rend visibles les mécanismes par lesquels les rapports de pouvoir se coproduisent et structurent les conditions de la reconnaissance sociale (Collins, 2015)⁵⁰. Elle déplace ainsi le regard porté sur les

⁴⁹ Elle ne cherche pas à stabiliser l'identité de la « femme noire », ni à généraliser cette expérience à toutes les femmes noires, car cela contribuerait à les fonder comme catégories raciales séparées, ce qui est précisément ce qu'elle cherche à contrer.

⁵⁰ Cette perspective s'oppose ainsi aux cadres théoriques fondés sur des identités conçues comme fixes et autonomes, telles que les catégories blanc/noir, homme/femme, cis/trans, hétérosexuel/gay ou valide/handicapé, qui structurent l'analyse à partir d'oppositions binaires (Collins, 2015; Erevelles, 2011; Hill Collins & Lamoureux, 2016; E. P. Johnson & Henderson, 2005; Schalk, 2022). En érigeant ces catégories en fondements analytiques, ces approches tendent à naturaliser les identités d'une manière qui invisibilise les expériences situées à leur croisement, en fractionnant les luttes comme si elles relevaient de rapports de pouvoir distincts et imperméables. En ce sens, s'arrêter à une explication strictement phénoménologique de l'expérience des femmes noires peut contribuer à les constituer comme racialisées,

groupes vers les conditions structurelles qui produisent les différences entre eux. De ce fait, elle met en lumière la construction de la race et du genre plutôt que de les figer.

L'approche intersectionnelle permet de montrer que les catégories identitaires ne préexistent pas aux rapports de pouvoir qui les produisent, mais qu'elles se stabilisent à travers les exclusions qu'elles opèrent (Hill Collins & Lamoureux, 2016). Le genre, notamment celui des hommes, peut alors être compris comme un régime de classification relationnel dont l'intelligibilité repose sur la hiérarchisation conjointe du sexe, de la race, de la sexualité et de la capacité (Collins, 2015; Hill Collins & Lamoureux, 2016; E. P. Johnson & Henderson, 2005; Schalk, 2022). Subséquemment, pour comprendre la catégorie « homme », il faut l'interroger à partir des systèmes qui en structurent les formes différenciées, mais également des hiérarchies qui la rendent intelligible.

C'est précisément ce que permet de saisir le concept de matrice de la domination proposé par Patricia Hill Collins (2016), en montrant que chaque position sociale résulte de l'imbrication de multiples rapports de pouvoir et confère, selon les contextes, à la fois des privilèges et des désavantages. Dans cette perspective, aucune position sociale n'est entièrement située à l'extérieur des rapports de domination⁵¹. On peut en déduire que, en adhérant partiellement à l'ordre du genre et à ses normes, nous sommes également façonnés par les hiérarchies qu'il établit. Ainsi, une femme blanche peut être raciste, une femme noire capacitiste, un homme noir homophobe, etc. Ça ne pointe pas vers une symétrie, mais plutôt vers le fait que chaque position est produite par des hiérarchies naturalisées.

Patricia Hill-Collins soutient ainsi que les désavantages associés à une position sociale donnée sont souvent partiellement compensés par l'adhésion à d'autres hiérarchies déjà établies, qui procurent des avantages relatifs. Ces bénéfices tendent à apparaître comme naturels, neutres ou légitimes précisément parce qu'ils s'inscrivent dans l'ordre normatif dominant. Dès lors, chercher à atténuer sa marginalisation à partir des ressources offertes par ces hiérarchies, sans en interroger les fondements, contribue à en assurer la reproduction, même lorsque cette démarche s'inscrit dans

lorsque cette explication ne s'accompagne pas d'une analyse des fondements normatifs qui produisent cette position (Bilge, 2015; Collins, 2015; Hill Collins & Lamoureux, 2016).

⁵¹ Nos désavantages ne sont donc jamais absolus.

une critique vécue de l'oppression (Hill Collins & Lamoureux, 2016). Autrement dit, cette dynamique ne relève pas principalement des identités elles-mêmes, ni uniquement de rapports matériels ou de stratégies politiques, mais des hiérarchies par lesquelles ces identités sont structurées et rendues lisibles⁵².

Dans le contexte de cette recherche, l'intersectionnalité, en lien avec le concept de matrice de la domination, est mobilisée pour mettre en lumière les fondements normatifs de l'identité masculine à partir de formes situées de masculinité. L'intersectionnalité renvoie ainsi à un déplacement du regard, souvent centré sur les individus ou les groupes, vers les structures qui les produisent. À ce titre, toute masculinité située peut être lue à travers une perspective intersectionnelle, y compris lorsqu'elle est dominante⁵³. Elle encourage aussi à explorer la domination sans tomber dans des analyses moralisatrices, en adoptant une perspective sociologique sur le pouvoir et le privilège.

Précision théorique et épistémologique

Afin d'éviter toute essentialisation des catégories de genre, l'oppression ne sera pas analysée comme reposant sur une assimilation directe aux femmes, mais comme une association symbolique au féminin, mobilisée pour légitimer l'exclusion de certaines subjectivités des sphères de pouvoir. Il ne s'agit donc ni des femmes en tant que groupe social pris isolément, ni du sexisme comme rapport unique ou autosuffisant, mais de ce que le féminin représente dans l'économie symbolique du pouvoir.

Dans la mesure où le genre constitue une construction sociale, les subjectivités associées à des registres symboliques tels que la dépendance, la vulnérabilité ou la passivité se trouvent disqualifiées politiquement, indépendamment de leur sexe assigné. Le féminin fonctionne ainsi comme une catégorie de relégation symbolique, permettant de maintenir l'intelligibilité et la

⁵² En contestant leur oppression à partir des catégories reconnues par cet ordre, les sujets doivent se rendre lisibles au sein même des cadres normatifs qui fondent cette hiérarchie. Ce faisant, ils réactivent le régime de vérité qui conditionne la reconnaissance de leur plainte et participent ainsi, malgré eux, à la reproduction des positions d'infériorité que ce régime produit.

⁵³ L'intérêt porté ici aux masculinités marginalisées ne repose donc pas sur leur caractère « plus intersectionnel », mais sur le fait que les tensions et contradictions qui les traversent révèlent de manière particulièrement explicite les mécanismes normatifs que la masculinité hégémonique tend à naturaliser. Il s'agira ainsi d'examiner comment certains désavantages spécifiques rendent visibles les stratégies par lesquelles les hommes cherchent à accéder à la reconnaissance et aux privilèges associés à la norme masculine, parfois au prix de la reproduction d'autres hiérarchies.

hiérarchisation de l'ordre social. Autrement dit, ces caractéristiques ne découlent pas du sexe féminin et ne sont pas exclusives aux personnes qui s'identifient à la catégorie « femme », mais relèvent des besoins du pouvoir qui nécessite l'entretien d'une distinction claire et imperméable entre homme/femme.

Ce cadre permet de clarifier que si le pouvoir a été historiquement et symboliquement associé au sexe masculin, il n'est jamais strictement entretenu par le sexe en tant que tel. Dès lors, le pouvoir constitue un rapport conditionné par l'adhésion au régime de vérité qui le constitue. Ainsi, bien que les effets matériels de cette logique concernent majoritairement les femmes, ils résultent avant tout de leur inscription symbolique dans la féminité, laquelle peut être mobilisée indépendamment du sexe pour disqualifier des subjectivités jugées illégitimes.

Les positions de pouvoir ne sont donc pas façonnées par les hommes en tant que groupe social, mais par le pouvoir lui-même, qui produit les normes de genre nécessaires à son exercice et à sa reproduction⁵⁴. L'accès à ces positions dépend ainsi de la capacité des individus à se conformer aux codes symboliques qui les structurent, indépendamment de leur sexe. Or, dans leurs formes dominantes actuelles, ces codes reposent sur des exigences d'autorité, d'autonomie, de rationalité et de maîtrise, historiquement construites en opposition à la féminité, conçue comme leur envers symbolique.

Dès lors, la présence de femmes à des postes de direction, de gouvernance ou d'autorité ne constitue pas en soi un changement de paradigme, tant que l'économie symbolique du pouvoir demeure inchangée. Penser que la seule occupation de ces positions par des femmes transformerait automatiquement le pouvoir revient à naturaliser le genre en projetant sur les femmes des qualités supposées intrinsèques, telles que la douceur, l'égalité ou l'inclusivité. Une telle perspective continue de situer le pouvoir dans les sujets qui occupent les positions sociales, plutôt que dans les rapports de pouvoir qui produisent ces positions et les catégories qui les rendent intelligibles⁵⁵. Une

⁵⁴ Cette précision vise à rappeler que la catégorie sociale des hommes, tout comme la légitimation de sa position dominante, est elle-même produite par les rapports de pouvoir qui organisent l'ordre du genre, et ne constitue donc pas une réalité naturelle.

⁵⁵ La légitimité du pouvoir s'inscrit alors dans la capacité à en incarner les codes. Si les femmes en sont le plus souvent absentes, ce n'est pas parce qu'elles sont incapables de s'y inscrire, mais parce que l'identité de femme à laquelle elles sont censées aspirer pour être reconnues socialement est spécifiquement conçue pour en représenter la limite de l'exercice. La féminité est une condition de lisibilité du pouvoir et, par conséquent, du masculin.

telle perspective implique que l'on ne peut, sans contradiction, adopter une lecture non essentialiste du genre tout en expliquant le pouvoir et l'oppression des femmes par leur sexe. Faire reposer l'infériorisation des femmes sur le sexe suppose nécessairement que les caractéristiques associées à la féminité soient pensées comme naturellement liées à celui-ci, ce que cette analyse entend précisément remettre en question⁵⁶.

⁵⁶ Comme nous l'avons vu, la catégorie « femme » n'est pas homogène; elle se construit historiquement comme une position intelligible au sein d'une hiérarchie interne du genre, fondée sur des processus d'inclusion et d'exclusion. Elle s'est ainsi construite en opposition à des figures jugées excessives, déviantes ou illégitimes, notamment les femmes trans, racisées, handicapées, queer ou issues des Suds.

CHAPITRE 4 : MÉTHODOLOGIE ET SÉLECTION DES CAS D'ÉTUDE

Cette recherche adopte une approche qualitative, reposant sur une analyse secondaire de travaux empiriques existants, inspirée de la méthodologie de méta-analyse qualitative (QMA) proposée par Timulak (2023), et interprétée à travers une épistémologie poststructuraliste et intersectionnelle. La QMA constitue une démarche interprétative visant à élaborer une nouvelle conceptualisation à partir de la comparaison et de la synthèse d'études qualitatives existantes, au moyen d'une revue systématique de la littérature (Timulak & Creaner, 2023). Elle repose sur l'élaboration de domaines d'investigation (« *domains of investigation* »), communs aux études retenues et définis selon les besoins de la recherche, puis sur l'organisation, la comparaison et l'interprétation des résultats dans une analyse transversale, afin de produire une nouvelle conceptualisation du phénomène étudié (Timulak & Creaner, 2023). Dans ce travail, plutôt qu'une revue systématique de la littérature, l'analyse interprétative portera sur un corpus raisonné de six articles, en s'inspirant des principaux principes analytiques de la QMA.

Le choix de mobiliser la QMA et de limiter la sélection à six articles s'explique d'abord par des considérations méthodologiques et pratiques propres à une recherche de niveau maîtrise. La réalisation d'entretiens semi-dirigés ou d'une revue systématique de la littérature aurait considérablement accru l'ampleur du projet et les délais de réalisation, sans nécessairement bonifier les résultats. Sinon, une revue narrative ne permettait pas de disposer d'un cadre suffisamment structuré pour proposer une conceptualisation théorique à partir des études existantes dans le contexte académique. La QMA offrait ainsi un cadre d'analyse secondaire permettant de systématiser l'interprétation, les comparaisons et les conclusions théoriques issues d'une analyse transversale des travaux qualitatifs à l'étude.

Timulak suggère que la mobilisation de la QMA dépend du domaine de recherche, de l'objet d'étude, du cadre conceptuel et épistémologique mobilisé, ainsi que de la positionnalité des chercheurs (Timulak & Creaner, 2023). Son adaptation à un corpus d'études raisonné est donc rendue possible par la flexibilité reconnue de la démarche ainsi que par l'épistémologie critique mobilisée dans cette recherche.

Dans le contexte de cette recherche, l'épistémologie poststructuraliste et intersectionnelle ne cherche pas à généraliser les expériences des individus ou des groupes étudiés, mais à mettre en évidence les mécanismes normatifs que ces expériences rendent observables. Ainsi, les expériences individuelles ne permettent pas de généraliser à l'ensemble du groupe auquel appartient l'individu, mais elles permettent de mettre en évidence les mécanismes normatifs qui structurent son expérience. Cette épistémologie permet, de ce fait, de reconsidérer les critères à partir desquels la validité d'un échantillon est généralement évaluée. Alors que les approches visant à dégager des régularités générales privilégient souvent des échantillons plus larges afin d'assurer la représentativité des groupes étudiés, une perspective poststructuraliste et intersectionnelle accorde une valeur heuristique particulière aux expériences minoritaires.

Question de recherche : comment les systèmes d'oppression imbriqués participent-ils à la structuration de l'identité masculine, et comment cette structuration éclaire-t-elle les modalités d'adhésion au patriarcat ?
--

L'analyse se concentrera sur des masculinités queer, trans et noires (afro-américaines), sélectionnées en raison de leur position paradoxale dans les rapports de genre : elles s'inscrivent simultanément dans la masculinité et à sa marge, étant à la fois interpellées par la norme masculine et partiellement exclues de ses formes hégémoniques.

Cette recherche propose de mobiliser les cadres théoriques féministes pour analyser les rapports de pouvoir constitutifs du patriarcat, en les articulant aux études empiriques portant sur les expériences subjectives d'hommes marginalisés. Alors que ces travaux sociologiques permettent de décrire finement les trajectoires, les stratégies identitaires et les vécus masculins, ils n'analysent pas toujours explicitement la manière dont ces subjectivités s'inscrivent dans la reproduction du patriarcat. L'apport des théories féministes consiste ici à recontextualiser ces expériences au sein des rapports de domination de genre, afin de montrer comment, malgré leur exclusion partielle de la norme masculine dominante, ces hommes participent, par leurs pratiques et leurs stratégies de reconnaissance, à la reproduction des hiérarchies patriarcales.

L'objectif est ainsi d'ancrer le savoir féministe dans la compréhension des subjectivités masculines, en proposant une lecture intersectionnelle des rapports de domination qui ne moralise pas les pratiques individuelles, mais permet d'en saisir la complexité. La stratégie consiste, ultimement, à formuler une compréhension féministe transversale des subjectivités masculines, en montrant comment des expériences situées et différenciées peuvent être analysées comme des modes d'inscription dans les rapports de domination patriarcaux, sans les réduire ni à une position de victime ni à une identité essentialisée.

Sélection des textes

Le corpus de cette recherche est composé de travaux empiriques qualitatifs portant sur les expériences subjectives d'hommes, sélectionnés de manière non exhaustive. Une première lecture de la littérature portant sur les liens entre désavantage social et genre a permis d'identifier un ensemble de textes qui s'intéressent plus spécifiquement aux masculinités. Cette démarche visait à cibler des études portant sur des subjectivités masculines marginalisées. Les textes ont été retenus selon des critères d'inclusion fondés sur leur capacité à documenter le rapport des hommes à la masculinité normative, notamment en analysant la construction du genre à partir de leurs discours, de leurs trajectoires et de leurs stratégies identitaires, à l'aide d'entretiens semi-dirigés. Compte tenu du caractère « non exhaustif » du corpus et du nombre restreint d'études retenues, une stratégie de variation des contextes a été privilégiée. Pour chacune des catégories de masculinités étudiées, les études ont été sélectionnées pour documenter des situations contrastées, afin de mettre à l'épreuve la portée du cadre interprétatif dans différentes configurations sociales plutôt que de comparer des cas similaires. Cette stratégie visait à renforcer la robustesse de la conceptualisation en la confrontant à une diversité de contextes et à s'assurer de ne pas essentialiser les masculinités des différents groupes étudiés. Elle permet également de déplacer l'analyse du niveau des contextes particuliers vers celui des mécanismes sociologiques et normatifs susceptibles de traverser ces différentes configurations, en évitant que l'interprétation ne soit réduite aux spécificités de chaque situation.

Concernant les masculinités trans :

1. *“I Made a Good Man List”: Transmasculine Negotiations With Hegemonic Masculinity* (Lindner et al., 2025)

2. *Trans Manhood: The intersections of Masculinities, Queerness, and the South* (Rogers, 2022)

Concernant les masculinités gaies et bisexuelles :

3. *The ‘‘Okay’’ Gay Guys : Developing Hegemonic Sexuality as a Tool to Understand Men’s Workplace Identities* (Speice, 2020)
4. *‘‘I’m Not as Gay as Some Other Queer People’’: Exploring Bi Men’s Perceptions of Masculinity and Sexual Identity* (Preston et al., 2025)

Concernant les hommes noirs (afro-américain) :

1. *‘‘Tell Your Own Story’’ Manhood Masculinity and Racial Socialization* (Allen, 2016)
2. *Doing Fake Masculinity, Being Real Men: Present and Future Constructions of Self among Black College Men* (Ford, 2011)

En effet, ces cas d’étude ne sont pas mobilisés dans une perspective typologique ou représentative. Les masculinités analysées sont appréhendées comme des configurations discursives, permettant d’observer le fonctionnement de la norme masculine dans des contextes différenciés. L’intersectionnalité est ainsi comprise comme une propriété relationnelle du discours de sorte que seuls les mécanismes normatifs dégagés, et non les positions sociales elles-mêmes, sont susceptibles d’une généralisation analytique.

Dans cette perspective, bien que cette recherche s’inscrive dans un contexte québécois, les textes empiriques mobilisés proviennent de différents pays. Ce choix s’explique principalement par la rareté d’études sociologiques québécoises abordant la masculinité de manière intersectionnelle, celles-ci se concentrant souvent sur des approches plus limitées ou excluant certaines expériences minorisées.

Le choix de mobiliser les masculinités trans et gaies permet de rendre visibles les opérations normatives du genre là où elles sont le plus explicitement négociées, contestées ou rendues problématiques, notamment en raison de leur rapport ambivalent à l’hétérosexualité et au féminin. La masculinité noire, quant à elle, permet de montrer comment ces mêmes normes de genre

s'articulent à d'autres systèmes de hiérarchisation, en particulier la race, y compris lorsque les hommes concernés adhèrent eux-mêmes à des normes hétérocisnormatives. Ensemble, ces trois groupes permettent de mettre simultanément à l'épreuve les concepts de matrice hétérosexuelle, de masculinité hégémonique et d'intersectionnalité, en rendant visibles les articulations entre le sexisme, l'homophobie, la transphobie et le racisme dans la production des subjectivités masculines.

L'enjeu n'est donc pas de comparer des groupes minoritaires ni d'identifier des trajectoires masculines spécifiques, mais de montrer que la norme de genre ne constitue pas un cadre dont certains seraient extérieurs, mais un principe organisateur transversal qui traverse l'ensemble des masculinités, y compris celles qui apparaissent, à première vue, comme pleinement conformes. Cette approche permet ainsi de saisir la masculinité hégémonique comme un régime normatif dont les effets se déploient de manière différenciée selon les contextes et les rapports sociaux.

Précision sur l'inclusion des hommes trans

Une part importante des travaux, notamment québécois, portant sur la masculinité tend à exclure explicitement ou implicitement les personnes trans de son champ d'analyse. Lorsque cette exclusion est justifiée, elle est généralement présentée comme résultant d'un manque de connaissances ou de maîtrise des études trans, ou encore comme relevant d'un objet considéré comme extérieur au rapport de genre « classique ». Or, comme indiqué dans la revue de la littérature, cette exclusion tient également au fait que l'inclusion des hommes trans remet en question l'association du pouvoir à une articulation binaire des catégories sociales de sexe. Une telle lecture repose sur une compréhension des rapports de pouvoir structurée prioritairement autour du sexe comme principe explicatif central, ce qui rend nécessaire, pour assurer la cohérence interne du cadre mobilisé, l'exclusion de ces trajectoires. Ce processus n'implique pas nécessairement une intention explicite d'exclusion, mais il produit néanmoins un effet épistémologique important, en reconduisant implicitement l'idée selon laquelle la masculinité, ou plus souvent le pouvoir, découlerait du sexe ou serait principalement produite par les personnes assignées hommes.

Inclure les hommes trans dans l'analyse de la masculinité permet de rompre avec toute naturalisation du lien entre sexe et pouvoir. Leurs trajectoires montrent que l'accès aux codes, aux privilèges partiels et aux sanctions associés à la masculinité ne découle pas mécaniquement du sexe assigné, mais d'une inscription conditionnelle dans une norme socialement reconnue comme masculine. La masculinité apparaît ainsi comme un régime relationnel, distribuant reconnaissance, autorité ou disqualification en fonction de la conformité aux attentes normatives, indépendamment du sexe biologique.

Démarche analytique

Chaque chapitre consacré à une masculinité débute par une « courte » revue de la littérature visant à situer les conditions sociologiques, politiques et théoriques, propres à la forme de marginalisation étudiée et compatibles avec l'épistémologie poststructuraliste. Cette mise en contexte permet d'articuler les connaissances existantes aux cadres théoriques féministes avant d'entreprendre l'analyse des matériaux empiriques. Celle-ci vise ensuite à identifier les mécanismes par lesquels la reconnaissance en tant qu'« homme » est conditionnée par l'adhésion à des normes de genre hiérarchisées. Dans une perspective intersectionnelle, les analyses produites dans chacun des chapitres seront ensuite articulées les unes aux autres afin d'élaborer progressivement une compréhension de l'imbrication des différents systèmes d'oppression dans la (re)production de l'identité masculine.

L'analyse de chaque chapitre reposera sur l'organisation des témoignages rapportés dans chaque étude au sein d'une série de domaines d'investigation (« *domains of investigation* ») (Timulak & Creaner, 2023, p. 41-57), définis en fonction du cadre théorique et de la question de recherche. Ces domaines structurent la comparaison des études en regroupant les résultats autour de catégories communes, notamment les conceptions de la masculinité, les tensions ou contradictions qui traversent ces conceptions, les mécanismes de hiérarchisation ainsi que leurs effets sur les processus de reproduction de la domination patriarcale. Bien que l'intitulé précis de ces catégories puisse varier d'un chapitre à l'autre afin de tenir compte des spécificités des masculinités étudiées, la logique analytique demeure identique. Ces domaines constituent une opérationnalisation des concepts centraux mobilisés au chapitre 3, afin de guider le codage et l'interprétation des matériaux empiriques. Les concepts de matrice hétérosexuelle, de masculinité hégémonique et de matrice de

la domination servent ainsi de grille d'interprétation pour organiser les témoignages rapportés dans les études et guider leur codage.

Le premier domaine d'investigation, consacré aux conceptions de la masculinité, vise à identifier la manière dont les participants définissent eux-mêmes ce qu'est un « homme », les attributs qu'ils associent à la masculinité ainsi que les critères de reconnaissance qu'ils mobilisent. Cette première étape permet de situer le contenu normatif de la masculinité tel qu'il est construit dans les discours des participants en fonction des différents groupes auxquels ils appartiennent.

Les domaines portant sur les tensions, les contradictions et les expériences de marginalisation cherchent ensuite à comprendre comment les différents systèmes d'oppression s'articulent à cette définition de la masculinité. Ils permettent d'examiner la manière dont les participants négocient les écarts entre les normes masculines auxquelles ils sont confrontés et leur propre position sociale, répondant ainsi partiellement à la première partie de la question de recherche, soit : « comment les systèmes d'oppression imbriqués participent-ils à la structuration de l'identité masculine ? »

Enfin, les domaines consacrés aux mécanismes de hiérarchisation⁵⁷ et à leurs effets permettent d'examiner comment ces conceptions et ces tensions s'inscrivent dans des rapports de pouvoir plus larges. L'objectif est alors d'analyser la manière dont les différentes stratégies de reconnaissance, d'ajustement ou de distinction observées dans les témoignages éclairent les modalités d'adhésion, de négociation ou de reproduction du patriarcat. Cette dernière étape permettra de compléter la réponse à la première question ainsi qu'à la seconde partie de la question de recherche : « comment cette structuration éclaire-t-elle les modalités d'adhésion au patriarcat ? »

Analyse transversale

Une fois les études empiriques analysées, l'objectif sera de proposer une synthèse transversale des résultats, conformément à la démarche de la QMA, afin d'élaborer une conceptualisation théorique des mécanismes généraux par lesquels les masculinités marginalisées participent à la reproduction du patriarcat. Il ne s'agira pas de comparer les cas étudiés de manière juxtaposée, mais de mettre

⁵⁷ Ce domaine peut avoir tendance à chevaucher le précédent (les tensions, les contradictions et les expériences de marginalisation) dépendamment des formulations des différents textes, ce qui n'a pas nécessairement d'impact sur les conclusions.

en relation les régularités observées à travers des contextes empiriques différenciés, afin de faire émerger les logiques communes qui structurent l'identité masculine, les rapports à la masculinité, la reconnaissance et la manière dont ces résultats rendent palpable la structuration de l'identité masculine et son rôle dans le maintien des hiérarchies patriarcales. Enfin, cette analyse cherchera à ouvrir des pistes de réflexion sur les possibilités de transformation des rapports de genre, en dialoguant avec les limites souvent soulevées quant à l'opérativité des cadres féministes critiques et intersectionnels en contexte militant. Il s'agira de montrer comment une conceptualisation issue de ces cadres peut permettre de penser et de transformer les pratiques sociales sans réactiver les catégories naturalisées sur lesquelles repose le patriarcat.

Considération éthique

Dans un souci de respect et d'inclusivité, bien que l'analyse mobilisée ne cherche pas à définir, les analyses étant associées à des groupes auxquels je n'appartiens pas ont fait l'objet d'une relecture par des personnes concernées, afin de réduire les risques de violences épistémologiques. Cette démarche vise à s'assurer que les analyses et les représentations proposées sont formulées de manière respectueuse, fidèle et attentive aux expériences vécues, tout en renforçant la rigueur éthique et la validité interprétative de l'étude.

Enfin, nous reconnaissons et respectons pleinement le droit à l'autoidentification de toute personne et n'entendons en aucun cas remettre en cause la légitimité des identités revendiquées par les individus ou les groupes étudiés. Le prochain chapitre explorera les masculinités gaies et bisexuelles et, dans les suivants, les masculinités trans et les masculinités noires des hommes afro-américains.

CHAPITRE 5 : MASCULINITÉS GAIES ET BISEXUELLES

Positionnement dans la hiérarchie masculine

Les masculinités gaies et bisexuelles entretiennent souvent un statut ambigu face à la masculinité hégémonique, dans la mesure où celle-ci est étroitement liée à l'hétérosexualité. En effet, les identités masculines et féminines ont historiquement été pensées dans une relation d'opposition et de complémentarité, de sorte que leur définition s'organise largement autour de la relation hétérosexuelle, qui occupe ainsi une position centrale dans l'organisation sociale fondée sur cette distinction (Butler et al., 2006; Connell, 2005b; Connell & Messerschmidt, 2015; Preston et al., 2025). Comme nous l'avons vu à travers le concept de matrice hétérosexuelle, l'hétérosexualité ne se limite pas à une orientation sexuelle parmi d'autres, mais s'impose comme la norme sociale à laquelle hommes et femmes sont sommés de se conformer, orientant leurs pratiques et leurs comportements. Ce caractère structurant et généralisé de cette articulation du genre autour de l'hétérosexualité invite ainsi à ne pas l'appréhender comme allant de soi, mais à interroger les rapports sociaux qui en organisent la production et la légitimité.

Selon une conception poststructuraliste, la société et ses fondements culturels ne découlent pas d'une nature intrinsèque des êtres humains, mais de configurations historiques du pouvoir. Le pouvoir n'est pas conçu uniquement comme une force oppressive, mais comme un ensemble de relations productives qui répondent à des exigences sociales et historiques, notamment à travers la production d'idéologies et de régimes de vérité.

Dans ce cadre, certains impératifs liés à la reproduction et à la sécurité collective se traduisent en pratiques sociales et en normes culturelles, qui orientent les conduites et les formes de vie jugées légitimes. L'adhésion à ces normes tend ainsi à être valorisée, tandis que les écarts font l'objet de mécanismes de régulation et de sanction⁵⁸. Dans cette perspective, le pouvoir conféré à l'hétérosexualité s'inscrit dans des configurations historiques précises de (re)production sociale,

⁵⁸ Le pouvoir s'exerce dès lors de manière diffuse à travers l'ensemble du corps social, en participant à la (re)production des catégories et des normes qui assurent le maintien de l'ordre social.

où les catégories de sexe, de genre et de sexualité se structurent à partir d'exigences liées à la reproduction et au maintien de l'ordre social plutôt que comme configuration arbitraire.

C'est précisément ce que mettent en évidence les analyses de Judith Butler (2006) et Gayle Rubin (2010), qui mobilisent notamment l'anthropologie structurale de Claude Lévi-Strauss pour montrer comment les systèmes de parenté organisent les rapports de genre et de sexualité en fonction de besoins sociohistoriques spécifiques.

Selon Lévi-Strauss, la division sexuelle du travail rend possible l'échange des femmes entre groupes en imposant une complémentarité homme/femme, ce qui favorise la formation d'alliances entre hommes et contribue à structurer l'ordre social (Rubin, 2010, p. 22-30 ; Butler, 2006, p. 113-118). Il montre que le tabou de l'inceste garantit que cette division sexuelle soit orientée vers un mariage reproductif extrafamilial, assurant ainsi la reproduction, l'alliance et la filiation en dehors du cadre familial (Butler, 2006, p. 118-126). Autrement dit, la division sexuelle du travail ne peut être comprise comme le simple effet de différences biologiques entre les sexes, mais comme le produit d'une organisation sociale qui repose sur la nécessité de structurer les échanges et la reproduction entre groupes⁵⁹.

Dans le prolongement de cette analyse, Gayle Rubin ajoute le tabou de l'homosexualité comme élément central de l'organisation exogamique, montrant que la division sociale du travail ne serait pas nécessaire si la reproduction entre hommes et femmes allait de soi (Rubin, 2010, p. 28)⁶⁰. Elle montre ainsi que l'articulation entre sexe, genre (à travers la division sexuelle du travail) et sexualité ne relève pas d'un ordre naturel, mais d'une configuration sociale spécifique, organisée en fonction de contraintes historiques liées à la reproduction et à l'échange. Cette perspective permet dès lors de dénaturaliser les catégories qui structurent le genre, en révélant les conditions sociales de leur production.

⁵⁹ La séparation des tâches produit ainsi une complémentarité entre hommes et femmes, tandis que le tabou de l'inceste oriente cette complémentarité vers des unions extrafamiliales, permettant d'organiser les échanges entre groupes.

⁶⁰ Autrement dit, c'est précisément parce que l'homosexualité constitue une possibilité sociale que l'opposition/complémentarité entre hommes et femmes doit être activement produite et renforcée, notamment à travers une division sexuée des rôles. Dans ce cadre, le genre apparaît à la fois comme un effet du pouvoir et comme l'un des mécanismes par lesquels il s'exerce.

L'on peut dès lors envisager que cette organisation sociale tend, au fil du temps, à se naturaliser et à se reproduire sans nécessiter d'explicitation consciente, notamment à travers l'institution familiale, qui en assure la transmission en l'intériorisant dans les processus d'identification et de socialisation. Rubin (2010), dont l'analyse est reprise par Butler (2006), mobilise justement la psychanalyse afin de rendre compte de la manière dont ces tabous, définis au niveau de l'organisation sociale, s'incorporent dans la formation du sujet et s'inscrivent dans l'inconscient, orientant, à l'insu des individus, leurs identifications, leurs désirs et leurs conduites.

Dans l'organisation familiale, ce processus d'intériorisation peut notamment être saisi à travers la mobilisation du complexe d'Œdipe, qui permet de montrer comment la tension entre l'enfant et le parent du même sexe, renforcée par les tabous de l'inceste et de l'homosexualité⁶¹, oriente l'identification à ce parent et l'intériorisation progressive des normes sociales et des rôles de genre (Butler et al., 2006; Rubin et al., 2010). Cette structure produit une ségrégation et une division des rôles qui génèrent des tensions, lesquelles ne trouvent leur résolution que dans l'intégration des attentes familiales. L'adoption des traits du parent du même sexe, l'identification de genre et l'orientation du désir vers le sexe opposé apparaissent ainsi comme des effets de ces tensions, elles-mêmes indissociables des normes imposées⁶².

En somme, l'exogamie et l'organisation familiale hétérosexuelle apparaissent comme des dispositifs de pouvoir (re)produits collectivement, qui régulent les pratiques sexuelles et conjugales en privilégiant les formes reproductives, lesquelles tendent à se naturaliser. Elles contribuent ainsi à stabiliser l'association entre sexe, genre et sexualité, de sorte que seules les identités conformes à cette hétérosexualité obligatoire sont reconnues comme légitimes. Dans ce cadre, l'homosexualité tend à être stigmatisée, dans la mesure où elle ne s'inscrit pas dans les modalités dominantes du pouvoir qui organisent historiquement la reproduction sociale.

⁶¹ Il est important de préciser que la mobilisation conjointe de l'inceste et de l'homosexualité ne vise pas à les assimiler sur le plan moral, mais à montrer comment le pouvoir se maintient par l'instauration de tabous structuraux qui régulent les relations, la filiation et la reproduction sociale.

⁶² Dans ce cadre, les liens entre sexe, genre et sexualité n'émergent précisément que parce que ces attentes sont socialement produites : si la structuration de l'hétérosexualité relevait d'un ordre naturel, il ne serait pas nécessaire de restreindre l'organisation familiale pour en assurer la reproduction (Butler, 2006 ; Rubin, 2010, p. 28).

Dans le prolongement de cette analyse, puisque l'hétérosexualité constitue une pratique sociale plutôt que naturelle, l'on peut également comprendre que la catégorie sexuelle « homosexuel » est elle-même produite par ces mêmes rapports de pouvoir, afin de rendre intelligible et stable l'ordre sexuel. À partir du XIX^e siècle, l'homosexualité est constituée comme catégorie spécifique, notamment à travers les discours médicaux et psychiatriques, dans un mouvement que Michel Foucault analyse comme caractéristique du bio-pouvoir⁶³ (Baril, 2015). Dans ce contexte, l'homosexualité, en remettant en cause l'articulation entre sexe, genre et sexualité, et donc les fondements mêmes de cet ordre, fait l'objet de processus de pathologisation, de régulation et de contrôle, se traduisant notamment par sa médicalisation, sa surveillance et son exclusion des structures sociales dominantes (Foucault, 1976). Ce traitement agit comme un dispositif contribuant à renforcer la centralité et la naturalisation de l'hétérosexualité, par opposition à des pratiques construites comme déviantes. Or, ce recours à la pathologisation ne se contente pas de réprimer une catégorie sexuelle préexistante : il la produit comme une forme de sexualité identifiable, opposable à l'hétérosexualité, permettant de la définir, en creux, comme norme naturelle et légitime (Foucault, 1976).

Dans les faits, avant sa constitution comme déviance au XIX^e siècle, l'homosexualité ne constitue pas, en dehors de pratiques sexuelles spécifiques, une catégorie identifiable sur les plans psychologique, culturel ou biologique (Foucault, 1976). C'est précisément à travers les processus de différenciation, de classification et de marginalisation qu'elle est constituée comme identité distincte, opposable à l'hétérosexualité⁶⁴. Le pouvoir produit ainsi des distinctions intrinsèques entre hommes et femmes hétérosexuels et homosexuels. En rendant l'homosexualité lisible et reconnaissable comme catégorie, il contribue simultanément à stabiliser l'hétérosexualité comme norme. Dans ce cadre, il devient possible de hiérarchiser les individus en fonction de leur

⁶³ Le bio-pouvoir désigne la manière dont certains savoirs, notamment biologiques et médicaux, participent à la production de discours dotés d'autorité qui soutiennent des régimes de vérité particuliers. Il renvoie à l'articulation entre savoir et pouvoir par laquelle les corps et les populations deviennent des objets de gestion, de classification et de normalisation (Foucault, 1976).

⁶⁴ En ce sens, les groupes aujourd'hui désignés comme LGBTQIA2+ se constituent moins à partir d'une essence commune qu'à partir d'une exclusion partagée hors de la norme. Les formes de reconnaissance mutuelle qui s'y développent proviennent de pratiques historiques de réappropriation des stigmates, de lisibilité collective et de création d'espaces sécuritaires.

conformité à cette norme, en définissant implicitement les figures des « vrais » hommes et des « vraies » femmes (Wittig & Bourcier, 2018).

En effet, lorsque l'homosexualité est envisagée sous l'angle du genre, elle tend à être interprétée comme féminisée chez les hommes (Connell et al., 2014; Speice, 2020), ce qui a notamment pour fonction de souligner l'écart à la norme afin de disqualifier leur masculinité. Bien que certaines expressions de genre plus féminines puissent être observées chez des hommes gais, cette association ne repose sur aucun lien empirique nécessaire entre homosexualité et féminité. Elle tient plutôt au fait que les styles vestimentaires, les comportements ou les expressions corporelles acquièrent leur signification dans des cadres culturels donnés, notamment au sein de certaines communautés LGBTQIA2+ (Connell et al., 2014; Speice, 2020)⁶⁵. Ces marqueurs, qui peuvent fonctionner comme des signes de reconnaissance communautaire, sont alors également susceptibles d'être mobilisés dans des processus de différenciation entre homosexualité et hétérosexualité (Foucault, 1976).

Ce cadre permet de poser les conditions dans lesquelles l'homosexualité peut être constituée comme une identité distincte et s'avère alors utile pour l'interprétation des témoignages. Dans cette perspective, l'hétérosexualité peut être appréhendée à trois niveaux : comme orientation sexuelle, comme norme sociale et comme code de lisibilité du genre. Subséquemment, l'hétéronormativité⁶⁶ ne peut être réduite à un simple rapport d'oppression opposant personnes hétérosexuelles et personnes homosexuelles, dans la mesure où elle ne se limite pas à la sexualité, mais régit plus largement la cohérence du cadre hétérosexuel lui-même (Butler et al., 2006; E. P. Johnson & Henderson, 2005). Elle désigne ainsi un régime de genre qui organise les conditions générales de l'intelligibilité sociale, en distribuant la valeur, la respectabilité et la légitimité à partir d'un

⁶⁵ Autrement dit, ces éléments renvoient à une adhésion à des symboles culturellement reconnaissables, qui peuvent offrir des formes de communauté, de solidarité et de reconnaissance mutuelle, sans pour autant constituer en eux-mêmes une expression naturelle ou nécessaire de la féminité. Dans les faits, ces expressions sont présentes tant chez des hommes hétérosexuels que chez des hommes homosexuels et sont, dans les deux cas, lues à travers une grille homophobe qui associe la féminité à toute déviation de la norme masculine (Connell, 2005b).

⁶⁶ « L'hétéronormativité désigne un système normatif selon lequel l'hétérosexualité est considérée comme normale, naturelle, souhaitable, voire supérieure aux autres orientations sexuelles. Elle repose sur l'idée que l'hétérosexualité constitue la seule orientation légitime et que les relations sexuelles et conjugales devraient s'inscrire dans le cadre de couples monogames formés de personnes de sexes opposés, orientés vers la reproduction. Ce cadre s'inscrit dans une vision binaire du monde et suppose une correspondance entre le sexe assigné à la naissance, l'identité de genre, l'expression de genre, les rôles de genre et la sexualité. » (Drouin & Tadros, 2022, p. 85)

couplage normatif entre identités homme/femme et hétérosexualité⁶⁷. L'homophobie constitue ainsi un phénomène qui affecte l'ensemble des subjectivités, mais qui tend à se manifester de manière exacerbée envers les personnes homosexuelles, dans la mesure où leur reconnaissance mutuelle repose sur des codes entrant en tension avec la norme dominante.

Les études mobilisées dans ce chapitre montrent que les hommes gais et bisexuels évoluent dans une tension constante entre l'exigence de lisibilité sociale nécessaire à l'accès à la reconnaissance masculine et l'inscription de l'homosexualité dans un registre symboliquement féminisé. Cette tension organise leurs performances masculines et rend intelligibles des stratégies de réinscription dans la masculinité hégémonique qui, tout en permettant une reconnaissance située, contribuent à la reconduction de l'ordre de genre. L'analyse développée montre alors que la dévalorisation des hommes gais ne s'opère pas uniquement à partir de la sexualité en tant que telle, mais passe largement par des suspicions de non-conformité de genre, des associations au féminin et, plus largement, par la transgression des attentes masculines.

Expériences et témoignages

Dans l'article de Speice (2020), consacré à des hommes gais en milieu professionnel aux États-Unis, l'auteur s'intéresse à la manière dont le professionnalisme est mobilisé dans les milieux de travail, notamment en lien avec les normes de présentation de soi. L'analyse met en évidence que ce professionnalisme est fréquemment associé à des formes de présentation conformes aux codes de la masculinité hétérosexuelle, contribuant à faire apparaître l'homosexualité masculine comme difficilement compatible avec la respectabilité professionnelle et, par extension, avec l'accès à l'autorité et aux positions de pouvoir.

L'article « *I'm Not as Gay as Some Other Queer People* » : *Exploring Bi + Men's Perceptions of Masculinity and Sexual Identity* de Preston et al. (2025), s'intéresse à la manière dont les hommes bisexuels du Royaume-Uni naviguent les attentes liées à la masculinité hégémonique et aux normes sexuelles qui lui sont associées. Dans l'ensemble, les participants décrivent leur identité masculine comme entrant en tension avec leurs désirs homosexuels, tension fréquemment vécue comme une

⁶⁷ Comme nous le verrons dans les prochains chapitres, les mécanismes de l'homophobie relèvent d'un même dispositif de régulation du genre, dans la mesure où ils participent au rappel à l'ordre de la correspondance attendue entre sexe, genre et sexualité.

contradiction à la fois interne et externe, dans la mesure où l'homosexualité est associée à des significations féminisées.

Pris ensemble, ces travaux montrent que la norme de genre constitutive de la masculinité hégémonique est internalisée par les hommes gais et bisexuels d'une manière qui confirme l'incompatibilité de l'homosexualité avec la masculinité normative. Cette internalisation agit à la fois comme mécanisme de régulation sociale et comme principe d'auto-interprétation, renforçant l'association symbolique entre homosexualité et féminité et produisant une auto-exclusion relative de la masculinité.

Conceptions de la masculinité

Dans les deux articles, la masculinité apparaît comme structurée par des exigences de lisibilité alignées sur les codes de l'hétérosexualité, lesquelles orientent à la fois les pratiques, les préférences et les formes de présentation de soi. Cette lisibilité ne repose pas uniquement sur des traits explicitement identifiés comme masculins, mais s'incarne dans des normes perçues comme neutres, notamment dans des espaces comme le milieu professionnel, où certaines formes de présentation de soi sont valorisées sans être reconnues comme genrées. Dans ce cadre, les participants décrivent la masculinité à travers différents registres symboliques qui, sans être toujours formulés explicitement en termes de genre, participent à produire des critères de reconnaissance alignés sur les normes de la masculinité hégémonique. Par exemple, dans l'étude de Speice (2020), le professionnalisme est fréquemment associé à une présentation conforme aux codes de l'hétérosexualité, contribuant à structurer les conditions de reconnaissance au sein des milieux professionnels. Cal (39 ans) l'exprime ainsi :

When we have meetings, I might dress in dress pants and a shirt, but that's not for masculinity reasons—not because I'm concerned about the group perceiving my masculinity, it's about a presentation of an image that shows that I take the work I'm doing professionally. (Speice, 2020, p. 1871)

De même, Vance (23 ans) : « *Mostly it's from a professional standpoint and not a fashion standpoint.* » (Speice, 2020, p. 1872).

Christopher (24 ans), précise pour sa part : « *I think about what I can and can't wear. When it comes to being professional, I'll wear a shirt and tie maybe. I don't accessorize or anything like that. I stick with the basics.* » (Speice, 2020, p. 1872)

Enfin, James (27 ans) : « *I wear more professional attire to work. I just think of it as dressing professionally versus dressing for a gay bar.* » (Speice, 2020, p. 1872).

De plus, le professionnalisme ne repose pas seulement sur les vêtements historiquement associés à la masculinité, mais également sur certains comportements. Comme le soutient Rodney (41 ans) :

When I go into professional settings, I act more reserved. I talk less. I definitely think that being reserved is more of a masculine affect. It's more about me being read as professional. Being reserved is a masculine kind of performance or behavior. (Speice, 2020, p. 1873)

Ces témoignages montrent que les codes vestimentaires et comportementaux valorisés dans les contextes professionnels ne sont pas perçus comme des expressions de genre, mais comme relevant d'une norme neutre. Toutefois, cette neutralité apparente repose sur une correspondance implicite avec les codes de la masculinité hégémonique, laquelle constitue une condition d'accès à la reconnaissance, à l'autorité et aux positions de pouvoir. Le professionnalisme fonctionne ainsi comme un opérateur de lisibilité masculine, dont l'adhésion permet de rendre la masculinité compatible avec les attentes institutionnelles tout en invisibilisant son caractère normatif. On retrouve une logique similaire dans les récits des hommes bisexuels de Preston et al. (2025), où la masculinité est mobilisée comme critère central de valeur dans le champ de la désirabilité relationnelle et sexuelle. Alfie déclare par exemple :

I've been told my hair, like especially my facial hair and my chest hair because like people point at it and they're like... I think like in Grindr or like in social settings they're like, 'oh that's very manly, oh you have a beard and oh look at that hairy chest, like so manly'. (Preston et al., 2025, p. 443)

De même Marco décrit :

How I look, right, I have this long beard, I really like it, I like my beard, I work out, I'm a bit bulky, so I think that they are classic masculinity attributes that I like, and I push myself in this way. I feel somehow attracted to it as well, like in men. (Preston et al., 2025, p. 443)

Ces extraits montrent que les traits physiques associés à la masculinité hégémonique, tels que la pilosité, la musculature ou la stature corporelle, sont compris comme des marqueurs de désirabilité. La masculinité apparaît ainsi comme un critère structurant la présentation de soi, les formes d'attraction et d'évaluation des autres hommes (Preston et al., 2025, p. 443). Ils suggèrent également que le registre de la désirabilité entre hommes demeure principalement structuré autour de la masculinité, ce qui indique que leur homosexualité n'est pas appréhendée comme une forme de féminisation de leur identité ou de leurs pratiques.

Pris ensemble, les témoignages des deux études montrent que la masculinité est définie à partir de critères renvoyant à une lisibilité conforme aux codes de l'association entre sexe et genre (Preston et al., 2025; Speice, 2020). Les caractéristiques valorisées participent à produire une figure de l'homme comme stable, sobre, physiquement robuste et « manly », associée à des formes de présentation moins susceptibles d'être interprétées comme féminines. Dans ce cadre, certains attributs apparaissent comme plus compatibles avec cette lisibilité masculine, tandis que d'autres deviennent susceptibles d'être interprétés comme des signes de féminité ou d'homosexualité, comme l'illustre la distinction formulée par James entre « dressing professionally » et « dressing for a gay bar ». La masculinité tend ainsi à s'exprimer à travers des critères qui, sans être explicitement formulés en termes d'orientation sexuelle, sont structurés par une opposition à ce qui peut être reconnu comme féminin, et s'inscrivent dans un régime de lisibilité aligné sur les normes de l'hétérosexualité.

Cette association est notamment rendue explicite dans les propos des hommes bisexuels de l'étude de Preston et al. notamment dans la manière dont certains participants bisexuels mobilisent des pratiques et des codes traditionnellement associés à la masculinité, tout en revendiquant

simultanément des expressions ou des comportements perçus comme moins conformes aux normes masculines dominantes. Ritchie explique ainsi :

I might fulfil some of the criteria that might make people go ‘oh yeah, that’s traditionally masculine’ so I’ll do bits on the car, changing the car light bulb ... or going on a cross-country hike with a friend which is outdoorsy rugged stuff ... [but] I’m very happy to jump on a dance stage or start singing and doing some karaoke or something ... I’m fully aware that I have softer edges and I’m happy with that. (Preston et al., 2025, p. 442)

Cette logique se retrouve également chez Francis :

[When] playing sport I guess ... and people are kind of going, ‘oh come on lads, let’s get’ like, I kind of am into that a little bit ... as well as liking sports I do like to read as well, I guess that again, that kind of makes me less traditionally masculine. (Preston et al., 2025, p. 442)

Les participants associent la masculinité à des pratiques et des dispositions telles que les habiletés manuelles, les activités physiques exigeantes et les sports. À l’inverse, des intérêts comme aimer danser, faire du karaoké ou lire sont décrits comme moins conformes aux normes masculines dominantes, sans pour autant être considérés comme incompatibles avec une identité masculine. Toutefois, ces pratiques et ces intérêts sont formulés et classés, dans leurs récits, à travers une logique binaire et oppositionnelle, opposant ce qui est perçu comme masculin à ce qui est situé en contradiction avec la masculinité, et donnant ainsi à voir des contradictions internes dans leurs identifications masculines. Bien que ces oppositions ne soient pas explicitement formulées en termes d’hétérosexualité ou d’homosexualité, elles configurent quand même un cadre symbolique structurant. Dans ce cadre, les expressions masculines jugées hors norme sont déjà investies d’un potentiel de suspicion, en ce qu’elles peuvent être interprétées, par les participants, comme des indices possibles d’une non-conformité sexuelle, elle-même appréhendée à partir d’une non-

conformité préalable à la norme de genre⁶⁸. Autrement dit, l'orientation sexuelle est ici présente de manière implicite, dans la mesure où les écarts à la masculinité dominante décrits par les participants peuvent fonctionner comme des supports possibles d'interprétation d'une non-conformité sexuelle, sans que celle-ci ne soit explicitement formulée.

Ce genre de distinction s'exprime d'ailleurs en milieu professionnel, où plusieurs hommes gais décrivent une opposition entre la nécessité de se présenter comme professionnels, conception implicitement associée à la conformité aux normes de la masculinité hégémonique, et certaines expressions de genre socialement associées à l'homosexualité. Ces distinctions participent ainsi à tracer une frontière entre ce qui peut être reconnu comme masculin ou non et, par conséquent, à constituer un potentiel de suspicion quant à l'orientation sexuelle. Evan (40 ans) témoigne : « *I am not wearing my pink shirt—period. I wear as much black as I possibly can. [...] My big bright shirts? I will purposefully avoid [wearing them]. I don't think that would help my cause any. If I'm wearing a bright shirt, they'll know I'm gay.* » (Speice, 2020, p. 1872). Tanner explique :

I like to look nice, but I'm not overly feminine in my clothing attire. I think there are some outfits that I do realize that I look more gay in. [...] If I'm wearing a salmon-colored V-neck T-shirt with a cardigan over it, I'm going to feel more gay than if I had pants and a button-down shirt on. (Speice, 2020, p. 1872)

Ici, Tanner établit un lien direct entre la non-conformité de genre et l'homosexualité, en associant certaines formes de présentation perçues comme féminines à une lisibilité accrue comme « gay ». Ce lien met en évidence un mode de lecture du genre dans lequel les écarts aux normes masculines dominantes deviennent immédiatement interprétables comme des indices de non-conformité sexuelle⁶⁹.

Tension

⁶⁸ Les questions ont été posées dans un cadre explicitement conçu pour comprendre la masculinité bisexuelle, ce qui rend cohérente l'interprétation de ces témoignages. En effet, il est probable que les hommes aient décrit leur identité de genre en intégrant des éléments qu'ils percevaient comme faisant partie de la bisexualité.

⁶⁹ Une telle configuration rend compte du fonctionnement de la matrice hétérosexuelle, dans la mesure où elle organise la correspondance attendue entre masculinité et hétérosexualité.

Cette compréhension du genre place les hommes gais dans une position à la fois masculine et féminine, position qui demeure socialement difficilement résoluble dans la mesure où ces catégories sont construites selon une logique binaire et mutuellement exclusive. Russell, un homme bisexuel de l'étude de Preston et al., rend cette tension particulièrement palpable :

I perceive myself as a strong male, play sports to a very high level, but part of me wants to be penetrated by a male, so there's the very masculine strong side, versus the passive sort of, you know, wants to be penetrated by a male, so there's two conflicting things ... I am quite masculine ... and sometimes I am camp, and that's me ... I'm very masculine, I'm a man's man, but yes I am very gay as well [...] If you met someone else now, like a heterosexual guy [I'd] be very interested to see what he felt about what masculinity is, because he might turn around to me and say well 'you're bisexual mate, sometimes you like to have a penis inserted into you, you ain't masculine'. (Preston et al., 2025, p. 442)

Ici, Russell fait référence à la distinction, largement mobilisée au sein des communautés homosexuelles, entre *top* et *bottom*, qui renvoie à la position occupée lors de la relation sexuelle (*top* désignant la position pénétrante et *bottom* la position pénétrée), distinction directement calquée sur des catégories hétéronormatives opposant activité (masculinité) et passivité (féminité) (Preston et al., 2025). Dans les *scripts sexuels*⁷⁰ hétérosexuels dominants, la position masculine est historiquement construite comme devant être active, initiatrice et pénétrante, tandis que la passivité est associée au féminin. Ces positions sont fréquemment interprétées comme relevant d'une hiérarchie relationnelle où l'activité est associée à la domination et la passivité à la soumission, à l'image de la naturalisation de la hiérarchie entre hommes et femmes. Dans ce cadre, la position *top* tend à être socialement lue comme plus conforme aux codes de la masculinité hégémonique, tandis que la position *bottom* est plus facilement rapportée à des significations féminisées (Preston et al., 2025; Ravenhill & de Visser, 2017). Cette configuration contribue ainsi à produire une

⁷⁰ Terme introduit par Gagnon et Simon (2005 [1973]) pour désigner la dimension performative des pratiques sexuelles, entendues comme des conduites organisées par des scripts sociaux qui orientent les rôles, les attentes et les positions des partenaires.

difficulté, pour Russell, à inscrire son identité masculine tout en étant assigné à une position passive dans la sexualité, rendant problématique le fait d'être compris comme à la fois gai et masculin.

Les hommes bisexuels de l'étude de Preston et al. expriment fréquemment, comme Russell, la difficulté de se reconnaître pleinement dans une identité bisexuelle clairement balisée. Ils se retrouvent souvent coincés entre deux univers qui se perçoivent mutuellement comme incompatibles. Alfie illustre cette illisibilité :

So like growing up I was always perceived to be feminine, so I just accepted I was feminine. But when I came to [city] and I started meeting gay people and queer people, they were surprised when I identified myself as someone who was feminine, they would say, "Oh really, you seem quite masculine", as like straight passing, and I was very surprised by that because that's definitely not the case when I'm around straight people. I don't pass as straight, so I felt like I didn't fit in in these two groups, where with straight people I'm seen as gay and then with gay people I'm seen as straight.
(Preston et al., 2025, p. 444)

Alfie montre que la manière dont sa présentation est interprétée repose sur une logique profondément binaire, dans laquelle la bisexualité n'est lisible qu'à travers une réassignation à l'une des deux normes opposées : masculinité hétérosexuelle ou homosexualité féminisée. Selon les contextes, il est ainsi renvoyé tantôt du côté de la masculinité hétérosexuelle, tantôt du côté d'une homosexualité associée au féminin, sans que la possibilité d'un positionnement intermédiaire soit reconnue. Cette dynamique met en évidence que l'association entre homosexualité et féminité ne relève pas uniquement d'une identification interne, mais s'opère également à travers des processus d'attribution externes. Dans les milieux hétérosexuels, la féminité est projetée comme marqueur de déviation, tandis que dans les milieux LGBTQIA2+, elle peut être mobilisée comme un code de reconnaissance culturelle. Cette double inscription produit une tension spécifique pour les hommes bisexuels, qui se trouvent difficilement reconnaissables dans des cadres où ils ne sont ni pleinement assignés à l'homosexualité, ni à l'hétérosexualité. Comme le décrit Connor :

I have recently come towards an unfortunate end of a same sex relationship and the person who I was dating identified as non-binary and often resented quite a lot of my

heteronormative characteristics, sort of, you know, “we’ll make an LGBT out of you yet”, type thing. So I always felt like a little bit of an imposter in those settings. (Preston et al., 2025, p. 446)

Dans son témoignage, Connor montre que, malgré son engagement dans une relation queer, il continue d’être interprété à travers les codes de l’hétérosexualité. Il est perçu comme extérieur à la communauté, sa présentation étant lue comme insuffisamment queer pour être pleinement reconnue dans ces espaces. Cette impossibilité de reconnaissance produit un sentiment de décalage propre à la bisexualité, dans la mesure où celle-ci ne correspond pleinement ni aux attentes des espaces hétérosexuels, ni à celles des espaces LGBTQIA2+. Or, dans un cadre social qui tend à disqualifier les positions ambiguës, l’inscription dans un registre lisible comme masculin apparaît souvent comme plus désirable pour les hommes bisexuels. Toutefois, cette stratégie ne permet pas nécessairement une pleine reconnaissance, dans la mesure où elle peut favoriser une certaine inclusion dans les espaces hétérosexuels tout en contraignant l’accès aux espaces LGBTQIA2+, tandis que, à l’inverse, l’adhésion aux codes de ces derniers peut fragiliser leur lisibilité dans les contextes hétérosexuels. Cette double contrainte engendre ainsi des formes spécifiques d’isolement. Ivo souligne :

[B]eing a bisexual man or feeling bisexual ... there is an element I think in saying it out loud and telling people that I feel like I am exposing myself ... as somehow a bit less of a man [...] it just feels embarrassing not being entirely straight or even entirely gay and knowing that I’m not part of this, you know, or feeling not part of [a community] (Preston et al., 2025, p. 448)

Hugo ajoute :

I think, for me ... a big part of that was about gay guys ... not finding me gay enough or ... bi is not a thing ... and at the same time ... straight women [saying] ‘oh, you’re just going to cheat on me’, you know, ‘you’re just going to want to sleep with guys’, blah, blah, blah, and that was a really difficult time for me because I’d only just started to come to terms with my own sexuality. (Preston et al., 2025, p. 446)

La bisexualité d'Ivo et de Hugo est simultanément invalidée dans les milieux gais, où elle est jugée « pas assez gaie » et où la bisexualité est fréquemment niée, et dans les milieux hétérosexuels, où elle est perçue comme une source d'infidélité ou d'instabilité. Dans les deux cas, l'identité bisexuelle n'est pas reconnue comme telle ; elle est systématiquement ramenée à l'un ou l'autre pôle du système hétérosexuel, confirmant la rigidité des normes binaires de genre et de sexualité.

Pris ensemble, ces éléments permettent de comprendre que l'homosexualité n'apparaît pas ici comme une identité prédéfinie, mais comme un registre culturel de lisibilité qui contribue à rendre l'hétérosexualité normative cohérente et intelligible. Dans ce cadre, l'association des masculinités gaies et bisexuelles à la féminité agit comme un marqueur ambivalent : elle permet une certaine reconnaissance au sein des communautés LGBTQIA2+, tout en confirmant simultanément leur extériorité à la masculinité normative et à l'hétérosexualité. L'invisibilisation de la bisexualité ne constitue donc pas un simple effet secondaire de la norme, mais un mécanisme actif de sa reproduction. En contraignant les hommes bisexuels à être continuellement reclassés comme homosexuels ou hétérosexuels, le système préserve l'illusion d'une correspondance naturelle entre masculinité, hétérosexualité et légitimité. Ce processus fait alors de la bisexualité un point de fragilisation de l'ordre de genre⁷¹, dont l'effacement symbolique contribue à stabiliser les frontières entre masculinité et féminité, ainsi qu'entre hétérosexualité et homosexualité. Dans cette logique, l'extériorité associée à l'homosexualité participe à la maintenir comme position subordonnée dans la hiérarchie masculine.

Hiérarchisation

Cette position subordonnée s'actualise de manière particulièrement saillante dans les milieux professionnels. Si l'identification comme gai, ou la performance de la féminité, peut offrir une certaine reconnaissance communautaire, elle peut également être mobilisée pour disqualifier en fonction de son extériorité à la masculinité, en étant lue comme « trop gaie », et ainsi incompatible avec les termes du professionnalisme. Dans ce cadre, les hommes homosexuels sont amenés à performer, selon les contextes, notamment professionnels, certains codes masculins davantage

⁷¹ Ce brouillage ouvre un potentiel critique, en ce qu'il permet d'en remettre en question les hiérarchies, tout en entrant en tension avec les conditions de reconnaissance des communautés LGBTQIA2+ comme groupes mobilisables politiquement, qui reposent en partie sur la stabilisation de ces frontières. La communauté demeure ainsi constituée comme une extériorité symbolique à la norme, fréquemment associée à des significations féminisées.

reconnus, ce qui permet d'une part leur inclusion, tout en contribuant à produire des différenciations internes parmi les hommes gais eux-mêmes, opposant des formes de masculinité jugées plus conformes aux normes hétérosexuelles à d'autres, plus visibles ou féminisées. Cette dynamique produit ainsi une hiérarchisation hétéronormative implicite parmi les hommes gaies. Rodney (41 ans) en témoigne ainsi :

She said something like, 'Yeah, you're gay, but you're not gay gay.' She said something stupid like that, 'Like, you're not too gay.' She was okay with me, but she was saying something homophobic about a particular kind of gay person she doesn't like. It's hurtful for me to hear that! (Speice, 2020, p. 1876)

Gavin (26 ans) de même :

I've had people say things to me like, 'I don't normally like a lot of gay guys, but you're cool.' What does that even mean? I'm the okay gay guy? Like there is an acceptable gay and a not acceptable gay? That's still disrespectful to me. (Speice, 2020, p. 1865)

Barry (31 ans) l'exprime ainsi :

I have a coworker who is out everywhere except at work, and he gets freaked out about some of the things I say in front of him. He gets really nervous. Essentially, he thinks that I'm too flamboyant in the office. But I don't think I am! I feel like people associate flamboyance with bad. Like you get annoyed with a really loud flamboyant friend...I don't know why, but we associate femininity with badness. (Speice, 2020, p. 1873-1874)

Ces remarques illustrent une tolérance conditionnelle de l'homosexualité en milieu professionnel. Le témoignage de Barry est particulièrement éclairant à cet égard : le fait que son collègue soit « out » dans tous les autres espaces, mais pas au travail, indique que la crainte ne porte pas tant sur l'homosexualité en soi que sur sa lisibilité à travers des expressions perçues comme féminines dans un contexte où celles-ci sont comprises comme incompatibles avec le décorum professionnel. Autrement dit, ce collègue anticipe qu'être lu comme féminin au travail équivaldrait à être lu comme non-professionnel.

Cette contrainte place ainsi les hommes gais dans une position particulièrement délicate, dans laquelle leur reconnaissance repose explicitement sur leur capacité à se conformer aux codes de l'hétérosexualité, ce qui implique simultanément une dévalorisation des expressions de genre associées à la féminité. Dans ce cadre, l'homosexualité est disqualifiée à travers une lecture indirectement homophobe, qui passe par sa féminisation plutôt que par une exclusion explicite. Ce qui entre alors en tension, c'est que le maintien d'une reconnaissance nécessaire à la participation sociale, notamment l'accès à l'emploi, suppose de se conformer à des normes qui renforcent l'association entre légitimité, masculinité et hétérosexualité⁷².

Performance masculine *straight*

Dans certains contextes professionnels, où l'homosexualité est moins tolérée, la reconnaissance repose sur sa performance active. L'adhésion aux codes de la masculinité hétérosexuelle implique alors des pratiques discursives et relationnelles spécifiques, telles que la participation à des conversations hétérosexuelles ou la mise en scène d'un intérêt pour les femmes. Dans ces cadres, l'hétérosexualité devient une condition implicite de légitimité professionnelle, dont l'absence ou la mise en doute peut entraîner des formes de surveillance, de correction ou d'exclusion. Anthony (26 ans) le montre ainsi :

My boss had kind of just figured out that I was gay because I never seemed interested in talking about women at work. He confronted me and advised me that if I wanted to move up the management ladder, I shouldn't come out at work. He warned me that people in the auto industry are not very tolerant of gays, so I've just made sure to not let anything slip in regard to me being gay. (Speice, 2020, p. 1875-1876)

TJ (25 ans) raconte également à ce sujet :

My boss had told me, 'Hey—you can't act gay. You can't do that.' I had to start making up stories. I would make up stories of the girls I was seeing. [My coworkers] started to invite me to go out to the bars with them, but I wouldn't go. I started having a hard

⁷² Paradoxalement, les hommes gais et bisexuels qui parviennent à se conformer à ces normes peuvent également, dans certains contextes, être instrumentalisés comme figures d'inclusion, celle-ci demeurant conditionnée au maintien d'une distance avec les expressions féminisées de l'homosexualité.

time keeping my stories straight. I'm happy that I finally got the courage to leave that part of me behind. If I couldn't be who I was, then I couldn't be doing [that job], so I left. (Speice, 2020, p. 1874)⁷³

Ces témoignages révèlent que les hommes perçus comme « trop gais », trop éloignés des normes masculines dominantes, ou dont l'homosexualité devient socialement lisible, sont renvoyés du côté de la féminité et se trouvent davantage exposés à des formes de marginalisation, que ce soit par l'exclusion sociale ou par des obstacles à l'accès à certaines positions de pouvoir et opportunités professionnelles.

Cette performance ne se limite toutefois pas au milieu professionnel, mais s'étend à l'ensemble des contextes où une lecture comme homosexuel comporte le potentiel de produire des formes d'exclusion ou de violence homophobe. Francis l'explique ainsi :

I'm quite a sporty person, so I was in a lot in football teams and cricket teams and stuff ... and in changing room like there's ... kind of locker room chat ... like people talking about girls or whatever, or the kind of nights out or whatever ... I'd often try and make ... an overly masculine comment, even if I don't believe it in myself, just to fit in. (Preston et al., 2025, p. 444)

Francis décrit ainsi une masculinité performée de manière stratégique, qui ne correspond pas nécessairement à ses désirs ou à ses convictions, mais qui vise à maintenir sa lisibilité comme homme au sein d'un espace où une lecture homosexuelle pourrait le faire se sentir vulnérable aux attaques homophobes. La performance masculine fonctionne ici comme un mécanisme préventif, destiné à neutraliser toute suspicion d'homosexualité et à éviter les sanctions symboliques associées. Ce même mécanisme se retrouve dans d'autres contextes, notamment dans les espaces numériques de rencontre, où la désirabilité masculine apparaît également conditionnée par la lisibilité hétérosexuelle. Alfie décrit ainsi qu'à force d'expérience, il a appris à ne pas afficher de

⁷³ TJ explique que, malgré ses tentatives pour dissimuler son homosexualité, son supérieur continuait de lui adresser des remarques telles que « man up » et de lui demander d'agir « like a man » au travail (Speice, 2020, p. 1874).

signes d'ambiguïté sexuelle sur les sites de rencontre lorsqu'il souhaite rencontrer des femmes, de peur d'être perçu comme moins désirable :

... straight women don't feel comfortable dating bisexual men ... I like even changed my whole profile to like hide anything that's like bi or anything that like suggest anything about LGBTQ+ in my profile, so I would like take out that I watch ... animated shows, [in case] they think like that's not a straight thing to do. [...] I just say that I'm chill, I like to explore and try different things, I say I like music, comedy and food. I was a bit hesitant to put like music into this because I was like, "oh does that mean ... they think I'm like not straight?" But yeah, it's just pictures of me with my friends ... I did like post a video of me doing axe throwing. (Preston et al., 2025, p. 447-448)

Des pratiques qui ne sont pas liées à l'orientation sexuelle deviennent ainsi susceptibles d'être interprétées comme des indices de non-conformité sexuelle. Alfie apprend à calibrer finement son profil afin de produire une présentation de soi compatible avec les codes de la masculinité hétérosexuelle, montrant que la désirabilité masculine demeure étroitement conditionnée par l'alignement sur ces normes, indépendamment de toute pratique sexuelle.

Dans ce cadre, le recours à des formes de misogynie, entendues comme rejet du féminin, ou d'homophobie peut de ce fait constituer une ressource permettant de dissiper l'ambiguïté du statut sexuel, en renforçant une lisibilité hétérosexuelle et en assurant une certaine reconnaissance, voire une forme de sécurité. Ce processus s'opère toutefois au prix de la reconduction des hiérarchies hétéronormatives et sexistes qui structurent ces espaces et participent ainsi à la reproduction de la masculinité hégémonique.

Conclusion

En somme, les témoignages montrent que la compréhension que les participants ont de la masculinité entre structurellement en tension avec l'homosexualité. Les hommes des deux études ont déjà largement intériorisé un répertoire de traits, de comportements et de dispositions associés à ce qui est reconnu comme masculin et, inversement, à ce qui est perçu comme s'en écartant. Dans ce cadre, ces écarts sont souvent interprétés par les participants eux-mêmes comme extérieurs à la masculinité, avant même d'être explicitement sanctionnés par autrui. Ces traits deviennent alors

mobilisés comme éléments explicatifs de leur homosexualité, l'orientation sexuelle étant lue à partir d'une non-conformité préalable du genre. Toutefois, ces écarts ne sont pas systématiquement investis de manière négative, dans la mesure où ils peuvent également s'inscrire dans des logiques de reconnaissance propres aux communautés LGBTQIA2+. Néanmoins, cette reconnaissance tend à reconduire une lecture de la sexualité comme inextricablement liée au genre, en associant certaines expressions de genre à des orientations sexuelles spécifiques. Ce faisant, elle contribue à stabiliser l'hétérosexualité et l'homosexualité comme des ensembles cohérents et opposés, fondés sur une articulation supposée naturelle entre sexe, genre et sexualité. Autrement dit, les hommes gais et bisexuels participent déjà, au niveau discursif, à une forme d'auto-exclusion symbolique de la masculinité, en interprétant certains traits auxquels ils s'identifient comme incompatibles avec celle-ci. Celle-ci tend dès lors à être comprise soit comme révélant un extérieur à la masculinité, ramené, faute de catégories alternatives, au registre symbolique de la féminité, soit comme une inadéquation plus diffuse, susceptible de se traduire par des disqualifications implicites, notamment en contexte professionnel.

Cette lecture permet de comprendre que la participation des hommes gais au patriarcat ne relève pas d'une adhésion toujours consciente à l'ordre dominant, mais procède principalement de l'internalisation des hiérarchies sociales, incluant leur propre position subordonnée et marginalisée au sein de cet ordre. Dans les contextes où leur stigmatisation a le potentiel d'entraîner des conséquences matérielles significatives, y échapper implique souvent une performance de genre qui réactive les logiques de la domination, dans la mesure où, plutôt que de la contester, cette performance mobilise la hiérarchie pour y faire face. Autrement dit, l'évitement de la stigmatisation passe fréquemment par un rejet ou une mise à distance du féminin. Ce mouvement reconduit implicitement l'idée selon laquelle le féminin constitue un pôle inférieur de la valeur sociale et, par association symbolique, contribue à réactiver l'infériorisation de l'homosexualité.

Bien que la possibilité d'affirmer une non-conformité à la masculinité hégémonique demeure, elle place les hommes gais et bisexuels dans une position de vulnérabilité constante, dont la seule alternative réside dans un alignement, au minimum partiel, sur ses codes. Puisque ces traits sont symboliques plutôt qu'intrinsèques, cet alignement passe moins par les pratiques sexuelles elles-mêmes que par une régulation constante de la présentation de soi, c'est-à-dire par un ajustement continu de l'expression de genre.

Dans cette perspective, l'homophobie internalisée peut être comprise comme un mécanisme de régulation du genre orientant les sujets à anticiper, surveiller et corriger ce qui risquerait de fragiliser leur lisibilité masculine. L'expérience des hommes gais et bisexuels permet alors de rendre plus visible un fonctionnement ordinaire du genre : celui par lequel toute masculinité, y compris celle qui parvient à être reconnue comme « conforme », repose sur un travail constant de performance, de sélection et d'effacement.

Ces dynamiques peuvent notamment être interprétées à l'aide de la théorie de Connell, dans la mesure où la participation des hommes gais et bisexuels au maintien de la domination masculine s'inscrit dans des positions traversées par la subordination et la marginalisation, qui appellent des formes de complicité avec la masculinité hégémonique. Dans ce cadre, l'adhésion, même partielle, à ses codes apparaît comme une condition de reconnaissance, malgré le fait que cette reconnaissance repose sur une définition de la masculinité qui les exclut d'emblée⁷⁴. Cette configuration permet de comprendre comment des masculinités marginalisées peuvent contribuer à la reproduction du patriarcat à partir d'un rapport contraint à la norme.

À partir de ce constat, le chapitre suivant prolonge l'analyse en déplaçant l'attention vers la transphobie, envisagée comme un mécanisme opérant selon une logique analogue. Il s'agira de montrer comment la transphobie participe à la naturalisation du lien entre sexe assigné, rôles genrés et intelligibilité sociale, en sanctionnant les ruptures entre corps, identité et expression de genre. La mise en relation de l'homophobie et de la transphobie permet ainsi de saisir plus largement comment l'ordre de genre repose sur une architecture de rappels à l'ordre imbriqués, à travers lesquels la binarité sexuelle, la hiérarchisation des genres et la centralité de l'hétérosexualité se coproduisent et se renforcent mutuellement.

⁷⁴ Dans la mesure où la masculinité demeure univoque plutôt que plurielle, ce que sa définition normative exclut est automatiquement constitué comme déviant et, par conséquent, inférieur et marginalisé.

CHAPITRE 6 : MASCULINITÉS TRANS

La matrice hétérosexuelle opère de pair avec la cisnormativité, entendue comme la norme sociale selon laquelle les individus sont présumés cisgenres, c'est-à-dire que leur genre correspondrait nécessairement au sexe qui leur a été assigné à la naissance (Drouin & Tadros, 2022). La cisnormativité repose alors sur une ontologie binaire qui naturalise le lien entre sexe et genre, en postulant leur correspondance stable dans le cadre homme/femme. Comme nous l'avons vu au chapitre précédent à propos de l'opposition entre homosexualité et hétérosexualité, cette correspondance attendue entre sexe assigné et genre ne constitue pas seulement un principe d'identification individuelle, mais un mécanisme central de régulation du genre. Elle organise simultanément la lisibilité des corps, l'orientation du désir et la fonction sexuée attribuée aux individus au sein de l'ordre social. Autrement dit, c'est parce que le genre est pensé comme découlant naturellement du sexe qu'il devient possible d'assigner des attentes spécifiques en matière de désir, de rôles sociaux et de positions relationnelles. La cisnormativité et l'hétéronormativité ne relèvent donc pas de logiques distinctes, mais s'articulent au sein d'un même régime normatif de genre, que l'on peut qualifier d'hétérocisnormatif, dans la mesure où il repose sur la naturalisation conjointe de la correspondance sexe/genre et de l'hétérosexualité (Drouin & Tadros, 2022). Ce régime interprète les écarts, qu'ils portent sur l'orientation sexuelle ou sur l'identité de genre, comme des ruptures de cohérence. La cisnormativité participe ainsi à la naturalisation de l'hétérosexualité, en présentant les rôles sociaux, les fonctions de genre et les désirs comme des prolongements directs de la biologie, tout en fournissant le cadre à partir duquel l'homosexualité et les identités trans deviennent simultanément pensables comme déviantes.

Être une personne trans dans ce système signifie occuper une position qui met en tension les conditions de naturalisation du sexe, du genre et de l'hétérosexualité. En rendant instable la correspondance supposée biologique entre sexe et genre, la transidentité fragilise le cadre à partir duquel l'hétérosexualité est produite comme évidente, naturelle et socialement nécessaire. Dans le cas spécifique des hommes trans, cette contradiction prend une forme spécifique : leur masculinité est rendue structurellement inintelligible au regard d'un ordre social qui définit l'homme comme intrinsèquement cisgenre. Autrement dit, la transidentité ne met pas seulement en cause une norme culturelle, mais vient désarticuler un dispositif central de reproduction du pouvoir.

Toutefois, même si les rôles de genre sont préassignés et que le lien entre sexe et genre est socialement construit, il ne suffit pas, pour les hommes trans, d'adopter les codes associés à la masculinité pour accéder pleinement à la reconnaissance sociale qui y est attachée. L'occupation de ces positions par les hommes trans demeure fortement contrainte par des conditions matérielles, corporelles, institutionnelles et relationnelles qui excèdent largement la seule intention ou performance individuelle (Connell & Messerschmidt, 2015, p. 169-170). Il n'existe ainsi aucune différence ontologique entre la masculinité des hommes cisgenres et celle des hommes trans : dans les deux cas, la masculinité n'entretient aucun rapport naturel avec le sexe, mais est produite par des normes, stabilisée par des répétitions et validée socialement, plutôt que donnée par le corps⁷⁵. Toutefois, la transidentité demeure plus fortement contrainte dans le régime de la masculinité, dans la mesure où toute non-conformité est déplacée vers l'assignation sexuelle plutôt que reconnue comme une variation interne à la catégorie masculine. Ce déplacement transforme ce qui, pour les hommes cisgenres, constitue un enjeu de positionnement hiérarchique, en mécanisme d'exclusion catégorielle pour les hommes trans.

La transphobie émerge précisément dans les contextes où cette non-correspondance entre sexe assigné et genre devient visible. Elle renvoie à l'ensemble des pratiques, discours et violences par lesquels cette transgression est sanctionnée (Drouin & Tadros, 2022). Dans le cas des hommes trans, éviter la transphobie signifie devenir socialement lisible dans la catégorie « homme », ce qui implique de ne plus être identifiable à partir de caractéristiques naturalisées comme relevant du sexe (Lindner et al., 2025; Rogers, 2022).

Néanmoins, nous proposons que la transphobie peut être comprise comme l'expression située d'un dispositif normatif plus général de rappel à l'ordre, visant toute transgression de la correspondance naturalisée entre sexe et genre. Si ce dispositif se manifeste de manière particulièrement violente à l'égard des personnes trans, au point de constituer une forme spécifique d'oppression qui justifie une nomination politique propre, il opère également auprès des personnes cisgenres en rendant sanctionnables les écarts à leur genre assigné. Dans ce second cas, il est plus pertinent de parler de norme de genre, comme dans le chapitre précédent, plutôt que de transphobie, afin de ne pas

⁷⁵ Le corps peut être compris comme une performance en soi, dans la mesure où les expressions corporelles du genre sont façonnées, accentuées et rendues lisibles par des marqueurs culturels normatifs.

invisibiliser l'histoire des luttes trans ni de banaliser les violences concrètes auxquelles ces personnes sont exposées⁷⁶.

L'enjeu n'est alors pas d'assimiler des expériences inégalement marquées par la violence, mais de mettre en lumière le caractère non naturel de la performance de genre pour l'ensemble des sujets. La transphobie et la norme de genre renvoient ainsi à un même mécanisme de régulation inscrit dans l'économie symbolique du pouvoir, malgré des disparités importantes en matière de capital symbolique. Ce mécanisme participe à la stabilisation des frontières du genre comme condition de l'intelligibilité sociale, en produisant certaines identités comme légitimes et d'autres comme déviantes.

Les études mobilisées dans ce chapitre permettent de montrer que la reconnaissance masculine des hommes trans ne se joue pas uniquement sur le registre du genre, mais repose également sur des attentes implicites en matière de sexualité. Les normes de la masculinité hégémonique mobilisées par les participants sont étroitement liées à une présomption d'hétérosexualité, qui fonctionne comme un marqueur central de respectabilité et de crédibilité masculine. Autrement dit, l'accès à une masculinité socialement reconnue demeure structuré par une exigence de cohérence entre sexe, genre et sexualité, de sorte que l'hétérosexualité continue d'opérer comme un principe silencieux d'intelligibilité masculine, y compris dans les trajectoires trans. Ces travaux montrent ainsi que la masculinité ne peut être pleinement reconnue indépendamment du régime hétérocisnormatif qui en organise la lisibilité.

Expériences et témoignages

L'article "*I Made a Good Man List*": *Transmasculine Negotiations With Hegemonic Masculinity* de Lindner & al. (2025) s'intéresse à la manière dont des hommes trans aux États-Unis interprètent, performant et négocient la masculinité dans un contexte marqué par la transidentité. Les résultats indiquent que, pour une partie des participants, la masculinité est comprise comme fluide et intentionnellement construite. Cette conception entre toutefois en tension avec les exigences de lisibilité imposées par le régime cisnormatif, dans la mesure où toute déviation par rapport aux

⁷⁶ Or, nous croyons cette association pertinente dans une optique de solidarité et de libération commune.

normes de la masculinité hégémonique devient rapidement visible et potentiellement sanctionnable (Lindner et al., 2025).

Dans l'article *Trans Manhood: The intersections of Masculinities, Queerness, and the South* (Rogers, 2022) l'auteur·ice montre que, dans le contexte du Sud des États-Unis, les hommes trans comprennent et pratiquent la masculinité de manière largement similaire à leurs homologues cisgenres, malgré l'absence de socialisation masculine durant l'enfance. L'étude souligne que cette conception de la masculinité repose sur une vision majoritairement binaire et en partie essentialisée du genre et que l'adhésion à des formes stéréotypées de la masculinité sudiste constitue un moyen d'accéder à une certaine reconnaissance sociale.

Pris ensemble, ces articles montrent que, dans les masculinités trans, les modalités concrètes d'accès à la reconnaissance masculine s'inscrivent dans un cadre normatif déjà structuré par la masculinité hégémonique. Les conditions auxquelles les hommes trans sont confrontés ne diffèrent ainsi pas fondamentalement de celles qui régissent les hommes cisgenres, en ce qu'elles demeurent arrimées à cet idéal normatif. Dans ce cadre, les hommes trans se trouvent en tension constante entre le besoin d'être reconnus au sein de la catégorie « homme » et la possibilité de s'auto-identifier en s'écartant des attentes qui la définissent, ou, à l'inverse, de normaliser la transidentité, dans la mesure où ces écarts exposent à des violences transphobes opérant comme mécanismes de régulation du genre.

Conceptions de la masculinité

L'article portant sur les masculinités trans dans le Sud des États-Unis souligne, à l'instar de Connell (1995), que la masculinité socialement reconnue est toujours située et dépendante de son contexte sociohistorique. Dans ce cadre, la masculinité sudiste se construit à partir de références historiques et culturelles propres à la région, valorisant notamment des idéaux associés aux traditions locales, à la religion et à la racialisation des rapports sociaux (Rogers, 2022).

Historiquement, les hommes du Sud ont souvent défini leur masculinité en opposition à celle des hommes du Nord, mobilisant une distinction entre des valeurs dites traditionnelles et un modèle nordiste perçu comme davantage orienté vers l'industrialisation et le développement économique (Rogers, 2022). Cette opposition contribue à structurer une conception régionale spécifique de la

masculinité, dans laquelle l'adhésion à des normes conservatrices joue un rôle central dans l'accès à la reconnaissance masculine.

Dans ce contexte, l'auteur·ice identifie plusieurs traits récurrents de la masculinité sudiste, notamment l'importance accordée à l'honneur, à la maîtrise de soi et à l'indépendance, ainsi qu'une opposition structurelle marquée à la féminité (Rogers, 2022). Cette conception de la masculinité est fortement influencée par la religion et s'inscrit dans un cadre normatif traversé par une homophobie persistante, où la féminité est construite comme un pôle négatif servant de point de référence à la définition du masculin.

Alec (25 ans):

Women are naturally more emotional than men... I think that's because they are made to mother children and birth children. Women are just built differently than men; their brains work differently than men. (Rogers, 2022, p. 32)

Liam (34 ans):

There's something that's more young about [women] because they are where youth comes from... something essentially like lively and youthful about [women] that men don't seem to have as much. [...] When someone's not being a man is when it mostly becomes apparent... if they're just like not being responsible or, you know, acting childish. Once he comes of age he starts acting responsibly. (Rogers, 2022, p. 32-33)

Jayden (30 ans): « *Obviously, testosterone and estrogen do completely two separate things in the makeup of the body.* » (Rogers, 2022, p. 33)

Jamar (30 ans):

Testosterone leads to more dominant traits in men, like the rough and tumble. Men like anything that can put out an aggressive outlet because of the way testosterone is, while women tend to like more of an emotional connection. (Rogers, 2022, p. 33)

Ces témoignages relatent que, pour ces hommes, malgré avoir été assignés femmes à la naissance et avoir entrepris des transitions hormonales, la masculinité et la féminité sont comprises de manière binaire, imperméable et fortement biologisante. Les hormones et le fonctionnement cérébral des femmes et des hommes sont présentés comme intrinsèquement distincts, ces différences étant mobilisées pour expliquer des traits de personnalité, la division sexuelle du travail et des rôles sociaux. Plusieurs participants rapportent également ne plus pleurer depuis le début de leur prise de testostérone, cette expérience étant mobilisée pour soutenir l'idée d'une différence émotionnelle intrinsèque entre les hommes et les femmes (Rogers, 2022, p. 33). Les femmes seraient « faites » pour la maternité, l'émotion et le soin, et décrites comme enfantines, associées à l'immatunité ou à une moindre responsabilité. Par contraste, les hommes sont présentés comme étant naturellement portés vers la responsabilité, la dominance et une forme d'agressivité contrôlée. Comme le souligne Liam, ne pas correspondre à ces attentes équivaut à ne pas être un homme.

Malgré ces définitions initialement rigides et biologisantes de la masculinité, les participants mobilisent également une conception dans laquelle celle-ci est présentée à la fois comme une qualité intrinsèque de la personne et comme une position à incarner à travers des pratiques concrètes. La masculinité apparaît alors comme quelque chose que l'on est profondément, relevant de l'authenticité et de l'identité personnelle, tout en étant simultanément ramenée à des attentes morales, relationnelles et sociales qui doivent être activement réalisées. Elle n'est plus définie uniquement par des caractéristiques biologiques, mais par la capacité à adopter certains comportements, à assumer des responsabilités et à occuper une position socialement reconnue.

Alec (homme trans blanc) : « *Being a man is whatever definition you wanna give it. For me it's just being myself. I don't think that being a man necessarily has to have certain expectations or obligations.* » (Rogers, 2022, p. 35).

Jayden (homme trans blanc, 30 ans) :

Being you and actually just taking ownership of what you do. You need to be responsible for your actions. In a man's position in society, it's always a place where people look up to you. Being a man puts a lot of pressure or privilege on you. (Rogers, 2022, p. 35)

Damien (homme trans multiracial, 38 ans) : « *Being honest, and taking care of people, and owning up to mistakes, and knowing when to step up and help protect somebody.* » (Rogers, 2022, p. 35).

Levi (homme trans noir, 45 ans) : « *It means to be privileged. It means to be taken more seriously. It means to be allowed to speak and be listened to. It means people turn to you for information and not to women.* » (Rogers, 2022, p. 35).

D'un côté, plusieurs d'entre eux mobilisent un registre de l'authenticité et de l'individualité, en affirmant que « being a man » revient avant tout à « being yourself » et à se donner sa propre définition de la masculinité. De l'autre, ces mêmes discours articulent cette définition à un ensemble d'attentes socialement stabilisées, présentées comme allant de soi : responsabilité, leadership, honnêteté, capacité à protéger autrui, maîtrise de soi et position d'autorité dans l'espace social.

Être « soi-même » n'apparaît donc pas ici comme une position libre ou indéterminée, mais comme une manière d'habiter correctement un rôle déjà normé. La masculinité est reconnue comme une position de pouvoir et de privilège, comme l'exprime Levi, mais ce pouvoir est souvent pensé comme légitime à condition d'être exercé conformément à des devoirs moraux et relationnels précis. L'authenticité coexiste ainsi avec une structuration normative forte de ce que signifie être un homme dans le contexte sudiste américain. Cette articulation entre authenticité et normativité se prolonge concrètement dans les pratiques corporelles décrites par les participants, où « être soi-même » implique un travail actif d'alignement aux attentes sociales et physiques associées à la masculinité :

Rowen (homme trans blanc, 22 ans) :

I stand up taller; I try to make myself look a little bigger... so that I look a bit more masculine. I wear men's clothing, obviously. My hair is cut short... I'm getting facial hair... I pack sometimes so that my body shape looks more masculine. (Rogers, 2022, p. 36)

Hugh (homme trans blanc, 25 ans) : « *Having a beard and lots of body hair.* » (Rogers, 2022, p. 36)

Liam (homme trans blanc, 34 ans): « *Having more masculine qualities, like being kind of hairy and not having tits.* » (Rogers, 2022, p. 36).

Mason (homme trans): « *I'm the guy who drinks whiskey and moonshine on the tailgate of his truck with his bird dog.* » (Rogers, 2022, p. 36).

Nolan (homme trans blanc, 36 ans):

Masculine characteristics involve outside work, making home repairs, all of that. I have always modeled my own behavior, like most, based off of what I knew, and I grew up in a pretty rigid construct of male, stereotypical male and female social roles.
(Rogers, 2022, p. 36)

Ces pratiques corporelles renvoient majoritairement à des marqueurs physiques et comportementaux associés à une masculinité hégémonique sudiste et naturalisée, tels que la pilosité, la stature, la force, la retenue émotionnelle ou encore l'association avec le travail manuel. L'importance accordée à des éléments comme la barbe, la corpulence ou la posture corporelle révèle une conception du genre fortement indexée à des signes visibles et socialement codés comme masculins.

La référence explicite à l'usage du *packer* illustre de manière particulièrement éclairante cette logique, en réinscrivant la masculinité dans une continuité symbolique avec le sexe. Bien que le genre soit ici performé, il demeure évalué à partir de la présence ou de l'apparence d'un organe génital, ce qui tend à reconduire l'idée selon laquelle le pénis constitue un signe central de la masculinité. Cette association, de même que les explications mobilisant le cerveau et les hormones mentionnées plus tôt, contribue à renforcer le lien entre sexe et genre, pas comme une donnée naturelle, mais comme une exigence normative intériorisée et activement produite. La masculinité demeure ainsi indexée à un idéal corporel spécifique, qui fonctionne comme un critère de lisibilité et de reconnaissance, et dont la conformité conditionne l'accès à une masculinité socialement intelligible.

Il demeure toutefois essentiel de souligner que ces expériences ne sont pas représentatives des masculinités trans dans leur ensemble, mais rendent compte d'un rapport particulier à la norme masculine propre au contexte du Sud des États-Unis, fortement structuré par des conceptions binaires et naturalisées du genre. D'autres hommes trans, notamment ceux étudiés par Lindner et al., évoluant dans des contextes différents à travers les États-Unis, développent au contraire une compréhension beaucoup plus nuancée, réflexive et fluide de la masculinité. Ces travaux montrent ainsi que la transidentité n'implique pas une relation homogène au genre, mais ouvre sur une pluralité de rapports possibles à la norme masculine. Par exemple :

Idris (homme trans):

There are some [trans] men that think we should all be stealth, like that is the end game. And their version of being stealth is taking those expectations in a hetero and cis environment and making that the norm for us. [...] The whole point of us being men is to show them that you are a man regardless of how you were raised or what genitals you have. It's not a very defined thing. (Lindner et al., 2025, p. 441)

Ici, Idris comprend le genre comme une construction pouvant être nuancée et rendue visible par la transidentité. Il soutient que la visibilité de l'identité trans ne constitue pas un problème à résoudre, mais une ressource politique pour les personnes trans, en ce qu'elle permet de remettre plus directement en question les attentes et les assignations hétérocisnormatives qui structurent la reconnaissance de genre. Ce point permet déjà de mettre en lumière la diversité des positions face à la masculinité hégémonique chez les hommes trans. Toutefois, cette posture d'ouverture demeure largement conditionnelle à des contextes sociaux facilitants et se heurte aux contraintes des cadres normatifs dans lesquels s'inscrivent les trajectoires de transition.

Auto-identification et normalisation des masculinités trans

Plusieurs participants décrivent avoir d'abord intériorisé une pression marquée à performer la masculinité de manière conforme aux attentes dominantes, notamment à travers l'adoption de dispositions associées à la dureté, à la retenue émotionnelle et à une posture normative de genre. Cette performance apparaît, dans un premier temps, comme une condition nécessaire de reconnaissance et de sécurité. Or, certains témoignages montrent qu'à mesure que la masculinité

devient plus lisible et socialement stabilisée, cette exigence de performance peut se relâcher, ouvrant la possibilité d'un rapport plus nuancé au genre, parfois accompagné d'un souci explicite de soutien ou de visibilité pour d'autres personnes trans.

Idris: « *When I started transitioning, I kind of caught myself thinking that I'm supposed to be emulating that kind of harshness and that's what being a man is. But as time went on, I realized I can be the better part of what I saw of the guys in my life. I can just be soft.* » (Lindner et al., 2025, p. 442).

L'usage du terme *soft* ne renvoie pas à une féminisation de la masculinité, mais à un refus de la rigidité normative associée à certaines attentes masculines. Le fait qu'Idris ait d'abord cherché à performer une forme de dureté ne relève pas seulement d'un apprentissage abstrait de la performance masculine, mais plutôt de la nécessité d'être reconnu comme homme.

CJ, (homme trans) : « *I could secretly transition without having to be as public with it. I feel like you almost have to be more public with transition now simply to help somebody else. It wasn't about helping somebody else before. It was about just trying to survive.* » (Lindner et al., 2025, p. 442).

Ce qui se donne implicitement à voir dans les discours de CJ et d'Idris, c'est qu'à un certain moment de leur parcours, alors qu'ils ne se sentaient pas encore pleinement reconnus comme masculins, rendre visible leur transidentité constituait un risque concret, au point d'être associé par CJ à une logique de survie. Ce n'est qu'une fois cette reconnaissance partiellement stabilisée qu'une posture plus ouverte, orientée vers les autres, devient envisageable.

Dans ce contexte, la conformité aux normes de la masculinité fonctionne comme une ressource permettant de réduire l'insécurité liée à la visibilité de la transidentité. À mesure que la présentation de genre devient socialement lisible comme masculine, la vigilance constante à l'égard de la reconnaissance tend à s'estomper, et la performance de genre est progressivement vécue comme moins contraignante.

Idris : « *After I started transitioning, the need I felt to do all of those things [working out, etc.] kind of went away. And the deeper voice did help, and the facial hair starting to come in did help.* » (Lindner et al., 2025, p. 442).

CJ :

I never thought I'd be on this side of it where I don't think about it every day. I walk into a bathroom at the store and I don't think about it now. I just go to the men's room. [...] It's been freeing to not think about it. It used to be a consumption where... I felt like I had to present myself extra masculine. (Lindner et al., 2025, p. 442)

Lindner et al. précisent que ces témoignages sont formulés par les participants comme une diminution de la nécessité de « performer » la masculinité au fil de la transition. Cette expérience est décrite comme un soulagement, voire comme un retour à une forme de normalité, dans la mesure où le genre cesse d'être un objet de préoccupation constante.

Or, ce relâchement apparent de la performance ne correspond pas à une sortie des normes masculines, mais à une conformité accrue à celles-ci. La diminution de l'effort performatif coïncide avec une lisibilité masculine renforcée, rendue possible par l'acquisition de marqueurs corporels et interactionnels socialement reconnus comme masculins. Ce qui est vécu comme une réduction de la performance correspond ainsi à une stabilisation normative de celle-ci : la masculinité devient moins consciente précisément parce qu'elle est désormais perçue comme évidente. Cette stabilisation fait apparaître un oxymore : la visibilité de la transidentité comme ressource politique, comme soutenu plus tôt, devient possible précisément lorsque la non-conformité de genre est rendue invisible par une masculinité suffisamment normative pour garantir une forme de sécurité sociale. Autrement dit, comme l'ont exprimé plusieurs participants, tant que la reconnaissance masculine demeure incertaine, la visibilité de la transidentité est vécue comme un risque relevant d'une logique de survie. Ce n'est qu'une fois cette reconnaissance partiellement stabilisée, notamment à travers une transition jugée « complétée », que certains hommes trans se sentent à la fois en mesure et responsables de rendre leur transidentité visible, non plus pour eux-mêmes, mais en soutien à d'autres personnes trans.

Cette dynamique met en lumière le fonctionnement d'un système disciplinaire dans lequel la conformité est récompensée par une diminution des rappels à l'ordre, donnant l'impression d'un rapport plus libre au genre alors même que la norme continue d'en structurer les conditions de possibilité. Cette reconnaissance demeure ainsi fragile et fortement contextuelle, notamment lorsque la masculinité naturalisée s'étend à d'autres exigences implicites. Certains participants soulignent d'ailleurs que le maintien de ces normes, bien qu'il puisse être célébré par des hommes trans qui parviennent ainsi à contrer la marginalisation et à accéder à une forme de normalité sociale, contribue simultanément à renforcer des normes excluantes pour d'autres hommes trans. Russ l'exprime clairement :

Western physical masculinity is very highly prized in trans men's communities, and those are the people who are posting all the photos. And it really does a disservice to the community, because men of size, people of color, and anyone who doesn't have the economic resources to access physical or legal transition quickly are excluded. The quick, effective, and highly masculinizing transition is held up as the standard for success, both as a trans man and as a man. To that extent, a physical ideal becomes a measure of how good of a trans person and how good of a man you are. And that's really weird. (Lindner et al., 2025, p. 443)

Ce point démontre parfaitement comment la reconnaissance masculine continue d'être conditionnée par l'adhésion à un régime de lisibilité qui valorise certaines trajectoires au détriment d'autres, en fonction de l'accès différencié à des ressources corporelles, économiques et institutionnelles. La légitimation privilégiée des expériences trans associées à la possibilité d'une transition jugée « complète » et conforme à la norme masculine contribue ainsi à renforcer un standard de lisibilité qui naturalise certaines trajectoires comme évidentes, tout en subordonnant celles pour lesquelles ces ressources demeurent difficiles, voire impossibles, d'accès. Elle peut également participer à inférioriser et hiérarchiser les trajectoires trans qui ne veulent pas s'inscrire dans la binarité.

Cette dynamique renvoie à ce que plusieurs auteur·ices désignent comme la transnormativité, entendue comme la valorisation de normes cisnormatives au sein même des expériences et des cultures trans (Drouin & Tadros, 2022). La transnormativité repose sur l'idée que les personnes

trans doivent reproduire les attentes dominantes du genre pour être reconnues comme légitimes, acceptables et dignes de droits. Elle privilégie ainsi les trajectoires de transition binaires, linéaires et lisibles, orientées vers une conformité corporelle, sociale, légale et médicale à la masculinité ou à la féminité normatives.

Dans ce cadre, la reconnaissance sociale des personnes trans est conditionnée à l'adoption d'expressions de genre et de rôles sociaux conformes à leur identité de genre, contribuant à hiérarchiser les trajectoires trans et à naturaliser certaines d'entre elles comme plus « réussies » ou plus authentiques que d'autres.

Cette hiérarchisation de la reconnaissance se manifeste concrètement tant par le fait que l'accès à la transition est conditionné par une performance conforme au genre dit « opposé », que par l'absence de reconnaissance sociale accordée à la non-binarité ou à l'ambiguïté de genre, lesquelles ne disposent d'aucune fonction sociale légitime dans ce cadre normatif. Ace décrit ainsi une situation où la reconnaissance de sa transidentité dépend directement de sa capacité à performer une masculinité lisible aux yeux d'un thérapeute :

Ace (homme trans):

With the first therapist I saw, I was a hijabi. He always man-spreads when he's sitting down. I felt the need to prove to him that I am a man, so I sat differently. I wouldn't do that with any cis person, but I still felt like I had to perform, to prove to him that I was a man. Because he might question whether or not I was really trans. And I had to prove it. Because if he didn't believe it, how could I believe it? It felt like my transitioning, my transness, was hanging in the balance of his approval. (Lindner et al., 2025, p. 442)

Ce témoignage met en évidence une conception institutionnelle de la transidentité profondément marquée par sa pathologisation. Dans le cadre du DSM-V⁷⁷, la transidentité est reconnue avant tout à travers le diagnostic de dysphorie de genre, ce qui implique qu'elle demeure légitime principalement dans la mesure où elle s'inscrit dans un déplacement lisible d'un sexe à l'autre

⁷⁷ Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux 5.

(Butler et al., 2016). La reconnaissance médicale et institutionnelle de la transidentité repose ainsi sur une trajectoire binaire, orientée vers l'adoption cohérente d'un genre opposé à celui assigné à la naissance.

Cette logique contribue à naturaliser la binarité sexuelle, dans la mesure où l'évaluation de la transidentité s'effectue majoritairement à partir de la correspondance aux normes de genre homme/femme. La reconnaissance de la transidentité repose sur la naturalisation du lien entre sexe et genre, dans la mesure où celle-ci n'est considérée comme « réelle » qu'à condition de ne pas perturber cette correspondance, les marqueurs de masculinité ou de féminité servant alors de preuves de sa validité. Ainsi, les injonctions performatives au genre constituent à la fois une condition d'intelligibilité et un dispositif de hiérarchisation : la transidentité devient socialement et institutionnellement reconnaissable à condition de s'inscrire dans une trajectoire binaire, tout en étant simultanément infériorisée par sa prise en charge pathologisante. Autrement dit, la transidentité est reconnue institutionnellement dans la mesure où elle ne vient pas perturber les assignations hétérocisnormatives. Cette logique se présente clairement dans la manière dont plusieurs participants du Sud conçoivent la transidentité comme une phase transitoire. Une fois la transition jugée « accomplie », l'étiquette « trans » est perçue comme devant disparaître :

Jamar (homme trans blanc, 30 ans):

Once you have altered yourself some way, you should be deemed the gender you are trying to move to. I don't think you should have to go by trans anymore. I think the act of transitioning is the phase of going from one gender to the other. (Rogers, 2022, p. 33)

De même, Leo (homme trans blanc) affirme : « *I was brought up in a very conservative environment, there's male and there's female, there's no trans this or that. So, in my head there's still just male and female.* » (Rogers, 2022, p. 34).

Jamie (homme trans blanc, 33 ans) inscrit cette vision dans un cadre social plus large : « *In the South, your gender role is one of the most important things, like one of the biggest identifiers of*

your life. We all have grown up with that, there's very much a man's role and a woman's role in the home. It's hard to break free of that. » (Rogers, 2022, p. 34).

Dans ce contexte, l'illisibilité de la non-binarité n'est pas anodine ; elle constitue un effet direct d'un ordre de genre fondé sur une opposition binaire et hiérarchisée entre hommes et femmes. En l'absence de fonctions sociales, relationnelles et reproductives clairement assignables en dehors de cette division sexuelle du travail, les identités non binaires se trouvent privées de toute intelligibilité sociale stable. La rigidité de la structure binaire contraint ainsi à une hiérarchisation des identités de genre, en valorisant celles qui s'inscrivent dans des rôles masculins ou féminins lisibles et complémentaires, tout en disqualifiant les positions qui en perturbent la logique organisationnelle. Cette dynamique fait écho à l'illisibilité de la bisexualité analysée dans le chapitre précédent.

Hétérosexualité, respect des femmes et lisibilité masculine

La transnormativité laisse peu de place à la nuance, dans la mesure où le maintien de la reconnaissance de genre implique une performance continue et globalisante, rendant toute variation difficilement tolérable tant au niveau individuel que social. Cette dynamique apparaît de manière particulièrement marquée chez les hommes trans vivant dans le Sud des États-Unis, où l'identification à la masculinité entre en tension avec un autre aspect central de la masculinité hégémonique, à savoir le respect des femmes :

Comme nous l'avons vu dans le Sud des États-Unis, être un homme implique à la fois le rejet de la féminité comme position symboliquement inférieure et la capacité à se présenter comme protecteur, respectueux et responsable à l'égard des femmes :

Kevin (homme trans multiracial, 34 ans, urbain, Géorgie) : « *Do what you're supposed to do as a man for your wife.* » (Rogers, 2022, p. 36).

Stuart (homme trans blanc, 28 ans, rural, Tennessee) : « *The man should be more the backbone and more the support and be the stronger half for the woman.... the woman should be taking care of the kids because they're gonna have more patience and more sympathy.* » (Rogers, 2022, p. 36).

Cette double exigence produit une tension structurelle, dans la mesure où la reconnaissance masculine repose simultanément sur la distance à l'égard du féminin et sur une relation ajustée aux femmes, relation qui doit être affirmée sans jamais remettre en cause la hiérarchie de genre, ce qui mène à une identification paradoxale à l'égard des femmes :

Ronald (homme trans noir, 60 ans, urbain, Géorgie):

An alpha-male, a leader.... I'm not a misogynist or sexist or anything like that. I treat women like queens. [...] I'm a heterosexual male. I love women.... I've always been a provider, even when I was a woman, but now I feel like I can do that better. (Rogers, 2022, p. 37)

Frank (homme trans blanc, 41 ans, urbain, Caroline du Sud): « *Men walk on... the street side of the sidewalk. I still hold doors open... I respect females as if they were my mother or sister. [...] If someone would hit on them or do disrespect to them.* » (Rogers, 2022, p. 37).

Ronald et Frank mobilisent ici une compréhension fortement délimitée et relationnelle des rôles de genre, dans laquelle le respect des femmes est indissociable de la position masculine elle-même. La reconnaissance comme homme repose sur un double impératif : maintenir une position de contrôle et d'autorité tout en encadrant cette domination par des récits de protection, de bienveillance et de respectabilité morale. L'hétérosexualité est également mobilisée comme une ressource centrale de cette légitimation, présentée en premier comme une orientation sexuelle, mais ensuite comme un indice de compatibilité, de désir « approprié » et de respect envers les femmes. Se dire hétérosexuel, aimer les femmes et se positionner comme leur protecteur participent ainsi à la construction d'une masculinité moralement acceptable. Dans ce cadre, la mise à distance du sexisme ne passe pas par une remise en question des rapports de pouvoir, mais par leur reformulation. L'argument implicite est alors qu'un homme qui protège, respecte et désire les femmes de manière normative ne peut être sexiste, puisque ces relations sont précisément régulées par sa masculinité. Cette logique tend à réduire les possibilités de nuance ou d'ajustement contextuel, la légitimité masculine, le respect des femmes et l'hétérosexualité étant pensés comme indissociables. Autrement dit, dans ce cadre normatif, ne pas se présenter comme protecteur et

hétérosexuel équivaut à apparaître comme un homme déficient ou insuffisamment masculin, ce qui rend cette position difficile à extraire des présupposés sexistes.

Cette dynamique est particulièrement saillante dans les situations homosociales, où la reconnaissance masculine demeure étroitement liée à l'adhésion à des codes hétérosexuels implicites. Même pour les hommes trans qui refusent ces normes, toute prise de distance peut fragiliser leur lisibilité masculine et réactiver la visibilité de la transidentité, ravivant ainsi les rappels à l'ordre normatifs.

Idris (homme trans):

It seems that cis guys are obsessed with...acting like their spouses are a burden. That's not something I feel. It's not something I'm going to pretend to feel to fit in. But you still feel that pressure when everybody's saying, "Oh yeah, you know, the wife." And it can make you kind of feel on the outs. ... I don't know whether or not they see me as an actual man because I don't partake in that stuff. (Lindner et al., 2025, p. 443)

Dans ce type de contexte, Idris décrit que le refus de participer à des pratiques discursives hétérosexistes, bien qu'il ne constitue pas pour lui une remise en cause explicite de la masculinité, est susceptible d'être interprété par les autres hommes comme un écart aux normes masculines dominantes, lui donnant l'impression que sa lisibilité comme homme au sein du groupe pourrait être fragilisée. Russ décrit une expérience similaire:

I think straight men spend a lot of time when they're with other presumably straight men talking about which women are hot. ... It's a different dynamic, knowing that you're standing around with a bunch of men talking about women sexually. It's not like it's a bad thing necessarily in itself, but the social context around it makes me super hyperaware of when that topic comes up. It's weird because I don't know how to navigate it from a position of not reinforcing assumed heterosexuality and sexist stereotypes. (Lindner et al., 2025, p. 441)

Ces témoignages mettent ainsi en évidence une tension entre la volonté d'adopter une masculinité auto-identifiée, perçue comme plus respectueuse des femmes, et un régime de reconnaissance masculine dans lequel l'hétérosexualité fonctionne comme une norme implicite de légitimité. Dans ce cadre, toute prise de distance à l'égard des codes hétérosexuels est susceptible d'être interprétée comme une incompatibilité avec la masculinité elle-même, renforçant l'association naturalisée entre masculinité, hétérosexualité et performance de genre. Chez Idris comme chez Russ, le refus de participer à ces pratiques discursives ne remet pas en cause leur conception personnelle de la masculinité, mais fragilise leur reconnaissance au sein des espaces homosociaux, réactivant une pression à la conformité afin de maintenir leur lisibilité masculine.

Cette dynamique révèle la manière dont la norme masculine fragilise les masculinités non conformes et comment le sentiment d'insécurité qu'elle produit peut contraindre, ou du moins accentuer, l'adhésion aux normes dominantes. Elle montre ainsi que la masculinité hégémonique ne renvoie pas seulement au corps, mais constitue également un discours, une manière de se positionner face aux femmes, de signaler son hétérosexualité et de manifester son appartenance au masculin.

Conclusion

En somme, ce chapitre a montré que la masculinité ne relève pas d'une identité naturelle ou stable, mais d'un régime normatif de lisibilité et de reconnaissance structuré par la matrice hétérosexuelle. L'analyse des expériences des hommes trans met en évidence que la transidentité ne constitue pas une anomalie extérieure à cet ordre, mais une position révélatrice de ses conditions de fonctionnement, en rendant visibles les exigences implicites qui organisent l'accès à la reconnaissance masculine. La masculinité apparaît ainsi comme un dispositif relationnel et hiérarchisé, validé dans des espaces institutionnels et homosociaux précis, et conditionné par des marqueurs corporels, moraux et sexuels socialement reconnus.

En effet, les témoignages étudiés montrent que l'accès à une position masculine intelligible demeure étroitement lié à l'adhésion à des schèmes de domination masculine, qu'il s'agisse de rapports hiérarchisés au féminin, de codes hétérosexuels implicites ou de dispositions relationnelles valorisant l'autorité, la retenue émotionnelle et la respectabilité morale. Refuser ou déplacer ces

schèmes expose les masculinités non conformes à des formes d'infériorisation symbolique, voire de marginalisation sociale, qui peuvent, dans certains contextes, fragiliser concrètement leur sécurité sociale et physique.

Comme Will en témoigne :

No matter what you transition to or from, you're sort of inevitably joining a territory where either you will be regarded as male, and so worthy of violence, or feminine, but not feminine enough, and so still masculine enough to be worthy of beating up. And so, it's almost like there's no way to escape that as a trans person. (Lindner et al., 2025, p. 443)

L'adhésion à la masculinité hégémonique apparaît alors plus comme une stratégie située de réduction de l'incertitude et de protection face aux rappels à l'ordre normatifs que comme la recherche d'un privilège. Cela montre que, dans la perspective de Connell (1995), les masculinités trans occupent simultanément une position de subordination, de marginalisation et de complicité avec la masculinité hégémonique.

Dans les contextes où les normes de genre sont plus rigides, comme dans le cas des hommes trans du sud des États-Unis, cette dynamique se traduit par une intensification de la performance masculine, laquelle entre souvent en contradiction avec la visibilité de la transidentité (Rogers, 2022). Cette conformité renforcée ne révèle pas un accès direct au privilège masculin, elle révèle plutôt une position marquée par l'instabilité et la précarité de la reconnaissance, conduisant à une adhésion plus étroite aux normes de la masculinité hégémonique (Rogers, 2022). Les écarts à ces normes, dont la transidentité, tendent alors à être atténués, différés ou effacés dans une logique de survie sociale. Cette stratégie, parce qu'elle repose sur l'alignement sur les attentes hétérocisnormatives et sur la mise à distance du féminin, relève d'un fonctionnement ordinaire du régime de genre, par lequel les hommes sont incités à produire et à maintenir leur lisibilité masculine, les trajectoires trans rendant simplement plus visibles les exigences implicites de ce régime.

Il importe de souligner que cette analyse ne constitue ni un jugement à l'égard des hommes trans ni une critique de l'identification masculine en tant que telle. Tous les hommes, qu'ils soient cisgenres ou transgenres, sont confrontés aux normes de genre et incités à y adhérer afin d'accéder à la reconnaissance sociale, et il n'y a rien de problématique, en soi, à vouloir s'identifier à la masculinité ou à construire une identité masculine cohérente. L'enjeu n'est alors pas de prescrire une résistance individuelle à la norme ni de valoriser une visibilité trans conçue comme intrinsèquement émancipatrice. Il s'agit plutôt de montrer que toute prise de distance à l'égard des normes dominantes de la masculinité comporte des coûts sociaux concrets. La dissimulation partielle ou l'atténuation de la visibilité trans ne doit alors pas être comprise comme un manque de courage politique, mais comme des réponses rationnelles à un régime de genre qui conditionne la reconnaissance, la sécurité et l'intégration sociale à l'alignement sur des formes stabilisées et hiérarchisées de masculinité.

La transidentité ne constitue pas un effet du régime binaire du genre, et les soins d'affirmation répondent à des besoins réels, durables et légitimes en matière de santé, de bien-être et de continuité existentielle, que l'identité soit binaire ou non binaire (Coleman et al., 2022). La critique formulée ici porte plutôt sur les conditions sociales et institutionnelles dans lesquelles ces soins sont rendus accessibles. Dans un ordre de genre structuré par une binarité rigide, l'accès aux soins d'affirmation est fréquemment subordonné à l'adhésion à des trajectoires normatives de transition, fondées sur des identités masculines ou féminines stabilisées, souvent indépendamment des besoins, des désirs ou des préférences des personnes concernées. Ce cadre tend ainsi à réduire la reconnaissance de la transidentité à sa conformité aux catégories binaires disponibles, transformant les soins d'affirmation en instruments de normalisation plutôt qu'en ressources ajustables aux parcours individuels. Dès lors, défendre l'accès aux soins d'affirmation de genre implique non seulement d'en garantir la disponibilité, mais aussi de refuser qu'ils soient conditionnés à une conformité identitaire rigide. La critique de la masculinité développée ici vise ainsi davantage à rendre pensable une pluralité d'expressions masculines, dans laquelle l'accès à la reconnaissance ne serait plus strictement conditionné par un passing complet qu'à délégitimer les trajectoires de transition.

CHAPITRE 7 : MASCULINITÉS NOIRES (AFRO-AMÉRICAINES)

Positionnalité et réflexivité

En tant que personne chercheuse non binaire, queer et handicapée, mon implication dans cette recherche m'amène à appréhender la théorie à partir d'une expérience située, profondément teintée par ces vécus (Auclair et al., 2023). De mon expérience découle l'idée que mon droit d'accès à la citoyenneté ne dépend pas uniquement de mes capacités physiques ou d'une discrimination fondée sur la sexualité, mais d'un système patriarcal où l'hétérosexualité et les normes capacitaires sont indissociables du processus de naturalisation des catégories binaires de genre. Autrement dit, la dévaluation de mes identités queer et handicapée est intimement liée aux définitions normatives du genre, qui reposent sur une conception binaire et homogène des différences.

C'est à travers cette expérience que j'ai été amené·e à rencontrer la pensée féministe noire, dont les analyses m'ont profondément éclairé·e. J'y ai trouvé une résonance particulière avec ma propre expérience de marginalisation, notamment dans la manière dont cette pensée a révélé l'impossibilité de comprendre certaines positions sociales sans prendre en compte l'imbrication des systèmes de pouvoir.

Cette lecture m'a permis de reconnaître que ma position de personne marginalisée n'est pas le dernier maillon d'une chaîne d'oppression, et que celle-ci ne suit pas une hiérarchie linéaire, mais se manifeste plutôt à travers une multiplicité de systèmes qui s'entrecroisent et se co-constituent. C'est donc dans cette perspective que j'aborde la question des masculinités noires dans ma recherche : pas en tant qu'expert·e de la masculinité noire, mais comme personne dont la propre position intersectionnelle converge sur certains points, tout en comportant également des angles morts et des privilèges. Mon objectif n'est pas de parler à la place des auteur·ices noir·es, mais d'interpréter leurs analyses à partir de ma propre expérience d'oppression, afin d'intégrer leur grille d'analyse pour mieux comprendre les mécanismes des systèmes de pouvoir et d'identifier les zones d'aveuglement dans ma propre compréhension. Ainsi, bien que mon interprétation s'inscrive dans un travail de recherche, elle ne constitue en rien un argument d'autorité ; au contraire, elle vise à approfondir ma compréhension des rapports de pouvoir à travers le dialogue avec les pensées qui les ont révélés, afin de saisir comment l'oppression fondée sur la croyance en la différence raciale

s'inscrit dans la norme de genre. Cette démarche s'inscrit dans une perspective de libération commune, en ce qu'elle repose sur l'idée que la compréhension de mon propre genre, en tant que personne blanche, ne peut être séparée d'une analyse des hiérarchies racistes qui en structurent l'intelligibilité sociale.

Comme le souligne bell hooks, se constituer en sujet implique le droit de définir sa propre réalité, de se nommer soi-même et de produire le récit de son histoire (Wilson, 1989). En ce sens, j'invite les lecteur·ices à se référer directement aux ouvrages des auteur·ices noir·es afin de saisir la profondeur et la richesse de leurs analyses au-delà de ma propre interprétation⁷⁸.

Mon interprétation du genre chez les hommes afro-américains s'appuie à la fois sur la théorie queer et sur la théorie queer noire. Ces cadres montrent que la théorie queer a longtemps été pensée à partir d'une opposition entre *straight* et *queer*, ce qui tend à homogénéiser l'hétérosexualité comme un privilège (E. P. Johnson & Henderson, 2005). Autrement dit, cette conception de la lutte naturalise à la fois l'hétérosexualité et l'homosexualité. Or, comme cela a été montré dans les chapitres précédents, l'hétérosexualité structure l'ordre social bien au-delà des pratiques sexuelles : elle opère comme une norme générale de lisibilité du genre, des rôles sociaux et de la respectabilité. Dans cette perspective, certain·es hétérosexuel·les, notamment racialisé·es, peuvent être partiellement ou conditionnellement exclu·es de ses bénéfices, malgré leur conformité sexuelle, ce qui est particulièrement saillant dans le contexte afro-américain (Hill Collins & Lamoureux, 2016; E. P. Johnson & Henderson, 2005). De ce fait, en m'appuyant sur les études queer noires, je cherche à déplacer l'analyse du croisement des catégories vers les processus par lesquels le genre et la sexualité contribuent à produire la race elle-même, comme effet normatif et hiérarchique de l'ordre social. Mon interprétation ne visera alors pas à définir ce que sont les masculinités afro-américaines, mais à analyser la manière dont certaines de leurs subjectivités rendent visibles les conditions normatives du genre, notamment à travers les analyses du racisme.

Il importe toutefois de préciser que les idées que je mobilise ne prétendent pas représenter l'ensemble des positions au sein de la diaspora noire. Elles s'appuient principalement sur des

⁷⁸ Je recommande particulièrement ces lectures : *Ne suis-je pas une femme ?* de bell hooks (2015), *La pensée féministe noire* de Patricia Hill Collins (2016), *La volonté de changer* de bell hooks, *Black Queer Studies: A Critical Anthology* de E. Patrick Johnson et Mae G. Henderson (2005), puis *Black Disability Politics* de Sami Schalk (2022).

contributions issues de la pensée féministe et queer noire américaine, dont la richesse et la pluralité excèdent nécessairement la portée de mon travail, mais nourrissent une démarche d'écoute et de mise en relation visant à articuler mes propres questionnements sur le genre à des perspectives issues d'expériences historiques et sociales distinctes des miennes.

La racialisation du genre

L'histoire des afro-américain·es est d'une telle complexité qu'un simple survol historique ne saurait lui rendre justice. Son interprétation demeure souvent prisonnière de concepts forgés par les colonisateurs et esclavagistes, restreignant de ce fait la portée et la profondeur de son analyse. Cette contrainte est particulièrement marquée lorsqu'il est question du genre, où les afro-Américain·es sont souvent forcé·es d'entrer dans les catégories binaires dominantes (homme/femme), invisibilisant ainsi leurs expériences (Collins, 2015; Hill Collins & Lamoureux, 2016). Pour de nombreux·ses auteur·ices racialisé·es et/ou issu·es des courants décoloniaux et postcoloniaux, ces identités normatives ne se contentent pas de figer les expériences humaines selon une idéologie dominante qui ne leur appartient pas ; elles se constituent à partir des dissidences qui s'en écartent ou s'y opposent (Lugones, 2019 ; Vergès & Bohrer, 2021).

Par exemple, l'organisation familiale hétérosexuelle et, par extension, les identités binaires qui la soutiennent, est souvent comprise comme l'un des principaux dispositifs de normalisation sociale. Cette institution, fréquemment prise pour acquise et rarement interrogée comme problématique, joue pourtant un rôle central dans l'économie symbolique du pouvoir. Comme nous l'avons vu, elle sert de modèle à partir duquel les individus peuvent accéder à des formes de reconnaissance et à certains avantages sociaux, un accès qui n'est ni universel ni égalitaire. Or, cette norme est elle-même régie par d'autres normes, notamment raciales et de classe, qui disqualifient d'emblée l'accès de certaines populations à l'hétérosexualité légitime, même lorsqu'elles s'y conforment formellement (Hill Collins & Lamoureux, 2016; hooks, 2015; E. P. Johnson & Henderson, 2005).

La norme hétérosexuelle ne se limite ainsi pas à réguler les sexualités queer : elle agit également comme un instrument de différenciation raciale au sein même de l'hétérosexualité, dans la mesure où les structures de la société contribuent à maintenir cette norme comme partiellement ou

pleinement inaccessible pour les personnes afro-américaines (Hill Collins & Lamoureux, 2016; E. P. Johnson & Henderson, 2005).

Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, Michel Foucault soutient que la norme produit la déviance afin de mieux s'affirmer. Cette production de la différence s'opère notamment par des processus de pathologisation, qui fonctionnent comme des outils discursifs du pouvoir en assignant certaines pratiques, conduites ou identités au registre du normal ou du pathologique, du sain ou du déviant. Dans cette perspective, la race n'est pas interprétée comme une simple différence culturelle ou identitaire, mais comme un effet du régime hétérosexuel blanc qui articule sexe, genre et sexualité dans une configuration naturalisée, au sein de laquelle la race opère comme un principe de différenciation et de hiérarchisation ⁷⁹. Comme le souligne Patricia Hill Collins (2016):

Les dimensions idéologiques de l'hétérosexisme s'inscrivent dans la pensée binaire qui caractérise l'hétérosexualité comme étant normale et les autres sexualités comme étant déviantes. Une telle pensée divise la sexualité en deux catégories, normale et pathologique, et cela a de lourdes conséquences pour la compréhension des sexualités des femmes [et des hommes] noires. Lorsqu'on considère l'hétérosexualité comme la norme, [...] la sexualité africaine ou noire est construite comme une hétérosexualité déviante ou pathologique. (p. 186-191)

Dans cette perspective, la naturalisation de l'hétérosexualité comme alignement supposément cohérent entre le sexe, le genre et le désir constitue un opérateur central de la pathologisation. Les écarts à cette norme, tels qu'ils se manifestent dans les formes conjugales, familiales ou dans les modes d'expression de genre, ne sont pas simplement interprétés comme des déviances sexuelles, mais comme l'expression d'une différence raciale. En lisant ces écarts à l'aune de la norme hétérosexuelle blanche, celle-ci racialise les identités de genre elles-mêmes, en constituant les hommes et les femmes afro-américain·es comme fondamentalement différents et non équivalents aux figures masculines et féminines dominantes, dont la cohérence entre sexe, genre et désir est

⁷⁹ Elle opère comme un principe de différenciation au sein même de l'hétérosexualité normative, en distribuant inégalement les conditions d'accès à la respectabilité et à l'intelligibilité du genre.

rendue intelligible et légitime par des institutions historiquement ancrées dans la reproduction de la suprématie blanche (Hill Collins & Lamoureux, 2016; hooks, 2015)⁸⁰. Ce processus de stigmatisation raciale ne fonctionne toutefois pas uniquement par exclusion dans la mesure où, en produisant des écarts, il agit également comme un incitatif à la conformité blanche aux mêmes institutions normatives, offrant à la fois un principe de distinction symbolique et un cadre disciplinaire de respectabilité et de légitimité.

Comme le suggère bell hooks (2015 [1981]) dans *Ain't I a Woman*, les Africain·es arraché·es à leur continent pour être réduit·es en esclavage en Amérique ne partageaient pas nécessairement la conception patriarcale homme/femme qui dominait dans la société blanche (hooks, 2015, p. 28). Entre autres, parce qu'ils et elles appartenaient à des cultures diverses où le genre n'était pas toujours compris en termes hiérarchiques binaires, mais aussi parce que les conditions matérielles de l'esclavage rendaient difficile, voire impossible, toute organisation familiale conforme au modèle patriarcal (J. L. Johnson, 2013). De ce point de vue, on peut penser que les personnes réduites en esclavage furent à la fois empêchées de se définir à travers le genre et perçues comme extérieures aux catégories de genre qui, dans la culture blanche, servaient à se définir dans l'humanité. Comme le souligne Patricia Hill Collins (2016) :

L'hétérosexualité elle-même est construite sur la base d'une pensée binaire qui juxtapose les sexualités mâle et femelle, où les rôles sociaux de sexe des hommes et des femmes s'articulent aux manifestations censément adéquates de la sexualité masculine et féminine. Les hommes sont actifs, les femmes devraient être passives. Dans le contexte étasunien, ces démarcations sont racisées ; les hommes blancs sont actifs, les femmes blanches devraient être passives. Les personnes noires et les groupes racisés sont à la fois à la marge de ces définitions de la normalité et en soulignent les contours. (p. 128-131)

Dans cette perspective, les hommes et les femmes noir·es y étaient certes opposé·es, mais cette opposition n'était pas pensée selon une logique de complémentarité, comme dans le modèle

⁸⁰ Le genre ainsi assigné aux personnes noires ne se situe donc pas en dehors de la norme, mais participe à sa stabilisation, en en traçant les frontières et en contribuant à la légitimation de l'hétérosexualité patriarcale blanche.

hétérosexuel blanc, mais à partir d'un rapport de servitude et de domination structuré entre les Blanc·hes et les Noir·es. Autrement dit, les récits esclavagistes ne produisaient pas les catégories d'« homme » et de « femme » noires comme les deux pôles d'une hétérosexualité intelligible et légitime, mais comme des positions disjointes et hiérarchisées au sein d'un ordre racial qui retirait aux personnes noires toute compatibilité hétérosexuelle reconnue. Cette disqualification s'opérait notamment par l'organisation du travail forcé, qui n'obéissait pas à une division sexuelle du travail comparable à celle qui, chez les Blanc·hes, fonctionnait comme un marqueur central de respectabilité, de normalité familiale et d'humanité (hooks, 2015; J. L. Johnson, 2013)⁸¹. Ce contexte a permis l'émergence du mythe tenace de la « femme noire forte » masculinisée et de « l'homme noir faible » émasculé (J. L. Johnson, 2013), dont la fonction à la fois racialisante et patriarcale avait déjà été identifiée par des figures phares de l'époque.

Racisme et binarité : les piliers de la domination masculine

Dès le XIXe siècle, Sojourner Truth, une femme réduite en esclavage, avait déjà identifié la manière dont la norme de genre se trouvait soutenue par l'infériorisation raciale des femmes noires, montrant que la féminité ne constitue pas une essence universelle, mais une catégorie façonnée par des rapports de domination raciaux et patriarcaux. Dans son célèbre discours *Ain't I a Woman?*, qui a inspiré le titre de bell hooks, elle met en lumière le fait que la construction du genre ne se limite pas à l'opposition entre hommes et femmes, mais implique également une hiérarchie entre les femmes blanches et noires :

Well, children, where there is so much racket there must be something out of kilter. I think that 'twixt the n[] of the South and the women at the North, all talking about rights, the white men will be in a fix pretty soon. But what's all this here talking about?*

That man over there says that women need to be helped into carriages, and lifted over ditches, and to have the best place everywhere. Nobody ever helps me into carriages, or over mud-puddles, or gives me any best place! And ain't I a woman? Look at me! Look at my arm! I have ploughed and planted, and gathered into barns, and no man could head me! And ain't I a woman? I could work as much and eat as much as a man

⁸¹ La subordination raciale se trouvait ainsi inscrite au cœur même de l'organisation de la sexualité et du genre.

- when I could get it - and bear the lash as well! And ain't I a woman? I have borne thirteen children, and seen most all sold off to slavery, and when I cried out with my mother's grief, none but Jesus heard me! And ain't I a woman? [...] (Truth, 1851)

Par ce discours, Truth, en plus de souligner l'arbitraire de la catégorie « femme » en révélant sa construction performative à travers l'expérience blanche de la féminité, montre également que la position sociale, notamment celle des femmes noires, façonne l'expérience du genre autant qu'elle la condamne à l'exclusion⁸².

De plus, selon le cadre présenté plus tôt, bien que le propos de Truth porte principalement sur la condition des femmes noires, il laisse entrevoir, en filigrane, qu'elle ne s'articule pas contre les hommes afro-américains. En déclarant : « I have ploughed and planted, and gathered into barns, and no man could head me! [...] I could work as much and eat as much as a man [...] and bear the lash as well! », Truth ne semble pas simplement chercher à valoriser ses compétences en les comparant à celles d'un homme. En situant sa comparaison également par rapport aux femmes blanches, on peut comprendre que Truth met en lumière que la féminité blanche elle-même est une construction raciale et patriarcale ; elle sert à définir un idéal de respectabilité fondé sur la distinction d'avec les femmes noires et sur la soumission aux normes masculines. Par exemple, la représentation des femmes comme fragiles et dépendantes, « women need to be helped into carriages, and lifted over ditches, and to have the best place everywhere », peut être comprise pas comme une simple marque de galanterie, mais comme une mise en scène idéologique du patriarcat : elle romantise la domination en la présentant comme bienveillance, érige la dépendance en signe d'amour et de compatibilité entre les sexes, et transforme la fragilité en vertu féminine, naturalisant ainsi la hiérarchie de genre et la différence raciale qui la soutient. Par extension, cette mise en scène de la féminité blanche comme fragilité protégée implique corrélativement la construction d'un idéal masculin blanc fondé sur la protection et la pourvoyance, un idéal dont les hommes afro-américains

⁸² Comme le soutient Patricia Hill Collins dans *La pensée féministe Noire* (2016) : « En soulignant l'abîme séparant sa vie d'Africaine-Américaine et les qualités attribuées aux femmes, Sojourner Truth montre bien que la notion de « femme » est culturellement construite. Sa vie de citoyenne de seconde classe était pleine de travail physique harassant, sans aucune aide de quelque homme que ce soit. Sa question « Ne suis-je pas une femme ? » met en évidence les contradictions inhérentes à l'usage sans nuance du terme « femme ».

sont de facto exclus. Ensemble, ces normes rendent le genre des afro-américain·es largement inintelligible au regard de l'hétérosexualité normative blanche.

Sur le plan des positions sociales et des subjectivités qu'elle produit, adhérer à cette norme de féminité en tant que femme blanche revient à embrasser une vulnérabilité érigée en vertu, un privilège dont le prix est la soumission à l'ordre patriarcal. Autrement dit, en cherchant à incarner la respectabilité et la délicatesse qui définissent l'idéal hétérosexuel blanc, les femmes blanches contribuent, souvent malgré elles, à confirmer la supériorité masculine et à reconduire la hiérarchie raciale qui fonde cette norme. Truth met donc en lumière le caractère paradoxal de la féminité blanche : en se constituant contre la « déviance » projetée sur les femmes noires, les femmes blanches participent à la fois à leur propre subordination et à la reproduction des rapports de domination⁸³.

L'exemple de Sojourner Truth permet ainsi de montrer que la féminité et la masculinité ne sont pas des catégories universelles, mais des positions relationnelles racialement situées, dont l'intelligibilité repose sur des normes hétérosexuelles blanches. Subséquemment, la binarité homme/femme est investie d'une fonction racialisante : en définissant la reproduction légitime à travers le couple blanc hétérosexuel, elle participe à la consolidation d'un imaginaire nataliste et civilisateur qui place la blancheur au cœur de l'humanité et du pouvoir. Dès lors que les corps noirs sont disqualifiés de cette hétérosexualité normative, leur sexualité ne peut apparaître que sous la forme de l'excès, de la déviance ou de la pathologie, fournissant alors un registre interprétatif cohérent avec leur exclusion des institutions de la respectabilité conjugale et familiale.

La double contrainte : dangereux·se ou soumis·e

Ce même processus se manifeste de façon particulièrement explicite dans le domaine de la sexualité, devenue l'un des instruments privilégiés de la construction raciale. Les hommes et les femmes noir·es furent fréquemment dépeint·es comme gouverné·es par un désir incontrôlable, dont la prétendue intensité servait à justifier leur infériorisation morale et leur exploitation (Hill Collins & Lamoureux, 2016 ; Pilgrim, 2023 b, 2023a, 2024a). Chez les femmes noires, ce

⁸³ Conséquemment, sa remarque liminaire, « the white men will be in a fix pretty soon », pourrait, selon notre interprétation, être comprise comme une critique implicite de l'ordre patriarcal blanc, laissant entrevoir la possibilité d'une alliance entre femmes noires, hommes noirs et femmes blanches.

stéréotype prit la forme de la *Jezebel*, figure sexualisée à l'excès, apparue durant l'esclavage et maintenue après son abolition (Pilgrim, 2024a). Il reposait sur l'attribution d'une sexualité jugée sauvage, d'une libido excessive et d'une propension à initier des avances considérées comme masculines, perçues comme trop intenses pour correspondre aux normes de la féminité et de l'humanité (Pilgrim, 2024a). Présentées comme frivoles, non mariées et incapables d'incarner la respectabilité domestique, les *Jezebels* constituaient l'antithèse de l'idéal féminin blanc (Pilgrim, 2024a).

À la lumière des conceptions poststructuraliste, ce stéréotype peut être compris comme l'un de ses dehors : il en marque les limites par inversion. Là où la norme hétérosexuelle valorise la chasteté, la monogamie, la dépendance économique à l'homme pourvoyeur et la maternité légitime, la *Jezebel* incarne leur négation. Sa sexualité est représentée comme à la fois excessive, publique et déviante, étrangère à l'ordre conjugal et moral sur lequel reposent la respectabilité et l'humanité blanche (Hill Collins & Lamoureux, 2016 ; Pilgrim, 2023a, 2024a). Elle ne se situe alors pas simplement en marge de l'hétérosexualité, mais en constitue la condition de possibilité : c'est à travers sa stigmatisation que se définissent la pureté supposée des femmes blanches et la légitimité de la domination masculine (Dorlin & Scott, 2009 ; Hill Collins & Lamoureux, 2016 ; Pilgrim, 2024a, 2024 b)

À l'opposé de cette hypersexualisation vient balancer le stéréotype de la *Mammy*, figure maternelle dévouée, obéissante et asexuée (Pilgrim, 2024b). Ce modèle de la « bonne femme noire » était glorifié dans la culture blanche pour sa soumission et son rôle de nourrice et de domestique entièrement dévouée aux familles blanches (Hill Collins & Lamoureux, 2016 ; Pilgrim, 2024b). Contrairement à la *Jezebel*, dont la sexualité était perçue comme incontrôlable et menaçante, la *Mammy* était construite comme une figure rassurante, privée de désir et exclusivement tournée vers le soin des enfants blancs auxquels elle était assignée (Pilgrim, 2024b). Sa valeur reposait donc précisément sur la servitude et sur le renoncement à sa propre famille et à sa propre maternité. Cette dichotomie, la double contrainte entre *Jezebel* et *Mammy*, ne laissait aucune échappatoire : les femmes noires qui refusaient la soumission domestique étaient sexualisées et criminalisées, tandis que celles qui s'y conformaient voyaient leur oppression requalifiée en respectabilité et en loyauté (Hill Collins & Lamoureux, 2016 ; Pilgrim, 2023a, 2024 b, 2024a, 2024 c).

De la même manière que les figures de la *Jezebel* et de la *Mammy* fonctionnaient comme des injonctions contradictoires pour les femmes noires, les stéréotypes de la *Brute* et du *Tom* assignaient les hommes noirs à une masculinité toujours disqualifiée (Pilgrim, 2023a, 2024c). La caricature de la *Brute*, hypermasculinisée, les dépeignait comme des « bêtes monstrueuses, violentes et brutales », gouvernées par une sexualité incontrôlable, perçue comme une menace constante pour les femmes blanches, et mobilisée pour justifier leur contrôle permanent, leur répression et les lynchages (Pilgrim, 2023a). Là où la norme masculine blanche valorise la raison, la maîtrise de soi, la puissance contenue par la responsabilité et l'autorité légitime, la *Brute* incarne son envers : une virilité bestiale, instinctive et incontrôlée, située à la frontière de l'humain (Pilgrim, 2023a). À l'inverse, la figure du *Tom*, efféminé, soumis et loyal, représente une masculinité noire tolérée uniquement dans la mesure où elle reconnaît et sert l'autorité blanche (Pilgrim, 2024c). Ensemble, ces deux représentations forment un genre « extérieur » à la masculinité blanche ; elles en définissent les limites par inversion, faisant de la virilité noire tantôt une menace à dompter, tantôt une subordination à exploiter, afin de mieux affirmer la masculinité blanche comme seule norme légitime et civilisée.

Dans ce cadre, toute tentative d'affirmation de virilité serait interprétée comme une menace, réactivant le spectre de la *Brute* (Pilgrim, 2023a) ou, à l'inverse, ceux qui adopte une posture de docilité ou de respectabilité étaient renvoyés à la figure du *Tom*, dont la soumission confirmait leur prétendue infériorité (Pilgrim, 2024c). Ces deux pôles oppressifs formaient un dispositif de disqualification totale : quelle que soit leur attitude, les hommes noirs demeuraient enfermés dans une représentation qui rendait impossible leur reconnaissance comme sujets masculins légitimes. En d'autres termes, la masculinité noire était toujours déjà suspecte, piégée entre la menace et la servitude (Green, 2025 ; Pilgrim, 2023a, 2024 c).

Subséquemment, l'hétérosexualité normative blanche et l'essentialisation des identités ont fonctionné comme des instruments centraux de la suprématie raciale : en rendant vaine toute possibilité pour les afro-américain·es de s'inscrire dans la respectabilité hétérosexuelle, ces dispositifs font de la reproduction blanche la seule forme de filiation légitime, et de la différence raciale le fondement même de l'ordre patriarcal.

Stéréotypes contemporains et impact sur la lutte antiraciste

Dans un contexte où les représentations menaçantes associées aux hommes noirs ont historiquement accentué les limitations d'accès à l'emploi et à la reconnaissance sociale, les conditions matérielles héritées de l'esclavage ont durablement compromis l'accomplissement des rôles masculins de pourvoyeur et de protecteur tels qu'ils sont définis par la norme hétérosexuelle blanche (Allen, 2016; Hill Collins & Lamoureux, 2016; J. L. Johnson, 2013). Bien que de nombreux hommes noirs aient cherché à se conformer à ces attentes normatives et à subvenir aux besoins de leur famille, le racisme institutionnel, la ségrégation du marché du travail, la surcriminalisation et le profilage racial ont structurellement restreint leurs possibilités d'y parvenir (Allen, 2016; Hill Collins & Lamoureux, 2016; J. L. Johnson, 2013). L'incarcération disproportionnée et la surveillance policière accrue ont alors contribué à alimenter leur absence forcée au sein des foyers, renforçant l'idée d'une masculinité déficiente ou déviante. Plus fréquemment employées dans des postes subalternes ou domestiques, les femmes noires se sont souvent retrouvées en position de principales pourvoyeuses au sein de leur foyer (Allen, 2016; Hill Collins & Lamoureux, 2016; J. L. Johnson, 2013). Cette configuration économique a contribué à réactiver une lecture simultanément genrée et racialisée de leur rôle familial (Hill Collins & Lamoureux, 2016; J. L. Johnson, 2013). D'un côté, elle reconduisait le stéréotype de l'homme noir efféminé, soumis ou symboliquement dépossédé de son autorité. De l'autre, l'absence ou l'instabilité conjugale pouvait réactiver la figure de l'homme noir irresponsable, hypersexuel, moralement déviant et dangereux (Hill Collins & Lamoureux, 2016; hooks et al., 2015).

Ainsi, les familles afro-américaines étaient représentées comme dysfonctionnelles, sans prise en compte des réalités matérielles ayant produit ces différences (Allen, 2016). Cette dynamique a contribué à l'émergence de configurations spécifiques de la masculinité noire. Celles-ci se sont construites en opposition à la masculinité blanche hégémonique et contre les stéréotypes racialisés produisant alors une forme hégémonique située, traversée par la tension entre quête de respectabilité masculine et contraintes matérielles héritées de l'esclavage (Allen, 2016; Ford, 2011; Hill Collins & Lamoureux, 2016; hooks, 2015; J. L. Johnson, 2013). Les hommes afro-américains ont notamment engagé une contestation explicite des stéréotypes racistes associés à leur position de père et de leader au sein de la communauté noire, cherchant à contrer l'idée selon laquelle ils seraient irresponsables, incapables d'assurer la subsistance familiale et symboliquement

subordonnés à leur conjointe (Allen, 2016; Hill Collins & Lamoureux, 2016; hooks et al., 2015; J. L. Johnson, 2013; Mutua, 2006). Autrement dit, il s'agissait de réfuter la négation même de leur statut d'homme.

Dans ce cadre, la figure de l'homme noir comme pourvoyeur, protecteur et responsable de sa famille a été réaffirmée comme un idéal de respectabilité et d'autorité (Allen, 2016). bell hooks (2015) souligne que les discours de Malcolm X illustrent cette dynamique : ils visaient à « racheter » la masculinité noire en affirmant la capacité des hommes noirs à assumer pleinement leurs responsabilités familiales, à subvenir aux besoins des leurs et à exercer une autorité masculine légitime au sein de leur communauté. Or, bien que cette stratégie vise à contester les stigmates justifiant l'exclusion des hommes noirs, plusieurs auteur·ices afro-américain·es soulignent que cette conception de la respectabilité repose paradoxalement sur une adhésion implicite à l'hétérosexualité normative comme critère central de légitimité (Hill Collins & Lamoureux, 2016; hooks, 2015; Mutua, 2006).

Dans ce chapitre, nous verrons que la masculinité noire se construit à l'intersection d'attentes contradictoires : solidarité antiraciste, exigences internes de la masculinité hégémonique noire, référents normatifs de la masculinité blanche et contraintes matérielles héritées de l'histoire (Allen, 2016; Ford, 2011; J. L. Johnson, 2013). Dans ce contexte, la performance de la masculinité noire apparaît fondamentalement complexe. Elle s'inscrit à la fois dans un projet de solidarité communautaire visant à contrer les stéréotypes raciaux et dans des pratiques de genre qui mobilisent des critères normatifs de virilité et de respectabilité.

Expériences et témoignages

Dans l'article *“Tell Your Own Story” Manhood Masculinity and Racial Socialization*, Allen (2016) analyse la construction et la socialisation de l'identité masculine dans le contexte afro-américain à travers les relations entre pères et fils issus de la classe moyenne, ainsi que la manière dont celle-ci est vécue et négociée face aux attentes sociales dominantes.

Doing Fake Masculinity, Being Real Men: Present and Future Constructions of Self among Black College Men (Ford, 2011) explore la tension entre certaines conceptions de la masculinité noire

issues de la classe ouvrière et les stéréotypes raciaux persistants, notamment l'association des hommes noirs à une supposée féminité, à la servitude ou à l'homosexualité.

Pris ensemble, ces articles montrent que, dans les masculinités noires, les modalités concrètes d'accès à la reconnaissance masculine s'inscrivent dans un cadre normatif déjà structuré par la masculinité hégémonique et par une histoire d'infériorisation et de déshumanisation raciales. Les conditions auxquelles les hommes noirs sont confrontés ne diffèrent alors pas entièrement de celles qui régissent les autres hommes, en ce qu'elles demeurent arrimées à cet idéal normatif. Dans ce cadre, les hommes noirs se trouvent en tension constante entre l'adhésion aux normes dominantes de la masculinité, historiquement associées à la blancheur, et la nécessité de s'en distancier, dans la mesure où une conformité trop étroite risquerait paradoxalement de reconduire les stéréotypes racialisés qui ont servi à leur disqualification.

Conception de la masculinité

Dans les deux articles analysés, la masculinité est majoritairement définie à partir de caractéristiques socialement valorisées. Elle renvoie notamment à des idéaux fortement orientés vers la famille. Dans l'étude de Allen (2016), plusieurs participants définissent la masculinité en termes de responsabilité, de pourvoyance et de capacité manuelle :

M. Anderson:

I would define it in one word: responsibility. Because responsibility covers the whole. When you're responsible, you're going to take care of your wife. When you're responsible you're going to take care of your kids. When you're responsible you're going to take care of the bills. When you're responsible you're going to take care of the household. When you're responsible you're going to make sure that the plumbing is working, the cars are washed, the oil is changed. Responsibility covers the whole gambit as far as all those things... (Allen, 2016, p. 9)

Mr. Baker (père de Jamaal): *being able to take responsibility. Being responsible for your actions and what you do. (Allen, 2016, p. 9)*

Ici, la masculinité est étroitement associée à la sphère familiale, et plus particulièrement au rôle de père. La responsabilité évoquée par les participants se définit principalement à travers la capacité d'assumer des obligations familiales, de subvenir aux besoins du foyer et d'occuper une position d'autorité domestique. Elle inclut également la prise en charge de certaines tâches domestiques socialement codées comme masculines, telles que l'entretien de la voiture, la réparation des installations de la maison ou d'autres travaux manuels. Autrement dit, la masculinité apparaît ici intrinsèquement structurée autour d'une configuration hétérosexuelle de la famille, où être un homme signifie à la fois devenir père et adopter une conduite jugée appropriée au sein de la relation hétérosexuelle. Chez les participants les plus jeunes, cette responsabilité est d'abord pensée en termes d'autonomie individuelle, l'indépendance constituant une étape préalable nécessaire avant de pouvoir assumer, à terme, la responsabilité d'une famille (Allen, 2016):

Sean (fils de M. Strauss) : *any man who can take care of himself first of all and take care of his family and just really provide for himself and his family.* (Allen, 2016, p. 9)

Ces témoignages mettent en évidence le caractère conditionnel de la reconnaissance masculine. Être un homme n'est pas présenté comme un statut acquis, mais comme une position qui doit être démontrée à travers certaines capacités, notamment l'autonomie et la possibilité de subvenir aux besoins d'une famille. Cette conception est par ailleurs étroitement liée à leurs convictions religieuses, certains participants décrivant la masculinité comme une responsabilité confiée par Dieu (« God-given responsibility ») (Allen, 2016, p. 9-10). Comme le décrit M. Howard (père de Rodney):

I think in God's design for manhood, he established some principles that men should convey to their family. We should be the kings of our home. And kings not so much that we are a dictator [or] ruler, but a king in ancient times was responsible for the safety of the kingdom and provision and so men should make the home safe and he should be a provider. He should be a priest to the home. He's responsible for the spiritual vitality of the home by precept and example. (Allen, 2016, p. 9-10)

Ainsi, pour plusieurs participants, la position d'homme est comprise comme une responsabilité divine, naturalisant une autorité morale et spirituelle au sein de la famille et conférant au modèle

patriarcal une légitimité religieuse. Dans cette perspective, l'organisation familiale apparaît comme un ordre voulu par Dieu, au sein duquel les rôles masculins et féminins sont conçus comme complémentaires et hiérarchisés. L'hétérosexualité n'y est donc pas seulement présentée comme une configuration sociale attendue, mais comme une disposition supposément naturelle et divinement attribuée.

Toutefois, lorsque la masculinité et l'organisation familiale sont pensées de cette façon, les difficultés sociales vécues par les afro-américains peuvent être interprétées comme le résultat d'un affaiblissement ou d'une désorganisation de la famille. Dans son témoignage, M. Howard associe notamment plusieurs problèmes rencontrés par les hommes noirs à l'absence croissante de pères dans les foyers. Comme il le formule :

I did a presentation years ago for a church and mission project and it was entitled the Black Male Endangered Species and I took some research from the Board of Education, Department of Corrections and took some stats and stuff. The one thing I found was very odd. In the early 60s, 70 per cent of black families had a male in the home. In a 30 year period, that stat had reversed and so you had 70 per cent out of the home and mostly the homes were run by females...and I think that impacts the black male. I think it impacts the fact that there's no modeling going on in the black community. So now we don't have the accountability. If you ask young black men today if they didn't have a father at home, "Who do you model after?" It's going to be an athlete, it's going to be a rap person, which they really have no personal connection to. They don't even know this person's lifestyle. They have nothing else to draw from and so it's a void there that has to be filled. (Allen, 2016, p. 12-13)

Dans ce témoignage, l'absence de pères dans les foyers est présentée comme un facteur central des difficultés rencontrées par les hommes noirs, notamment en raison du manque de modèles masculins auxquels les jeunes garçons pourraient s'identifier. M. Howard suggère ainsi que plusieurs problèmes sociaux vécus par les afro-américains s'expliqueraient par un éloignement de la configuration familiale normative dans laquelle la présence du père occupe un rôle central dans la socialisation et l'encadrement des jeunes hommes (Allen, 2016, p. 12-13).

Allen (2016) souligne toutefois que cette interprétation tend à invisibiliser plusieurs facteurs historiques et institutionnels qui contribuent à structurer ces réalités familiales, notamment les dynamiques du marché du travail, de la précarité, les taux d'incarcération et le racisme institutionnel (Allen, 2016, p. 12-13). Autrement dit, en attribuant principalement ces difficultés à l'absence des pères, cette lecture laisse entendre que la simple restauration du modèle familial patriarcal pourrait suffire à résoudre ces problèmes, sans prendre en considération que cette absence elle-même est largement produite par ces mêmes contraintes structurelles, qui exposent également les jeunes hommes à reproduire ces trajectoires. Cette logique se reflète d'ailleurs dans les propos d'autres participants, pères comme fils, où l'on observe une forme de raisonnement méritocratique : bien que le racisme soit reconnu comme une réalité, l'incapacité à en surmonter les effets tend à être interprétée comme un manque de volonté individuelle ou de discipline personnelle. M. Baker résume brièvement cette idée en affirmant qu'il est important de ne pas se conformer aux attentes imposées, mais de définir sa propre trajectoire : « don't be the norm, you know, do you. » (Allen, 2016, p. 18). Les fils interrogés développent davantage cette perspective en soutenant que les afro-américains doivent reprendre le contrôle de leur existence et refuser une mentalité héritée de l'histoire de l'esclavage. Comme l'explique Sean (fils de M. Strauss):

It all comes to what I call slave mentality, and so until black people as a whole get rid of this "I can't do it or the man is holding us down," then you won't be able to succeed. You need to set your own goals besides listening to other people and don't let them label you as to what you are. Don't let them put any boundaries on what you can do because you know what you can do and what you can't do. Basically just get rid of this mentality that you're not worth anything. (Allen, 2016, p. 18)

Mark exprime une idée similaire en suggérant que certains jeunes hommes intériorisent les attentes négatives associées à leur groupe social et finissent par s'y conformer. Selon lui, cette situation s'explique en partie par le fait que certains individus utilisent la discrimination raciale comme justification à leurs difficultés : *I think it's less people willing to break that statistic. They know that people expect less from them and so they feel that since the standard is less they can do less...and so maybe you're holding yourself down with using race as an excuse. That's a problem. (Allen, 2016, p. 18)*

Ces témoignages reposent ainsi sur une lecture fortement individualisée des inégalités (Allen, 2016, p. 18). En insistant sur la nécessité de surmonter une « slave mentality » ou de refuser d'utiliser la race comme justification, les participants déplacent l'explication des difficultés sociales vers les dispositions individuelles plutôt que vers les contraintes structurelles. Cette perspective contribue également à produire une forme de hiérarchisation implicite entre les hommes noirs : ceux qui parviennent à se conformer aux normes de discipline, d'autonomie et de réussite personnelle sont présentés comme ayant su dépasser ces obstacles, tandis que ceux qui n'y parviennent pas apparaissent comme responsables de leur propre situation. Dans ce cadre, les idéaux antiracistes de réussite tendent à se définir à partir de l'adhésion à une forme de masculinité noire respectable, fortement associée aux valeurs de la classe moyenne, conjuguant autonomie économique, responsabilité familiale et maîtrise de soi (Allen, 2016). Inversement, l'incapacité à atteindre ces standards peut être interprétée comme une confirmation implicite de ces stéréotypes, produisant l'image de masculinités incomplètes ou défailtantes qui semblent valider l'idéologie raciale (Allen, 2016).

Cette hiérarchisation interne des masculinités noires se retrouve également dans l'étude de Ford (2011), bien qu'elle s'y configure différemment. Dans le cas des hommes afro-américains issus de la classe ouvrière, les moyens matériels nécessaires pour atteindre certains idéaux normatifs de la masculinité, notamment la capacité de soutenir une famille à travers la pourvoyance économique et la responsabilité domestique, sont souvent difficilement accessibles. Dans ce contexte, la critique de la « slave mentality » prend une signification différente : plutôt que de renvoyer uniquement à un manque de discipline individuelle, elle peut aussi être associée à une conformité excessive aux normes dominantes, souvent incarnées par les hommes noirs de la classe moyenne et perçues comme une forme d'assimilation aux standards blancs. La légitimité masculine tend alors à être redéfinie à partir d'un idéal « d'authenticité raciale », valorisant des formes de masculinité perçues comme fidèles à l'expérience et à la culture afro-américaines et se distinguant des modèles jugés trop proches des normes blanches (Ford, 2011). Dans cette perspective, la masculinité se construit fréquemment en opposition à plusieurs figures perçues comme négatives au sein de la communauté afro-américaine, notamment celle du « *sellout* », souvent associée à la figure du « *Tom* »

(Thompson, 2021) ou du « *Sambo* »⁸⁴, ainsi que celle des « *pretty boys* », fréquemment liés aux standards de beauté blancs et à l'homosexualité (Ford, 2011, p. 49-50).

Sean (2) décrit les « Sellout » comme : Lighter skin men are considered less masculine than darker skin people. And then people who talk white, or act more white, or have white friends [are] always just less masculine—all that cultural baggage that comes with doing anything that is white. (Sean) (Ford, 2011, p. 49)

Sean décrit les « pretty boys » comme: All this stuff is less masculine. So the pretty boy falls right into line with that. Because it is something that is more acceptable—you fit more with Western standards of beauty or white standards of beauty—then therefore you are less black and less masculine. (Sean)

À travers ces figures, plusieurs opérations normatives de définition du genre deviennent visibles. Les catégories du « *sellout* » et du « *pretty boy* » fonctionnent comme des contre-modèles permettant de délimiter ce que la masculinité noire ne doit pas être. Leur disqualification repose notamment sur l'association symbolique entre blanchité, féminité et homosexualité⁸⁵. Dans ces récits, se rapprocher des normes blanches, que ce soit par l'apparence, les goûts ou les manières de parler, tend à être interprété comme un signe d'efféminement ou de déviance sexuelle. Par ce jeu d'associations, ces figures contribuent à cristalliser, en creux, un idéal implicite de masculinité noire défini par la virilité, l'hétérosexualité et une forme d'authenticité raciale opposée à l'assimilation aux normes blanches.

Dans ce contexte, l'idéal de masculinité noire est présenté comme une forme d'« authenticité raciale », se distinguant fermement des stéréotypes hérités de l'esclavage qui ont historiquement associé les hommes noirs à la servitude, à l'efféminement ou à une masculinité « déficiente ». Toutefois, plutôt que de remettre directement en cause ces représentations racialisées, ce

⁸⁴ Un autre stéréotype raciste qui a pour fonction de disqualifier la masculinité noire par féminisation (Ford, 2011)

⁸⁵ Il importe de préciser que l'homophobie s'inscrit également dans l'histoire des afro-américain-es, dans la mesure où l'homosexualité a été historiquement associée à la déviance, à l'instar de la sexualité afro-américaine elle-même. Dans ce contexte, la mise à distance de l'homosexualité peut se comprendre comme une réponse au racisme.

renversement tend souvent à déplacer le stigmate en le réassignant à certaines figures perçues comme déviantes au sein même de la communauté noire.

En établissant ces frontières symboliques et en individualisant les causes de ces stigmates, ces discours participent ainsi à produire une hiérarchisation interne des masculinités noires, dans laquelle certaines formes de masculinité sont reconnues comme plus authentiques ou légitimes que d'autres, tandis que d'autres apparaissent comme responsables de réactiver ces associations racialisées.

Tension et performance

Dans ce contexte, les écarts à cet idéal d'« authenticité raciale » deviennent particulièrement significatifs. Les hommes noirs qui s'éloignent de ces normes peuvent être exposés au soupçon d'inauthenticité ou de déviation par rapport à la masculinité attendue. Comme le montre Ford, cette pression normative pousse de nombreux hommes noirs, qu'ils soient homosexuels, bisexuels ou hétérosexuels, à performer une masculinité conforme aux attentes de la communauté afro-américaine afin d'éviter d'être associés aux figures stigmatisantes abordées plus tôt. Cette logique apparaît notamment dans les propos de Jaylen, un participant bisexuel, qui évoque l'expression « disgrace to the race » pour décrire la manière dont certains hommes noirs homosexuels peuvent être perçus au sein de la communauté (Ford, 2011, p. 47).

Le besoin de se distinguer des stéréotypes racialisés conduit ainsi certains hommes noirs à adopter des performances de la masculinité, notamment à travers des figures telles que le *thug* ou le « Cool Cat » (Ford, 2011). Ces figures valorisent une masculinité physique, virile et ostensiblement hétérosexuelle, permettant d'afficher une forme d'authenticité raciale et de dissiper toute ambiguïté quant à la masculinité ou à l'appartenance raciale (Ford, 2011). Les participants décrivent le *thug* comme un homme « aggressive », « slang-speaking », « power-hungry », « stubborn » et « nonemotional », mais néanmoins « confident ». Il est également associé à une certaine allure corporelle, marquée par « a little glide in his step », ainsi qu'à l'image d'un séducteur ou « womanizer », capable de « seduce any woman » (Ford, 2011, p. 45). On parle également d'adopter une attitude « gangsta » (Ford, 2011). Ces caractéristiques renvoient à des traits largement associés aux idéaux dominants de la masculinité, mais présentés ici sous une forme

exacerbée, où la virilité, l'assurance et la domination sexuelle sont particulièrement mises de l'avant. Bien que cette figure ne corresponde pas pleinement à l'idéal de masculinité noire, notamment celui du pourvoyeur responsable auquel les participants continuent d'aspirer, elle permet toutefois de garantir un statut masculin en affirmant de manière ostentatoire des caractéristiques associées à la virilité et en se distanciant des traits susceptibles de fragiliser cette reconnaissance dans un contexte où l'alternative demeure difficilement accessible (Ford, 2011). Comme l'exprime Deitrick : « A thug is considered masculine [and] within the black community the closer you are toward that, the less you have to deal with being assumed [to be] homosexual. » (Ford, 2011, p. 47)⁸⁶.

Comme le souligne Ford, bien que ces performances soient souvent perçues par les participants comme contextuelles et souvent nécessaires pour contrer le racisme, la frontière entre performance et identité tend progressivement à se brouiller. En effet, les participants des deux études reconnaissent que la reconnaissance sociale exige des ajustements contextuels afin d'être perçus comme légitimes à la fois dans les espaces dominés par les normes blanches et au sein de la communauté afro-américaine (Allen, 2016; Ford, 2011). Toutefois, ces nuances liées aux contextes sociaux et aux positions respectives ne sont pas toujours prises en considération lorsque les acteurs évaluent les stratégies adoptées par d'autres hommes noirs. Dans un contexte marqué par des disparités économiques, cette dynamique tend ainsi à produire des oppositions entre différentes formes de masculinité noire : les stratégies mobilisées par certains groupes pour se distancier des stéréotypes raciaux peuvent être interprétées par d'autres comme une reproduction de ces mêmes stigmates, notamment à travers la réactivation de figures telles que le *sellout* ou le *thug*.

Les hommes issus de la classe moyenne, par exemple, tendent à valoriser un idéal masculin défini en opposition à certaines figures masculines populaires, notamment les athlètes ou les rappeurs associés à l'image du *thug*, jugées incapables d'offrir des modèles durables de vie familiale ou de responsabilité sociale (Allen, 2016). Cette distinction s'opère notamment à travers la catégorisation de la « slave mentality », présentée plus tôt, qui associe l'incapacité à se détacher de ces figures à un manque de responsabilité. Dans cette perspective, certains pères interrogés par Allen

⁸⁶ Ford souligne par ailleurs que la représentation du Cool Cat s'inscrit dans une image contrôlante plus large de la masculinité noire, qui regroupe différentes incarnations de l'hypermasculinité noire, telles que l'athlète héroïque, le thug ou encore le pimp, et contribue à reproduire des représentations unidimensionnelles de la masculinité noire (Ford, 2011).

encouragent également leurs fils à se distinguer explicitement des stéréotypes raciaux qui pèsent sur les hommes noirs dans les espaces professionnels et scolaires : « [...] I think it's important that you as black men, that you distinguish yourself from the myths. » (Allen, 2016, p. 19-20). Dans ce cadre, certaines expressions de la masculinité associées aux milieux populaires peuvent être interprétées par certains afro-américains comme contribuant à reproduire des stéréotypes raciaux. Ces représentations apparaissent notamment dans les propos de Sean (1), qui décrit les stéréotypes dévalorisants fréquemment associés aux hommes noirs, dont certains traits peuvent faire écho aux figures du *thug* ou du *cool cat* :

I think as Americans we have this perception of black men. Like, there's a saying that if you want to hide something from a black male, put it in a book. And so I guess we've come to this conclusion that black men aren't smart and you just need to put them in some special ed class...I think some people perceive black men as "oh, we're just going to beat you up", stuff like that. Like all of us are in gangs or all of us smoke or do drugs or stuff like that. All of us are athletic. All of us are pimps. I think that's just based on what you see on TV and that's just how the media has projected us as. (Allen, 2016, p. 15)

Les propos de Sean (1) remplissent une double fonction. D'une part, ils identifient explicitement ces images comme des stéréotypes largement diffusés par les médias. D'autre part, l'insistance sur le « not all of us » fonctionne également comme une stratégie discursive permettant de se positionner comme légitime en se dissociant de ces représentations. Cette prise de distance apparaît ainsi comme une tentative légitime de se protéger dans un contexte social où ces images peuvent alimenter des formes de racisme susceptibles de limiter sa capacité d'intégration sociale. Toutefois, à l'inverse, les performances masculines associées au *thug*, qui peuvent constituer ailleurs des réponses situées tout aussi légitimes aux contraintes sociales, risquent d'être rapidement assimilées aux stéréotypes qu'elles évoquent. L'enjeu n'est donc pas que ces performances masculines correspondent réellement aux figures du « pimp », du membre de gang ou du délinquant, mais que le racisme associé à ces représentations favorise des amalgames où certaines expressions de la masculinité noire sont rapidement interprétées comme la preuve de ces associations. C'est précisément ce type d'amalgame que révèle le commentaire de Sean (1) lorsqu'il insiste sur le fait que « not all of us » correspond à ces représentations. Bien qu'il ne se situe pas lui-même dans ces

performances masculines, il demeure cependant ramené à ces stéréotypes par les représentations racialisées qui associent plus largement les hommes noirs à ces figures. Dans ce cadre, la distinction opérée à l'égard des masculinités associées aux milieux populaires apparaît elle-même comme une réponse située aux formes de racisme auxquelles les hommes noirs sont confrontés. Toutefois, en cherchant à se dissocier des stéréotypes racialisés, cette stratégie tend paradoxalement à produire une critique implicite des masculinités noires issues des classes ouvrières, présentées comme contribuant à reconduire ces mêmes représentations.

Une dynamique comparable apparaît également dans la classe ouvrière, où les valeurs de respectabilité associées à la classe moyenne sont souvent interprétées comme une proximité excessive avec les standards blancs, conduisant certains hommes à qualifier leurs pairs de la classe moyenne de *sellout*. Comme le décrit Sean (2): « blackness not only is defined by skin color but also is stereotypically represented in opposition to traditional white middle-class privileges, values, and behaviors (Ford, 2011, p. 49) Dans ce cadre, certains hommes noirs de la classe moyenne perçus comme « act[ing] or talk[ing] white » sont disqualifiés par leurs pairs comme étant « whack » ou comme un « brother [who] is lost » (Ford, 2011, p. 50). Dans cette logique, l'association à la blanchité fonctionne comme un procédé de féminisation symbolique permettant d'inférioriser la masculinité de ceux qui y sont assimilés, tout en renforçant, par contraste, l'authenticité raciale et la virilité de ceux qui s'en distinguent. Sean (2) explique plus explicitement cette association en affirmant : « I think there can be a sense of like you are not as hard. So people who talk white, or dress white, or walk white... whiteness [connotes a] sense of femininity with black men. » (Ford, 2011, p. 50).

Ces accusations réciproques montrent ainsi que la lutte contre le stigmate racial peut elle-même contribuer à produire des oppositions entre différentes formes de masculinité noire, chacune cherchant à se distancier de l'expérience située d'infériorisation en invalidant celles qui semblent la confirmer. Cette dynamique rend particulièrement complexe la navigation entre la nécessité de se distancier des stéréotypes raciaux projetés par les Blancs dans les espaces dominés par les normes blanches et celle d'être perçu comme solidaire et authentique au sein de la communauté afro-américaine. Cette situation illustre ce qu'Allen (2016) mobilise, en s'appuyant sur W. E. B. Du Bois, sous le concept de « double conscience », c'est-à-dire l'expérience d'une subjectivité divisée entre une authenticité et les ajustements tactiques imposés par le regard dominant de la

société blanche. La tension ne porte donc pas uniquement sur des modèles concurrents de masculinité, mais sur différentes manières d'habiter cette masculinité selon les contextes. À cet égard, l'étude de Ford (2011) permet toutefois de voir que cette tension peut aussi s'exprimer plus directement à travers l'opposition entre différentes normes de masculinité noire (Allen, 2016). Elle porte donc, selon cette interprétation, sur deux modes de désamorçage du stigmatisme racial. Autrement dit, la performance double vise, selon les milieux, à assurer son acceptation ainsi que sa sécurité physique et sociale.

Conclusion

La masculinité noire apparaît comme un lieu profondément paradoxal de résistance à la déshumanisation raciale. Si elle peut constituer un moyen de contester les représentations qui ont historiquement disqualifié les hommes afro-américains, cette résistance tend aussi à réinvestir les normes mêmes qui ont servi à leur exclusion. Bien que les masculinités noires se déploient sous des formes diverses, elles demeurent largement structurées par la matrice hétérosexuelle, notamment à travers la valorisation de la virilité, le rejet de la féminité et de l'homosexualité, ainsi que sur l'importance accordée à la responsabilité et à la respectabilité (Allen, 2016; Ford, 2011; Hill Collins & Lamoureux, 2016; hooks, 2015; E. P. Johnson & Henderson, 2005; Mutua, 2006).

Les masculinités noires, bien qu'elles puissent se constituer en opposition à l'idéal masculin blanc, ne s'en détachent donc pas entièrement sur le plan normatif. Leur contestation s'exprime souvent à travers la hiérarchisation d'autres masculinités jugées inadéquates, selon des critères fondés sur une correspondance naturalisée entre sexe, genre et sexualité, au sein desquels la racialisation du genre peut être renversée en construisant la blanchité comme déviance. Ainsi, plutôt que de rompre avec la logique de la masculinité hégémonique, ces stratégies consistent fréquemment à se réapproprier certains de ses codes dominants afin de contester l'exclusion raciale dont les hommes noirs ont historiquement fait l'objet. Dans ce processus, des stigmates autrefois mobilisés pour disqualifier les masculinités noires peuvent également être partiellement renversés et réinvestis comme instruments de distinction interne et externe.

Même si ces stratégies d'adhésion masculine s'inscrivent dans une même histoire de stigmatisation raciale, elles demeurent toujours situées et adaptées aux contextes sociaux dans lesquels elles

s'exercent. Elles sont ainsi loin d'épuiser la diversité des formes de performance masculine afro-américaine ou noire et ne sauraient être généralisées. Cette limite est d'autant plus importante à souligner que les personnes noires au Québec s'inscrivent dans des trajectoires historiques, migratoires et sociales distinctes. Les stéréotypes raciaux, bien que pouvant parfois rappeler ceux issus du contexte de l'esclavage aux États-Unis, n'y revêtent pas nécessairement le même sens ni les mêmes contraintes, ce qui implique que la compréhension des masculinités noires dans ce contexte requiert une analyse spécifique.

Ce qui peut toutefois être généralisé concerne plutôt les modalités d'inscription dans la masculinité. À l'instar des deux autres cas d'étude analysés dans cette recherche, les hommes noirs apparaissent inscrits dans la masculinité selon des positions simultanément traversées par la complicité, la subordination et la marginalisation au sein de la théorie proposée par Connell. La performance de la masculinité apparaît dès lors plus comme une stratégie complexe de négociation avec des représentations racialisées qui continuent de peser sur l'intelligibilité sociale des hommes noirs que comme une simple adhésion aux normes dominantes. La reconnaissance masculine devient alors un capital symbolique essentiel, à la fois pour résister aux imaginaires racistes qui disqualifient leur humanité et pour accéder à des formes concrètes de respectabilité, de sécurité et de légitimité sociale. À cet égard, la notion de double conscience permet de saisir la tension qui traverse ces pratiques, dans la mesure où les participants doivent constamment négocier leur masculinité entre les attentes de la communauté noire et le regard de la société blanche dominante.

Il convient donc, comme dans les chapitres précédents, de préciser que l'identification à certaines normes dominantes de la masculinité ne doit pas être interprétée moralement, mais sociologiquement. Dans un contexte marqué par l'histoire de la stigmatisation raciale, le recours à des normes de respectabilité ou à certaines formes d'identification masculine peut constituer une stratégie située et légitime visant à contester les représentations racialisées et à revendiquer une pleine reconnaissance sociale⁸⁷. Comme le soulignent bell hooks et Patricia Hill Collins, l'enjeu n'est pas tant de condamner ces stratégies que de rendre visibles les mécanismes sociaux et historiques qui les rendent nécessaires. En prenant en considération la manière dont les normes de

⁸⁷ De manière paradoxale, la lutte contre le racisme, comme d'autres formes de mobilisation politique, peut ainsi impliquer le recours à des formes d'essentialisme stratégique permettant de contrer les effets de la disqualification raciale.

genre et de respectabilité ont historiquement affecté les afro-américain·es, il devient possible de critiquer les institutions qui produisent ces contraintes sans pour autant attribuer aux individus la responsabilité de leur propre marginalisation (Hill Collins & Lamoureux, 2016; hooks, 2015).

CHAPITRE 8 : ANALYSE TRANSVERSALE

L'analyse des différentes configurations masculines abordées dans ce mémoire, notamment celles associées aux hommes gais ou bisexuels, aux hommes trans et aux hommes afro-américains, montre qu'il n'est pas possible de généraliser les pratiques, les intentions ou les trajectoires à partir de leur seule appartenance catégorielle, ni de produire des conclusions sur ces groupes comme s'ils constituaient des ensembles homogènes. Au sein de ces groupes se déploient au contraire des configurations masculines différenciées, qui ne peuvent être expliquées uniquement par la race, la sexualité, le sexe ou l'identité de genre. Ces catégories ne déterminent pas en elles-mêmes la manière dont la masculinité est vécue ou performée, ni la manière dont les individus se positionnent à l'égard des normes qui la structurent. Elles renvoient plutôt à des positions sociales situées, traversées par des attentes normatives multiples qui structurent différemment les possibilités d'inscription dans la masculinité, ainsi que les marges de manœuvre dont disposent les individus pour composer avec ces contraintes.

Cette recherche permet toutefois de mettre en évidence la manière dont ces structures normatives façonnent les configurations masculines observées, en orientant les trajectoires individuelles et en définissant les conditions de leur intelligibilité. Le sexisme, l'homophobie, la transphobie et le racisme n'opèrent pas comme des systèmes distincts, mais comme des logiques imbriquées qui participent conjointement à la production et à la régulation des subjectivités masculines. L'analyse de leurs effets montre ainsi qu'ils structurent des modes d'inscription dans la masculinité qui, bien que différenciés, demeurent organisés autour d'exigences communes de lisibilité, de respectabilité et de conformité aux hiérarchies de genre. Pour répondre plus directement à notre question de recherche, les masculinités marginalisées sont simultanément exposées à des formes d'infériorisation et incitées à se conformer aux normes masculines dominantes afin d'accéder à la reconnaissance associée à la catégorie « homme ». Cette tension ne conduit pas à un retrait du patriarcat, mais les engage au contraire dans des formes d'adhésion situées, où la conformité partielle aux normes masculines devient une condition d'intelligibilité sociale et participe, ce

faisant, à la reproduction des hiérarchies qui les traversent⁸⁸. Cette analyse permet ainsi de dénaturiser la participation au patriarcat, en la replaçant dans les conditions sociales et historiques qui la rendent possible, et ouvre des pistes pour penser la masculinité au-delà d'une lecture strictement fondée sur le privilège.

Ces résultats suggèrent également que d'autres rapports de pouvoir participent à la structuration des subjectivités masculines, notamment les normes corporelles capacitistes, qui jouent un rôle central dans la définition des critères de reconnaissance du masculin. La masculinité demeure en effet largement associée à des idéaux de force, d'autonomie, de contrôle et de performance sexuelle, qui ne sont pas également accessibles à tous. Pour les hommes en situation de handicap, ces attentes peuvent constituer des seuils de reconnaissance difficiles à atteindre, contribuant à leur infériorisation symbolique au sein de la hiérarchie des masculinités, tout en renforçant la pression à performer, lorsque cela est possible, des formes de masculinité conformes afin de ne pas être entièrement disqualifiés (Shakespeare, 1999, 2000).

Ces éléments indiquent que les normes de genre s'inscrivent dans des configurations plus larges impliquant une pluralité de rapports de pouvoir qui nécessite encore un approfondissement. Les cas d'étude mobilisés visaient à dégager, à partir de contextes situés, des mécanismes récurrents de production et de régulation de la masculinité afin de produire une théorie. Cette recherche propose dès lors une approche transversale permettant d'identifier les systèmes normatifs qui rendent les identités masculines intelligibles, ainsi que les conditions de leur hiérarchisation et de leur reproduction. L'adhésion des hommes marginalisés aux normes de la masculinité hégémonique doit ainsi être comprise comme une stratégie située, contrainte par ces rapports de pouvoir, que ce travail conceptualise à travers la notion de « désaveu identitaire », présentée dans la section suivante.

⁸⁸ L'homophobie, en associant la déviance à la féminité, réactive des normes transphobes, tandis que la transphobie reconduit en retour des attentes hétérosexuelles et des hiérarchies de genre, tout en contribuant à renforcer des logiques racialisées de disqualification, de sorte que les stratégies mobilisées pour se rendre intelligibles tendent à réactiver simultanément des hiérarchies internes et des hiérarchies entre groupes.

Le désaveu identitaire

Cette recherche met en évidence les effets relationnels des configurations normatives, notamment les processus de désolidarisation qu'elles produisent entre groupes marginalisés. En conditionnant l'accès à la reconnaissance masculine, les normes de la masculinité hégémonique incitent les hommes à se distinguer des figures associées à l'infériorisation. Dans ce cadre, l'adhésion aux normes dominantes ne passe pas uniquement par la conformité, mais aussi par la mise à distance d'autres positions disqualifiées, contribuant à fragmenter les expériences de marginalisation. Ce processus rend la mise à distance constitutive de l'identité masculine elle-même, limitant les possibilités de solidarité tout en participant au maintien de la masculinité hégémonique comme horizon normatif.

Dans l'ensemble des cas étudiés, les individus apparaissent engagés dans des tentatives de se positionner comme des exceptions au sein de catégories socialement disqualifiées, en se distinguant des figures qui incarnent le plus visiblement l'écart à la norme. Cette logique peut être synthétisée dans la formule : « je suis X, mais... ». Il s'agit, par exemple, d'être gay, mais d'occuper la position *top*, s'éloignant ainsi de l'association à la féminité, ou, de manière plus générale, d'appartenir à un groupe stigmatisé tout en marquant sa distance à l'égard des traits qui en constituent le stigmat. Cette stratégie permet de restaurer une forme de légitimité individuelle, mais elle s'opère au prix d'une rupture de solidarité avec les membres du groupe qui incarnent le plus visiblement la disqualification⁸⁹.

Cette dynamique s'observe de manière récurrente dans les différentes configurations masculines analysées. Dans le cas des hommes gais, elle peut se traduire par une mise à distance des expressions jugées « trop féminines », permettant de se rapprocher symboliquement des normes hétérosexuelles dominantes. Dans le cas des hommes trans, elle peut prendre la forme de stratégies de surconformité aux normes masculines et d'adhésion à l'hétérosexualité, visant à éviter toute réassignation symbolique au féminin et à assurer la reconnaissance de leur identité de genre. Dans le contexte de la masculinité noire aux États-Unis, cette dynamique s'inscrit dans des processus historiques de dévirilisation, auxquels répond une mise à distance de figures associées à

⁸⁹ On peut penser notamment à l'exemple de Sojourner Truth où la condition de la possibilité de la féminité pour les femmes blanches est la négation de la féminité noire.

l'infériorisation, notamment l'homosexualité, la féminité et certains hommes noirs⁹⁰. Les écarts ne sont dès lors pas supprimés, mais maintenus comme des ressources mobilisables, susceptibles d'être réactivées et réassignées ultérieurement, y compris à ceux qui avaient momentanément réussi à s'en distancier. La mise à distance de ces écarts constitue ainsi une condition de possibilité de l'identité normative, en même temps qu'elle assure leur reproduction et le maintien des normes qui en organisent la hiérarchisation.

Nous appelons ainsi « désaveu identitaire » le mécanisme par lequel le sujet se constitue dans une identité par l'exclusion et l'opposition symbolique aux groupes qui en représentent la condition négative de possibilité. Il désigne le processus par lequel des individus appartenant à un groupe dévalorisé en viennent à s'en distancier symboliquement, ainsi que des groupes sur lesquels l'infériorisation de leur propre position est construite, afin de restaurer leur légitimité, au prix d'une rupture des solidarités collectives. Il en résulte une tension constitutive entre identification et solidarité, dans laquelle la reconnaissance de soi comme sujet implique une mise à distance de ce à quoi cette identité s'oppose, produisant ainsi un désaveu qui excède les intentions individuelles.

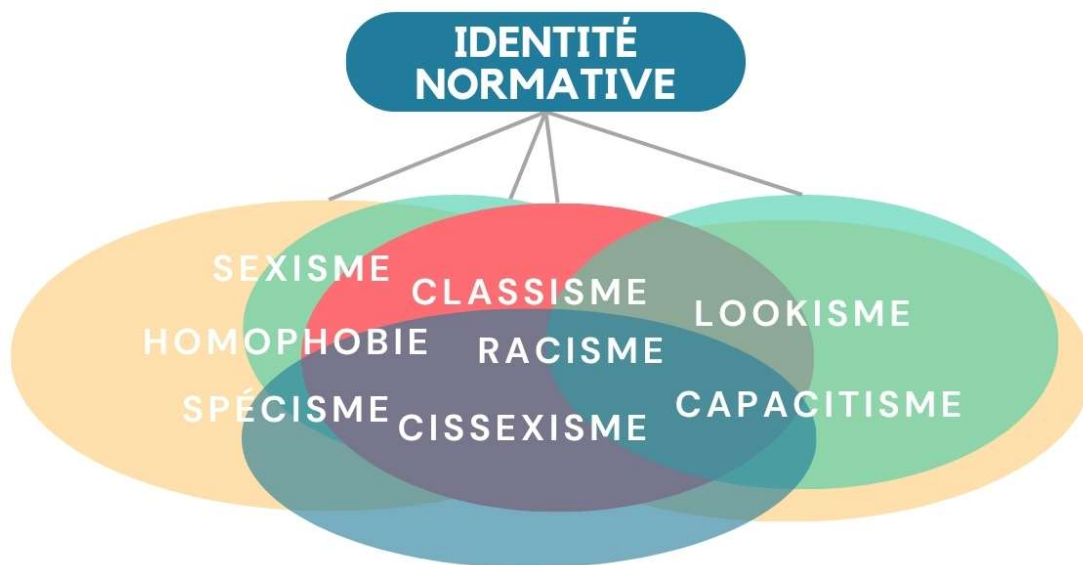


Figure 1 : désaveu identitaire – identité normative

⁹⁰ À titre complémentaire, ces mécanismes peuvent également être observés chez les hommes en situation de handicap, où ils prennent la forme de stratégies de surcompensation visant à affirmer des traits associés à l'autonomie et à l'invulnérabilité, au détriment de caractéristiques symboliquement associées à la dépendance.

Ce mécanisme peut être illustré de manière simple dans le cas de la masculinité : un homme peut se revendiquer solidaire des femmes, tout en étant inscrit dans une identité dont l'intelligibilité repose historiquement sur le rejet de la féminité.

Le désaveu identitaire ne se limite donc pas à une simple prise de distance volontaire, mais renvoie à une contrainte inhérente aux processus d'identification eux-mêmes. La nécessité d'accéder à une identité masculine intelligible conduit à un désaveu de la diversité, à la fois au sein de son propre groupe et à l'égard d'autres groupes marginalisés, dont l'association risque de compromettre la reconnaissance sociale. Selon ce cadre, la fragmentation des expériences ne résulte pas uniquement de choix individuels, mais participe d'un mécanisme structurel par lequel la masculinité se maintient en organisant ses propres exclusions.

Dans une compréhension analogue, plusieurs auteur·ices poststructuralistes et intersectionnel·les ont montrés que les luttes politiques sont souvent contraintes de s'inscrire dans les cadres dominants afin d'être reconnues comme intelligibles, ce qui implique de rendre visible une position distincte de la norme, mais aussi de stabiliser cette différence dans des catégories lisibles. Le désaveu identitaire permet de saisir cette double contrainte, dans la mesure où il participe simultanément à la formulation des revendications et à la reconduction implicite des normes qui structurent l'exclusion, en limitant les formes d'ambiguïté susceptibles d'en fragiliser les frontières.

De l'aveu au désaveu

La théorie de l'aveu de Foucault (1976) montre comment le pouvoir utilise ses dissidences non pas pour remettre en question les normes dominantes, mais pour les consolider (p. 45-65). « L'aveu » est le mécanisme par lequel, en cherchant la reconnaissance sociale, les individus adhèrent au système discursif dominant afin de devenir intelligibles. En nommant la différence dans les termes autorisés par le discours, l'aveu participe ainsi à la stabilisation des frontières normatives, transformant ce qui pourrait relever de variations multiples en identités lisibles, opposables et hiérarchisées. Ce processus cristallise et naturalise les identités normatives et non normatives, leur

conférant une fixité oppositionnelle⁹¹. L'intelligibilité sociale repose alors sur une opposition structurée entre catégories, où chacune se définit par le rejet de l'autre. Dans ce cadre, les positions qui brouillent cette distinction tendent à être invisibilisées ou réassignées, précisément parce qu'elles fragilisent la frontière sur laquelle repose cette intelligibilité.

C'est dans le prolongement de cette analyse que Butler (2006) montre comment certaines luttes féministes, notamment dans certains courants matérialistes, structurent leur discours à partir d'une logique que nous pouvons interpréter à partir de l'aveu. D'un côté, ces courants cherchent à rendre visible la différence de traitement subie par les femmes et à l'inscrire dans un rapport de pouvoir opposant la catégorie « femmes » à celle des « hommes », ce qui constitue une condition nécessaire de la lutte féministe. De l'autre, cette opération contribue à confirmer l'existence d'une frontière stable et impénétrable entre les catégories « homme » et « femme », renforçant ainsi la binarité que le féminisme entend pourtant déstabiliser. Comme nous l'avons montré en introduction, ce cadrage a pour effet de fixer les subjectivités masculines sous la figure de l'« oppresseur » et celles des femmes sous celle de la « victime ». La reconnaissance comme victime du patriarcat tend alors à reposer sur une adhésion implicite à une expérience féminine dominante, historiquement construite à partir des trajectoires de femmes blanches, cisgenres, hétérosexuelles et valides, au prix d'un désaveu identitaire double, dans la mesure où l'articulation du sujet « femmes » repose sur une définition stabilisée et cohérente du sujet « hommes ». Cette structuration impose à la fois une opposition constitutive à la catégorie « hommes » et une mise à distance des expériences qui en fragilisent les contours, notamment celles des femmes et des hommes noirs, queer, trans, en situation de handicap et issus des Suds⁹².

Ce mécanisme apparaît de manière particulièrement explicite dans le développement du féminisme noir. Comme l'ont montré le Combahee River Collective (2006) et Patricia Hill-Collins (2016) la pensée féministe noire se déploie précisément dans un contexte où la définition dominante de la

⁹¹ Par exemple, comme abordé dans le chapitre 5, la reconnaissance de l'homosexualité ne remet pas en cause les catégories dominantes de sexe, de corps et de désir, mais au contraire, elle confirme également l'hétérosexualité (Foucault, 1976).

⁹² Comme nous l'avons montré au chapitre 1, les expériences qui s'en écartent deviennent plus difficilement intelligibles, dans la mesure où leur reconnaissance suppose une reformulation du rapport de pouvoir qui fragilise l'opposition binaire sur laquelle repose le régime de savoir féministe dominant. À leur tour, ces expériences ne peuvent accéder à une reconnaissance qu'au prix d'un aveu de la différence, contribuant ainsi à reconduire la frontière qui les marginalise, tandis que celles qui en complexifient les contours sont reléguées à des positions périphériques afin d'en préserver la cohérence.

catégorie « femmes », structurée à partir de l'expérience de femmes blanches, tend à exclure ou à requalifier les expériences qui n'y correspondent pas. Dans cette perspective, la nécessité de se revendiquer comme « femme noire » ne vise pas à affirmer une essence, mais au contraire à rendre visible la construction racialisante de la catégorie « femmes ». Or, cette nomination tend à être réinterprétée dans les termes du pouvoir comme l'expression d'une différence raciale, confirmant en retour la centralité implicite de l'expérience blanche et la séparation des rapports de pouvoir du sexisme et du racisme. Elle apparaît dès lors comme une forme d'aveu contraint, dans la mesure où elle rend intelligible une position marginalisée en reconduisant simultanément les catégories qui ont produit son exclusion.

De même, Robert McRuer dans son livre *Crip Theory : Cultural Signs of Queerness and Disability* (2006), applique la logique de l'aveu au contexte des personnes en situation de handicap, en montrant que le « *coming out* » constitue un processus par lequel l'identité liée au handicap se construit en opposition à la norme valide (p. 50-89). Ce processus repose sur une impasse artificielle : si les personnes en situation de handicap ne sont pas considérées comme différentes, elles ne devraient pas avoir besoin d'adaptations ; mais dès lors qu'elles en ont besoin, elles doivent déclarer cette différence afin d'en justifier la légitimité. La validité est ainsi construite et soutenue par les structures sociales comme norme implicite, et lorsque ces structures ne sont pas adaptées, cette inadéquation est mobilisée pour désigner l'individu comme anormal, plutôt que pour remettre en question la norme elle-même.

McRuer critique la catégorisation binaire valide/invalidé en montrant que la validité est érigée comme un marqueur identitaire naturalisé, à partir duquel les différences corporelles sont construites comme déviantes. En liant ainsi la validité à une forme d'identité, ce processus repose sur un désaveu identitaire des personnes en situation de handicap, qui permet de maintenir la validité comme norme et le handicap comme altérité infériorisée. En soulignant que les personnes dites valides auront inévitablement besoin d'adaptations au cours de leur vie, il révèle le caractère instable et fictionnel de cette norme. Cette naturalisation permet de constituer le handicap comme une extériorité nécessaire à la cohérence des identités normatives dont l'intelligibilité repose implicitement sur son exclusion comme condition pensable du sujet. Selon McRuer, ce double rôle paradoxal de l'identité, à la fois comme frontière sociale et comme ressource nécessaire à la

revendication, illustre la manière dont les identités renforcent les frontières sociales tout en demeurant indispensables pour les contester (p. 87-89).

Dans le prolongement de ces analyses, Butler (2016) met en évidence une autre dynamique que l'on peut interpréter à partir de l'aveu dans les modalités de reconnaissance de la transidentité, notamment à travers le diagnostic de dysphorie accordé par un psychiatre. D'une part, l'aveu de la non-conformité entre sexe et genre permet aux personnes trans d'accéder aux droits nécessaires pour compléter leur transition ; d'autre part, il confirme l'idée de pathologie associée à cette non-conformité, réaffirmant ainsi que la norme est qu'ils doivent coïncider (p. 109-139). En d'autres termes, l'institution permet l'accès aux « soins » uniquement si la transidentité correspond à la définition pathologique du DSM-IV (et V). Ce qui contraint les identités trans à une forme de normalisation. Ce processus contribue à renforcer l'imperméabilité des catégories binaires (trans et cis), en reposant sur un désaveu des formes d'identification qui ne s'inscrivent pas dans cette logique, telles que la non-binarité ou les trajectoires de genre ambiguës dans les régimes de savoir.

Cette interprétation des différentes théories à partir de la conception foucaldienne de l'aveu montre que les processus politiques, juridiques, économiques, médicaux et éducatifs organisent la lisibilité du politique à partir de frontières identitaires, de manière à régir ce qui peut être reconnu comme une identité légitime et, par extension, comme une lutte politique légitime. Les stratégies de politique identitaire apparaissent dès lors comme un retour constant aux logiques d'exclusion ou de normalisation.

Dans cette perspective, les expériences qui remettent en question les oppositions structurantes et l'imperméabilité des catégories de pouvoir, telles que la non-binarité, la bisexualité, le handicap invisible ou les configurations non monogames, peinent à être reconnues comme politiquement intelligibles, car elles perturbent les frontières sur lesquelles repose le régime de vérité dominant, et tendent ainsi à fragiliser les cadres à partir desquels les autres formes de lutte peuvent être reconnues comme légitimes. Elles demeurent ainsi marginales, fragmentées ou reléguées au statut d'objets secondaires d'analyse.

Ces dynamiques permettent de comprendre que toute lutte socialement intelligible repose sur un aveu d'identité préalablement structuré par les rapports de pouvoir, et implique par conséquent un

désaveu des expériences qui en excèdent les contours. Cette logique rejoint la notion de « matrice de la domination » développée par Patricia Hill Collins, selon laquelle les rapports de pouvoir sont à la fois contestés et reproduits à partir des positions qu'ils structurent. Dans ces contextes, l'accès à certaines formes de reconnaissance apparaît toujours partiel, dans la mesure où il suppose une inscription dans les termes du pouvoir qui rendent ces identités intelligibles. Cette reconnaissance procède dès lors nécessairement par des formes de désaveu identitaire, qui permettent de maintenir la cohérence des catégories mobilisées en excluant ce qui en menace les frontières. De ce fait, les luttes politiques tendent à mobiliser les catégories mêmes qu'elles cherchent à contester, reconduisant les hiérarchies qu'elles visent à transformer. Ces dynamiques correspondent ainsi à des formes d'essentialisme stratégique, qui rendent les expériences intelligibles et politiquement opérantes, tout en produisant des effets paradoxaux en reconduisant les frontières qu'elles cherchent à contester.

À ce stade de la recherche, un retour à l'introduction permet de refermer le mouvement de la démonstration à partir des notions d'aveu et de désaveu identitaire. Le sentiment d'inintelligibilité que j'y décrivais n'apparaît plus comme extérieur à l'analyse, mais comme l'un de ses effets structuraux. Pour être reconnu, il m'était implicitement demandé d'apparaître de manière lisible dans la catégorie masculine, telle qu'elle est définie par des cadres normatifs associant encore largement la catégorie « homme » au pouvoir et à la domination. Cette exigence impliquait un désaveu partiel des dimensions de mon expérience qui en fragilisaient la cohérence, notamment le handicap, la queerness ou la non-binarité, dans la mesure où elles compliquaient l'intelligibilité d'un objet politique féministe structuré principalement à partir du sexisme. Cette expérience ne relève dès lors pas d'une situation individuelle, mais constitue un effet des limites structurelles propres aux régimes contemporains d'identification et de luttes politiques.

Dans la prochaine partie, nous approfondirons la réflexion sur la place des hommes dans le féminisme à partir de la théorie politique québécoise, en nous appuyant notamment sur les travaux de Francis Dupuis-Déri, dont les analyses constituent un point de référence important dans les débats féministes québécois, ainsi que sur les résultats présentés dans cette recherche.

DISCUSSION

Au terme de cette recherche, nous avons vu que la masculinité fonctionne comme une norme à laquelle tous les hommes sont confrontés, certains parvenant simplement à en performer les attentes de manière plus conforme et plus efficace que d'autres. Tous demeurent cependant soumis à la crainte de s'en écarter, dans la mesure où cette norme conditionne la reconnaissance sociale et organise des hiérarchies internes entre hommes. Même ceux qui subissent certaines formes d'oppression et qui peuvent souffrir intensément des exigences du patriarcat n'y échappent pas entièrement : ils peuvent être incités à reproduire les codes de la masculinité dominante afin de préserver leur position relative dans les hiérarchies masculines, contribuant ainsi, parfois involontairement, à la (re)production du patriarcat⁹³. Ces résultats nuancent l'idée, souvent implicite dans certains cadres féministes, selon laquelle les hommes n'auraient pas d'intérêt propre à s'engager dans une critique du patriarcat. L'analyse des masculinités marginalisées révèle au contraire que leur performance de la masculinité est structurée par les attentes patriarcales et que, à ce titre, les luttes féministes peuvent constituer une ressource pour comprendre et transformer ces contraintes. Or, ces mécanismes peinent encore, au Québec, à être appréhendés dans la recherche portant sur la masculinité, la radicalisation et les dynamiques de violence.

Des recherches menées au Québec par le Groupe de recherche et d'intervention sociale (GRIS) ont récemment mis en évidence une recrudescence de propos et de comportements homophobes et transphobes dans les milieux scolaires (Richard et al., 2025). Si nous nous tenons aux résultats de notre recherche, nous pouvons comprendre que ce phénomène, qui s'inscrit dans une tendance plus large observée au Québec et aux États-Unis et semble se manifester plus fortement chez les jeunes, pourrait être interprété comme résultant d'une rigidification des normes liées au genre. Ces dynamiques ne pourraient donc pas être simplement comprises à partir de la question du privilège masculin. Elles renverraient notamment aux tensions engendrées par des normes de masculinité relativement rigides et au manque d'espaces pour aborder la socialisation de genre, les identités et la diversité. Il y a donc souvent une opportunité manquée d'agir en amont de la violence, ce qui

⁹³ Dans ce contexte, le recours au sexisme, à l'homophobie, au racisme, à la transphobie et à d'autres systèmes d'oppression constitue souvent une réponse à cette pression normative.

laisse peu de place à la réflexion systémique et met plutôt l'accent sur la punition et la moralisation, sans nécessairement outiller les personnes à risque.

En effet, ces possibilités de transformation se heurtent parfois à certaines conceptions de la masculinité. Certaines approches populaires, notamment au Québec, adoptent une logique que l'on pourrait résumer par la formule « éduquer les garçons et protéger les filles », laquelle peut, à première vue, sembler raisonnable. Elle repose toutefois sur une lecture des rapports de genre principalement structurée autour de l'idée que les garçons dominent et que les filles sont victimes. Une telle compréhension tend à réduire la production du patriarcat aux interactions entre ces deux groupes, plutôt qu'aux normes et aux rapports de pouvoir qui produisent simultanément les subjectivités masculines et féminines, notamment à travers les attentes réciproques configurées par l'omniprésence de la norme hétérosexuelle. De ce fait, l'école tend à être traitée comme un lieu neutre, où le sexisme, la transphobie et l'homophobie apparaîtraient comme de simples comportements masculins, plutôt que comme un terrain normatif qui participe activement à leur production et à leur encouragement (Connell, 2005a). En se concentrant principalement sur les comportements déjà visibles chez les garçons, cette approche risque ainsi de confondre les conséquences de la socialisation masculine avec ses causes plus profondes, à savoir les normes, les attentes et les pressions structurelles qui façonnent la masculinité.

Radicalisation masculine en milieux scolaires Québécois

Dans son rapport (2026) sur la montée de la misogynie, de l'homophobie et de la transphobie dans les milieux scolaires québécois. Francis Dupuis-Déri affirme que :

[c]es garçons sexistes, homophobes et transphobes « ne sont pas en perte de repères », comme le laisse entendre le discours de la crise de la masculinité. Bien au contraire, ils s'identifient explicitement, par leurs paroles et leurs actes, à une identité masculine stéréotypée, arrogante, intolérante et potentiellement dominante. Ainsi, ces garçons agissent comme si s'en prendre aux autres — y compris les enseignantes — en les humiliant, les insultant et les menaçant reste une manière d'affirmer cette identité masculine hétérosexuelle viriliste. (Dupuis-Déri, 2026, p. 36).

Ce passage met en lumière une compréhension de la masculinité où l'adhésion à une identité viriliste et les comportements par lesquels certains garçons cherchent à s'en revendiquer apparaissent principalement comme l'expression d'un positionnement intentionnel. Bien qu'il montre que ces comportements constituent une manière de revendiquer une appartenance à l'identité masculine, cette dynamique n'est pas nécessairement analysée à partir des contraintes d'intelligibilité qui encadrent cette identification ni des désaveux identitaires qui la sous-tendent. L'analyse tend ainsi à interpréter ces pratiques principalement comme l'expression d'une adhésion à une posture masculine dominante, ce qui renvoie implicitement à la logique du privilège qui lui est associée.

Cette orientation est d'autant plus claire lorsqu'il cherche à étayer cette position en affirmant que « Raewyn Connell a aussi démontré dans ses études sur la représentation et la construction des genres et des sexualités à l'école que les élèves ne sont pas des réceptacles passifs que les adultes gavent de normes et de valeurs » (Dupuis-Déri, 2026, p. 36). L'idée vise ici à soutenir que certains d'entre eux s'identifieraient consciemment à une masculinité viriliste qu'ils chercheraient à affirmer par leurs comportements. Or, chez Raewyn Connell, cet argument visait plutôt à montrer que les garçons ne se contentent pas d'être socialisés à la masculinité : leurs trajectoires, leurs positions sociales et leurs relations influencent la manière dont ils composent avec les normes de genre, ce qui conduit à la production de formes différenciées de masculinité (Connell, 2005a). Dupuis-Déri mobilise donc cette perspective dans un sens presque inverse.

En effet, dans ce même article, Connell introduit le concept de « masculinité de protestation », qui désigne des formes de masculinité exacerbées susceptibles d'émerger chez certains garçons dont les trajectoires scolaires sont disqualifiées ou marginalisées (Connell, 2005a, p. 25). Connell montre notamment que des garçons issus de milieux populaires ou confrontés à des formes d'exclusion sociale peuvent chercher à revendiquer un « honneur masculin » qu'ils ne peuvent obtenir par la réussite académique (Connell, 2005a, p. 25). Dans ce contexte, la mise en scène d'une masculinité agressive ou antagoniste à l'égard de l'institution scolaire doit être analysée et interprétée, selon Connell, comme une réaction aux hiérarchies sociales et scolaires, plutôt que comme la manifestation d'une intention viriliste préalablement constituée (Connell, 2005a).

En reliant ces pratiques à l'adhésion volontaire des garçons à une posture viriliste, cette lecture pourrait conduire à une responsabilisation morale des acteurs, favorisant une réaction immédiate aux intentions présumées, tout en risquant de décourager l'analyse approfondie des conditions sociales qui génèrent ces comportements. De plus, une telle analyse tend à laisser hors champ des dynamiques plus complexes, par exemple le fait que certains de ces garçons puissent être gais ou que certaines de ces personnes soient trans, sans pour autant être en mesure de l'affirmer. Dans ce contexte, la misogynie, l'homophobie ou la transphobie peuvent constituer des stratégies de conformité à la norme, permettant d'éviter d'être soi-même soupçonné, stigmatisé ou exposé. Cette interprétation manque ainsi d'une nuance importante, en attribuant à ces comportements une cohérence intentionnelle qui peut aussi relever de contraintes normatives plus complexes.

Si cette possibilité ne peut être généralisée à l'ensemble des garçons, elle n'exclut pas pour autant que certains de ceux qui adoptent ces comportements soient eux-mêmes pris dans un cycle où la conformité aux normes de la masculinité dominante constitue une stratégie contre le racisme systémique, le capacitisme, le classisme ou d'autres formes d'oppression. Ainsi, réduire ces comportements à une lecture fondée sur une ontologie du privilège risque non seulement d'occulter les rapports de pouvoir qui traversent les trajectoires de certains garçons, mais également de renforcer certaines associations entre des groupes déjà marginalisés et les violences misogynes, homophobes ou transphobes.

Nous pouvons donc affirmer plus clairement la tension que suscite l'usage que Dupuis-Déri fait de ces perspectives. Alors que Connell mobilise sa théorie pour approfondir l'analyse des comportements masculins problématiques en les replaçant dans les trajectoires sociales et scolaires qui contribuent à les produire, Dupuis-Déri s'appuie sur ces mêmes cadres pour soutenir que :

Au-delà des diverses catégories identifiées dans cette recherche (musulmans, d'origines françaises, hockeyeurs, gamers [joueurs de jeux vidéo], influencés par des influenceurs, adeptes de Trump ou du nazisme), la catégorie qui reste la plus importante — et la plus englobante — reste le genre masculin. (Dupuis-Déri, 2026, p. 35)⁹⁴

⁹⁴ De plus, il reste ambigu ce qu'il entend par « genre masculin », car sa formulation ne fait référence à aucune définition ni à aucune analyse préalable du genre permettant d'en préciser le sens dans le rapport.

Le déplacement opéré par Dupuis-Déri tend à réifier la masculinité en principe explicatif central, ce qui risque de reconduire le type de raisonnement circulaire que ces cadres théoriques étudiant la masculinité cherchent précisément à éviter (Schrock & Schwalbe, 2009). L'enjeu est d'autant plus important qu'une telle approche tend à faire de l'homogénéisation des hommes la condition d'une critique structurelle du patriarcat. Or, cette recherche montre au contraire que cette homogénéisation relève davantage d'une logique interventionniste que structurelle : en ramenant les hommes à une position unifiée, elle facilite l'identification de certaines manifestations problématiques auxquelles il s'agit de réagir, mais tend à laisser en arrière-plan les hiérarchies internes, les tensions normatives et les modalités différenciées par lesquelles la masculinité se constitue et participe à la reproduction du patriarcat.

Masculinité critique, masculinismes et figure de l'auxiliaire

Cette démarche analytique s'inscrit dans le prolongement des travaux de Francis Dupuis-Déri sur le masculinisme et l'antiféminisme, où la masculinité est principalement appréhendée à travers ses effets sur les femmes. Dans ce cadre, elle n'est ni étudiée pour elle-même ni interrogée dans son mode de production sociale, mais demeure essentiellement mobilisée pour expliquer l'oppression des femmes, ce qui tend à confondre l'identité masculine avec les effets du patriarcat. Cette conception peut notamment être observée dans le recours à la figure de l'« auxiliaire féministe », initialement formulée dans les travaux de John Stoltenberg (2013). Cette figure désigne un homme invité à soutenir les luttes féministes à condition de ne pas centrer la discussion sur les enjeux masculins. Si cette posture vise à éviter la recentralisation des hommes dans les espaces féministes, elle peut néanmoins, à la lumière des résultats de cette recherche, produire des effets paradoxaux.

En effet, la conception même d'« auxiliaire », de « éduquer les garçons et protéger les filles », de « proféministe » ou d'« allié » pour les hommes suppose que ceux-ci se situent à l'extérieur de l'objet de la lutte féministe, comme s'ils n'étaient pas eux-mêmes façonnés par les structures du patriarcat. Cette position implique une forme de désaveu identitaire, dans la mesure où la reconnaissance comme allié repose sur la mise à distance des dimensions de leur expérience qui relèvent de leur propre inscription dans les rapports de genre, ce qui tend à dépolitiser la masculinité. Les approches féministes qui insistent sur l'imbrication du sexisme avec d'autres

systèmes de domination auxquels les hommes sont également confrontés se retrouvent ainsi relégués au second plan⁹⁵.

Comme le souligne notamment Raewyn Connell (2005b), la position d'auxiliaire s'inscrit dans les travaux d'un auteur, John Stoltenberg, fortement engagé dans les campagnes antipornographie et anti-travail du sexe, ce qui la situe déjà dans un courant féministe particulier et souvent contesté au sein du champ féministe. Elle résume cette tension palpable avec cette phrase devenue classique: « to which feminism should men be auxiliary? » (Connell, 2005b, p. 221). Cette interrogation rappelle que le féminisme est traversé par des désaccords théoriques et politiques importants, mais aussi que la masculinité n'y est pas toujours pensée de manière uniforme. Le problème tient alors au fait que la figure de l'auxiliaire repose sur une conception implicitement universalisante du féminisme et des identités de genre, ce qui tend à contraindre l'analyse des masculinités, avant tout, aux modalités du sexisme⁹⁶.

Le problème n'est donc pas de nier que le genre produise des formes de privilège, ni de contester le constat féministe du désavantage structurel des femmes. Il tient plutôt au fait que ce constat, lorsqu'il est érigé en principe explicatif suffisant, ne permet pas à lui seul de rendre compte sociologiquement des modalités d'adhésion des hommes au patriarcat.

Cette limite se répercute également sur la manière dont sont interprétés les discours des hommes qui cherchent à problématiser leur propre rapport au genre. Dans les travaux de Dupuis-Déri, ces discours sont souvent analysés comme des stratégies de préservation des privilèges masculins. Les dynamiques qu'il souligne concernent notamment des hommes qui rejettent l'idée du privilège masculin et contestent la possibilité que le féminisme établisse une universalité dans leur rapport au genre. Comme le note Dupuis-Déri, ces contestations se produisent parfois au prix de détournements critiques qui freinent la lutte contre le sexisme et reconduisent certaines formes de domination. Ces formes de récupération ont d'ailleurs pu mener à des mobilisations antiféministes et masculinistes, comme le montrent plusieurs travaux consacrés à ces mouvements (voir Dupuis-

⁹⁵ Autrement dit, cette conception de la masculinité relève d'un cadre situé dont les présupposés ne peuvent être généralisés sans reconduire une compréhension partielle des rapports de genre.

⁹⁶ Qui, comme il a été démontré dans ce mémoire à plusieurs reprises, est insuffisant pour comprendre l'expérience des femmes et des hommes en termes sociologiques.

Déri, 2018, 2023; Dupuis-Déri & Blais, 2015). Dans ce cadre, toutefois, ces observations tendent à être réinscrites dans un schéma interprétatif où le refus même de la thèse du privilège masculin devient un indice de sa persistance, dans la mesure où les prises de distance à l'égard du féminisme sont comprises d'emblée comme des formes de résistance à sa lutte.

La figure de l'auxiliaire apparaît alors davantage comme l'effet logique d'un cadre qui appréhende d'abord les hommes comme extérieurs à l'analyse du genre, sinon comme porteurs de la domination qu'il s'agit de contenir, que comme une modalité d'engagement spécifique d'un féminisme. Si une telle lecture peut se révéler stratégiquement utile dans certains contextes, notamment à court terme, elle risque néanmoins de généraliser à l'ensemble des réactions aux féminismes des dynamiques situées, tout en réduisant la masculinité à ses effets les plus directement lisibles sur les femmes.

Même si Dupuis-Déri rappelle qu'il n'existe pas de « recette magique » pour penser la position des hommes dans les luttes féministes (Dupuis-Déri, 2023, p. 16), il ne souligne pas toujours que les dynamiques qu'il étudie s'inscrivent dans un cadre analytique particulier où la centralité du sexisme structure l'analyse des interactions entre hommes et femmes féministes. Plus précisément, sa compréhension de la masculinité repose principalement sur l'analyse de ses manifestations antiféministes et masculinistes, ce qui conduit à l'appréhender à partir de ses formes les plus directement liées au sexisme, et non généralement comme une construction de genre autonome. Dans ce contexte, il faut rester prudent, car assimiler systématiquement tout discours critiquant l'ontologie du privilège masculin ou certaines positions féministes à une stratégie antiféministe risque de simplifier des situations complexes et de masquer la pluralité des engagements masculins possibles qui sont d'ailleurs souvent étudiés dans plusieurs courants féministes.

Par exemple, on peut examiner comment la position d'« auxiliaire » fonctionne dans des contextes où certaines réponses féministes à la violence masculine s'appuient sur des dispositifs policiers et carcéraux. Dans de telles situations, la place des hommes noirs, souvent surprofilés et stigmatisés par ces institutions, soulève des enjeux spécifiques. Cela met en lumière la question de savoir dans quelle mesure leur rôle d'alliés peut s'exercer sans renforcer leur marginalisation ni occulter la question du racisme institutionnel. Des tensions similaires apparaissent dans d'autres débats féministes, notamment à travers certaines positions antipornographiques. Plusieurs critiques issues

des perspectives queer ont montré que ces positions ont pu participer à la stigmatisation de certaines sexualités, en les associant à des formes de violence ou de domination, ce qui a notamment eu pour effet de renforcer la marginalisation des hommes gais et bisexuels (Rubin et al., 2010).

Ces situations montrent que certains désaccords exprimés à l'égard « du » féminisme, de même que la mise en visibilité de désavantages spécifiques aux hommes, ne constituent pas nécessairement des formes de détournement du féminisme, mais révèlent plutôt les limites du cadre dans lequel ils sont appréhendés. Elles suggèrent en effet soit que certaines positions et expériences n'ont pas été intégrées à l'analyse, soit qu'elles s'inscrivent dans un cadre situé, notamment blanc et hétérosexuel, dont la portée ne peut être généralisée. Subséquemment, la position d'« auxiliaire », lorsqu'elle n'est pas présentée avec toutes les nuances qui structurent la masculinité, ou lorsque son interprétation n'est pas resituée dans le contexte où elle s'inscrit, risque de dépolitiser et de nuire à la diversité des positions féministes. Dans ce contexte, l'interrogation formulée par Raewyn Connell, présentée plus tôt, demeure particulièrement pertinente.

Par ailleurs, même dans les contextes où les critiques formulées par des hommes ne peuvent être directement assimilées aux apports de la diversité féministe, cela ne signifie pas pour autant qu'elles procèdent nécessairement d'un privilège ou d'une volonté de détournement. Cette recherche montre au contraire que la position occupée au sein des hiérarchies masculines influe sur les possibilités d'action politique. Les trajectoires de CJ et d'Idris, présentées au chapitre 4, l'illustrent bien : c'est à partir du moment où leur transition leur a permis d'occuper une position masculine plus conforme qu'ils ont cessé de craindre pour leur propre sécurité et ont pu s'engager dans la défense d'autres hommes trans. Autrement dit, un statut socialement plus reconnu permet de déplacer plus facilement son attention vers les expériences d'autrui, tandis qu'une position plus précaire renforce la nécessité de consacrer ses ressources à préserver sa propre reconnaissance. Dans le contexte du féminisme, les hommes les plus proches de la masculinité hégémonique disposent ainsi de conditions plus favorables pour laisser de la place aux autres, précisément parce que leur propre reconnaissance est moins constamment mise en jeu⁹⁷. À l'inverse, les hommes noirs, les hommes trans ou ceux dont l'expression de genre s'écarte des normes dominantes

⁹⁷ Autrement dit, les hommes pour qui la position d'« auxiliaire » est accessible se situent dans des positions masculines qui rendent cette posture socialement possible et reconnaissable.

rencontrent davantage d'obstacles à cette reconnaissance et peuvent plus difficilement se reconnaître dans une « ontologie du privilège ». Dans ce contexte, contester cette position ou rejeter la posture d'« auxiliaire » peut moins relever d'une volonté de détourner les luttes féministes que d'une stratégie située visant à préserver un minimum de reconnaissance sociale, d'autant plus que l'idéal de l'« allié » suppose souvent de mettre entre parenthèses la dimension politique de sa propre expérience du genre.

En somme, la conception de l'« auxiliaire féministe », lorsqu'elle s'inscrit dans une ontologie du privilège masculin, risque de faire apparaître les prises de position des masculinités marginalisées comme suspectes ou même égocentrées, tandis que celles des hommes les plus proches de la norme hégémonique bénéficient plus facilement d'une reconnaissance implicite et d'une légitimité accrue pour leur capacité à se reconnaître dans le privilège masculin. En ne prenant pas en considération les hiérarchies internes qui structurent la masculinité, l'approche de l'auxiliaire peut ainsi conduire, paradoxalement, à interpréter comme problématiques les prises de position des hommes les plus contraints par la norme patriarcale⁹⁸.

Une tension inévitable

Il est important de souligner que, même dans les cas où la reconnaissance du privilège masculin est accessible aux hommes en milieu féministe, les tensions qui surviennent dans le cadre de la lutte féministe ne sont pas toujours le résultat d'un manque de volonté, mais parfois d'un manque d'alternatives intelligibles⁹⁹. En effet, puisque tous les hommes performant la masculinité et en ressentent les écarts, même ceux qui incarnent la figure reconnue de l'« auxiliaire » peuvent se retrouver dans une position qu'ils sentent ambivalente par rapport au maintien de leur statut masculin, qui nous rappelons, est nécessaire à la reconnaissance sociale, également en milieu

⁹⁸ Cette dynamique pourrait également contribuer à expliquer la récurrence des tensions liées à l'implication des hommes au sein de certains courants féministes. En définissant comme interlocuteurs légitimes des hommes qui reconnaissent leur privilège sans faire de leur propre masculinité un objet de réflexion politique, ces approches laissent largement intactes les normes masculines et les désaveux identitaires qui les accompagnent. Les difficultés qui en découlent tendent alors à confirmer le postulat initial selon lequel les hommes compliquent les luttes féministes, alors qu'elles pourraient également résulter des modalités mêmes de leur implication. Une approche centrée sur la déconstruction de la masculinité ouvrirait, au contraire, la possibilité de transformer ces rapports plutôt que de simplement les présupposer.

⁹⁹ Autrement dit, si ces hommes peuvent généralement reconnaître leur privilège sans en subir directement les conséquences sociales, cela ne signifie pas pour autant qu'ils disposent de positions masculines stables ou cohérentes qui leur permettent de se situer en dehors des normes qu'ils contribuent à critiquer.

féministe. Dans ces contextes, certaines tentatives de redéfinition de la masculinité placent les hommes face à une double contrainte : elles encouragent l'« openness », la « total honesty » et la « vulnerability » émotionnelle, tout en exigeant simultanément la répression des expressions ou sentiments susceptibles d'être jugés problématiques ou toxiques. Cette configuration contraint les hommes à produire une forme de performance émotionnelle étroitement régulée, où l'expression de soi demeure constamment soumise à des critères de recevabilité normative (Connell, 2005b, p. 131-136).

Dans ce contexte, les hommes peuvent être appelés à soutenir activement la remise en question des rôles de genre qui structurent l'oppression des femmes, tout en demeurant largement assignés à la position masculine au sein de cet ordre de genre. Autrement dit, ils sont souvent invités à contribuer à la transformation du genre sans que leur propre position de genre fasse l'objet d'une déconstruction équivalente (Connell, 2005b, p. 134-139). Cette asymétrie crée une tension particulière : les significations sociales associées à la masculinité sont délégitimées, tandis que des alternatives de positionnement masculin ou des méthodes pour déconstruire la masculinité restent peu reconnues et peu valorisées. L'idéal masculin flotte donc entre compatibilité avec le féminisme et maintien d'une performance dominante, qui doit en même temps être partiellement dévalorisée pour préserver l'assise féministe. Connell souligne que cette performance ambivalente, conjuguée à l'absence de modèles masculins alternatifs, peut laisser certains hommes dans une situation d'incertitude ou de désorientation identitaire, qui se traduit parfois par un désir de restaurer une masculinité perçue comme perdue ou menacée par le féminisme, alimentant des formes de ressentiment ou des réactions antiféministes (Connell, 2005b, p. 207-208)¹⁰⁰.

C'est notamment pourquoi Connell distingue explicitement les tensions plus générales qui structurent la masculinité des formes plus localisées de réaction antiféministe ou de radicalisation masculine.

¹⁰⁰ Cette dynamique est particulièrement intéressante dans la mesure où elle met en évidence les effets d'un cadre dans lequel les alternatives à la masculinité dominante demeurent peu intelligibles. Dans un tel contexte, certaines formes de redéfinition du genre peuvent contribuer, sans nécessairement le viser, à produire des effets d'aliénation chez certains hommes à l'égard des féminismes.

En effet, selon Connell, la radicalisation de certains mouvements masculins ne découle pas simplement du fait de remettre en question la masculinité, mais plutôt de la manière dont cette remise en question est formulée. Ces dynamiques émergent généralement lorsque la masculinité est redéfinie dans une perspective de restauration, visant à rétablir une masculinité perçue comme authentique ou perdue (Connell, 2005b, p. 84, 207-208). Dans ce contexte, plutôt que de chercher à comprendre ce qui différencie les hommes, les systèmes qui structurent leur identité, ou ce qui pourrait contribuer à déstabiliser la masculinité hégémonique, ces mouvements tendent à se structurer autour de ce qui est supposé les réunir en tant qu'hommes, réactivant ainsi une nouvelle norme masculine (Connell, 2005b, p. 236)¹⁰¹. Dans une telle perspective, les écarts ressentis par certains hommes, souvent décrits comme une « crise de la masculinité » (Dupuis-Déri, 2018), sont interprétés comme le signe d'une corruption ou d'un affaiblissement de la masculinité elle-même (Connell, 2005b, p. 207-208). Ces manifestations s'inscrivent donc généralement dans un renforcement des identités normatives plutôt que dans leur remise en question. Connell invite dès lors à distinguer ces dynamiques de celles qui relèvent d'une véritable entreprise de déconstruction ou de remise en question des normes de genre dans la mesure où ces tensions sont susceptibles de déstabiliser les fondements patriarcaux (Connell, 2005b). Autrement dit, si Connell rejoint Francis Dupuis-Déri sur le constat de certaines formes de radicalisation masculine, elle prend soin de distinguer ce phénomène du fonctionnement plus général de la masculinité et l'inscrit dans une théorie sociologique explicative.

En résumé, cette autre limite de la position d'auxiliaire tient au fait qu'en décourageant les hommes d'interroger leur propre masculinité, elle risque de produire l'effet inverse de celui recherché. Plutôt que de présumer que toute réflexion masculine sur le genre participe d'une réaffirmation patriarcale, il semble plus fécond de distinguer, à la suite de Connell, les démarches qui visent à déconstruire la masculinité de celles qui cherchent à la restaurer.

Moralisation des subjectivités et production d'un idéal masculin féministe

Au-delà du risque d'assimiler certaines formes de critique de la masculinité aux dynamiques masculinistes, la figure du « féministe auxiliaire » peut produire un autre effet analytique. Bien que

¹⁰¹ Et les désaveux identitaires qui la structurent.

la participation de tous les hommes au patriarcat soit reconnue sur le plan théorique dans les cadres qui mobilisent ce concept, les conditions d'analyse de la masculinité tendent à se restreindre à ses manifestations les plus problématiques, tout en ramenant l'adhésion au féminisme à un registre moral. En effet, dans la mesure où les interrogations portant sur les conditions sociales de production de la masculinité peuvent être perçues comme suspectes ou comme des tentatives de détournement, la critique se concentre principalement sur certaines figures masculines jugées particulièrement problématiques, notamment celles qui refusent ou contestent la posture d'« auxiliaire ». Ce déplacement a pour effet de laisser les formes ordinaires de la masculinité largement hors champ, en reconduisant une opposition entre des masculinités condamnées et d'autres tolérées, plutôt que d'interroger la structure de la masculinité elle-même. Une telle configuration tend alors à produire un idéal masculin implicite, dont la remise en question devient difficilement pensable en dehors de manifestations explicitement problématiques. L'utilisation par Francis Dupuis-Déri de la formule attribuée à John Stoltenberg selon laquelle il s'agirait d'« aimer la justice plus que la masculinité » rend cette distinction particulièrement éclairante lorsqu'elle est mobilisée dans son ouvrage.

Ces hommes partagent une analyse systémique des inégalités de genre, mais passent à une approche individualiste quand vient le temps d'expliquer leur propre positionnement: «je suis différent, nous ne sommes pas comme la plupart des hommes»; «souvent je me dis que nous avons plus en commun avec les femmes qu'avec les autres hommes»; «je crois qu'on peut dire que la plupart des gars du groupe y sont parce que nous nous sentons plutôt opprimés qu'opresseurs» (Bridges, 2021: 681-682; voir aussi Flood, Dragiewicz, Pease, 2021). Une telle dissociation d'avec la classe des hommes peut être synonyme de déresponsabilisation et nuire évidemment à une réflexion autocritique. D'ailleurs, Benoît Allard a lui aussi constaté dans son enquête auprès des hommes proféministes que ceux qui visaient l'émancipation masculine sont en général moins ouverts à la critique féministe (Allard, 2023: 109-112). La deuxième hypothèse, c'est-à-dire une éthique égalitariste, est plus sympathique envers les hommes proféministes dont l'engagement s'expliquerait par une soif d'égalité ou de justice sociale (Allard, 2023: 73-75; voir aussi Le Gallo et Millette, 2019; De Wolf, 2015: 86-87). (Dupuis-Déri, 2023, p. 71).

Dans ce passage, la différence revendiquée par certains hommes à l'égard des autres n'est ni examinée ni analysée, mais immédiatement interprétée comme une forme d'individualisme problématique. Plus précisément, ces hommes sont critiqués pour leur tendance à se dissocier de la classe des hommes en se présentant comme distincts de ceux qui participent plus directement à la reproduction du patriarcat. Or, en interprétant cette prise de distance comme une stratégie de déresponsabilisation, cette lecture reconduit en partie l'opposition qu'elle cherche à dénoncer, en opposant implicitement des hommes « problématiques » à d'autres jugés plus conformes aux attentes féministes. Autrement dit, la critique tend à reprocher à ces hommes une individualisation de leur positionnement tout en mobilisant elle-même une opposition entre groupes masculins, ce qui permet d'éviter l'interrogation des conditions sociales qui produisent ces différences. Ainsi, plutôt que d'interroger le patriarcat comme un phénomène structurel, ce qu'il reproche pourtant à ces hommes de ne pas faire, l'analyse tend à interpréter leurs positions à partir d'une logique d'adhésion individuelle.

Un tel cadre tend à produire un idéal masculin féministe dans lequel la masculinité est jugée selon sa conformité aux attentes vis-à-vis des femmes et sa distinction par rapport aux hommes dits « individualistes » ou « moins ouverts ». Lorsque ces oppositions sont expliquées uniquement par l'amour de la justice ou de la masculinité, elles donnent l'impression que les proféministes font un choix moral et inclusif. Par contraste, le refus de cette posture par d'autres hommes, ou leur adhésion au masculinisme ou à l'antiféminisme, est présenté comme un choix individuel. Cela les place dans une position d'altérité par rapport à l'idéal masculin féministe. Réduire l'adhésion au patriarcat à une question de choix moral contribue à hiérarchiser les subjectivités masculines et à masquer le fait que toutes ces positions, « proféministes » comme « individualistes », sont façonnées par les mêmes systèmes normatifs. Positionner les hommes proféministes comme « aimant la justice » implique ainsi un jugement de valeur plutôt qu'une analyse sociologique¹⁰².

L'opposition entre antiféministes et proféministes ne suffit pas, à elle seule, à saisir la structure de la masculinité, dans la mesure où ces subjectivités peuvent, sous des modalités différentes,

¹⁰² Il est essentiel de rappeler que la masculinité n'est pas le résultat de choix individuels, mais de systèmes normatifs ; parler de

« choix » tend à produire une opposition simpliste entre individus, alors que ces positions sont complexes.

participer à la reproduction du patriarcat¹⁰³. Dans les deux cas, la structure fondamentale de la masculinité tend à demeurer largement intacte, même si certaines de ses modalités d'expression se trouvent réorientées, qu'il s'agisse de celles qui favorisent plus directement les hommes dans un contexte donné ou de celles qui valorisent davantage des comportements jugés compatibles avec « le » féminisme dans un autre¹⁰⁴. Les mécanismes ordinaires de la norme masculine, tels que la mise à distance ou la négation d'autres groupes marginalisés, ainsi que les hiérarchies qui permettent au patriarcat d'exister, restent largement intacts¹⁰⁵. En d'autres termes, présenter l'adhésion au féminisme comme un choix moral détourne l'attention des fondements structurels de la masculinité.

La valorisation des hommes qui s'écartent des normes masculinistes demeure, bien sûr, essentielle, mais elle ne doit pas occulter les conditions dans lesquelles la masculinité est socialement produite. Son recours doit alors comprendre que le patriarcat se reproduit à travers toute conception de la masculinité, y compris celles qui semblent les plus conformes¹⁰⁶. L'existence ou l'engagement des hommes proféministes qui s'écartent de ces logiques ne constitue ni « l'assainissement masculin », ni une supériorité morale, ni une remise en question des fondements patriarcaux ; ces comportements sont facilités par les positions sociales qui façonnent leur masculinité et leur

¹⁰³ Ces différences existent politiquement, mais elles ne suffisent pas à elles seules à remettre en question la structure de la masculinité.

¹⁰⁴ Ces deux positions reposent, sous des formes différentes, sur une logique de désaveu identitaire par laquelle la subjectivité masculine se constitue en se distinguant d'autres figures masculines disqualifiées. Elles peuvent ainsi partager plusieurs traits normatifs de la masculinité et ne diverger que sur certaines modalités de leur rapport aux femmes, au féminisme ou à des expressions jugées légitimes de la masculinité.

¹⁰⁵ Dupuis-Déri critique lui-même cette opposition entre « bonne » et « mauvaise » masculinité, notamment à travers sa très juste analyse des « hommes nouveaux » (Dupuis-Déri, 2023, p. 44). Il critique également les masculinités proféministes qui finissent par adopter des positions jugées problématiques, soulignant que l'inclusion des hommes n'est jamais parfaite. Cette dernière critique reste cependant centrée sur des jugements moraux plutôt que sur les tensions sociales ou les contradictions implicites générées par le maintien de l'expression de la masculinité dans un espace féministe. L'analyse évalue notamment les comportements individuels à travers les figures du poseur, de l'initié, de l'humaniste ou de l'autoflagellateur, des catégories qui reposent sur l'idée implicite que les hommes se situent à l'extérieur de la lutte féministe et que les contradictions qu'ils incarnent relèvent de la mauvaise volonté et d'« un enthousiasme narcissique et forcément naïf » (Dupuis-Déri, 2023, p. 16-18). Cette position contribue à réactiver l'opposition entre « bonne » et « mauvaise » masculinité en réduisant la masculinité à une question morale individuelle et en dépolitisant les expressions de genre.

¹⁰⁶ De nombreux hommes tendent à considérer que le simple fait de ne pas adhérer à des positions antiféministes ou masculinistes suffit à les soustraire à une participation active au patriarcat. Dans cette perspective, le repérage des figures masculines les plus visiblement problématiques peut avoir pour effet de déplacer l'attention hors des conditions plus générales qui structurent la masculinité et continuent de façonner l'ensemble des hommes, en particulier lorsque le maintien du privilège masculin constitue l'unique principe explicatif disponible.

permettent d'adopter plus facilement certains gestes valorisés, sans nécessairement transformer les structures normatives de la masculinité.

Au terme de cette analyse, il apparaît qu'un usage non nuancé du féminisme et des catégories masculines peut avoir des conséquences à la fois épistémiques et matérielles. Épistémiques, d'abord, parce qu'en ramenant la masculinité à ses effets sur les femmes ou à ses manifestations les plus ouvertement sexistes, il devient plus difficile d'en proposer une analyse sociologique, ce qui reconduit une compréhension partielle du genre. Matérielles, ensuite, parce qu'un tel cadre tend à privilégier des réponses réactives centrées sur la correction des comportements visibles. Les hommes et les garçons risquent alors de savoir ce qu'il ne faut pas faire sans nécessairement comprendre pourquoi, ni de disposer d'outils pour interroger et transformer les conditions qui produisent leur propre performance de masculinité. Cela risque, du même coup, de valoriser les trajectoires normatives plutôt que de les remettre en question. Ces constats nous amènent, en conclusion, à encourager des alternatives qui répondent spécifiquement à ces enjeux.

CONCLUSION : PENSER LA MASCULINITÉ ENTRE DOMINATION ET MARGINALISATION

Les résultats de cette recherche suggèrent l'importance de disposer d'espaces permettant aux hommes d'interroger collectivement la normativité masculine et d'aborder les désavantages de genre qu'ils peuvent également expérimenter. Plusieurs propositions théoriques issues des études critiques de la masculinité et du féminisme noir, de la théorie queer et crip ont d'ailleurs cherché à encadrer ce type de réflexion.

Le féminisme noir, notamment à travers le concept de matrice de la domination développé par Patricia Hill Collins, met en évidence la manière dont les individus occupent simultanément des positions de domination et de marginalisation au sein des rapports sociaux. Collins souligne que cette matrice organise des relations de pouvoir complexes dans lesquelles différents groupes expérimentent à la fois des formes de privilège et de pénalité selon leur position dans les hiérarchies sociales (Hill Collins & Lamoureux, 2016).

Dans un registre proche, certaines propositions issues des études critiques de la masculinité, comme celles développées dans *Progressive Black Masculinities* (Mutua, 2006), cherchent à articuler une critique des normes viriles avec une analyse des formes spécifiques d'oppression vécues par les hommes noirs (Mutua, 2006, p. 6). Elles montrent que ces positions ne se laissent pas réduire à une opposition binaire entre domination et oppression, mais qu'elles s'entrecroisent dans des configurations plus complexes. L'ouvrage insiste également sur l'importance de créer des espaces où les hommes peuvent réfléchir collectivement à leurs tensions, à leurs expériences de vulnérabilité et à leur participation aux rapports de domination, notamment à l'égard des femmes ou d'autres groupes marginalisés (Mutua, 2006, p. 236-254).

Le concept de désaveu identitaire, proposé dans cette recherche, peut également accompagner cette perspective. Plutôt que de chercher à reconstruire une masculinité « positive » ou alternative, interroger nos désaveux identitaires implique d'analyser la manière dont nos identités masculines, ainsi que celles des autres, se structurent à travers des mécanismes d'opposition et de négation d'une pluralité d'identités, ancrés dans la naturalisation des hiérarchies sociales. Il s'agit, plus concrètement, de comprendre ce que nous mobilisons comme masculin parce que cela est

socialement valorisé, par opposition à ce qui nous définit plus directement. Un trait qui nous appartient n'a pas besoin d'être associé au genre : on peut être fort, grand ou responsable sans nécessairement inscrire ces qualités dans la masculinité; ces valeurs peuvent exister en elles-mêmes.

Dans cette perspective, l'enjeu est aussi d'identifier les moments où le recours à la masculinité relève moins d'une expression personnelle que d'un usage défensif de l'identité, ainsi que ce qui fait émerger ce besoin de défense. Cette approche permet de développer des ressources et des outils pour construire de l'intelligibilité, légitimer les ambiguïtés identitaires et les « contradictions », et rendre la norme plus souple pour soi comme pour les autres.

Dans ce contexte, plutôt que de reconduire les hiérarchies, la lutte contre le sexisme, le racisme, l'homophobie, la transphobie et le capacitisme peut être comprise comme une stratégie susceptible de transformer les conditions normatives dans lesquelles la masculinité est produite et reconnue. Dans la mesure où l'expérience masculine dite « normative » se construit par contraste avec des figures exclues, disqualifiées ou marginalisées, l'atténuation de ces formes d'exclusion fragilise les mécanismes mêmes par lesquels la norme masculine se stabilise. En rendant moins opérantes les frontières qui définissent ce qu'un homme ne doit pas être, ces luttes contribuent à réduire la pression à la conformité qui pèse sur l'ensemble des hommes et à élargir les possibilités d'existence masculine et de diversité de genre. On pourrait dire, dans ce contexte, qu'il devient possible de mettre le trouble dans le genre.

C'est peut-être précisément depuis cette zone trouble, où l'on avance habituellement à reculons, que l'on fait face au changement. La peur ne disparaît pas instantanément, mais elle finit par ne plus suffire à nous retenir.

BIBLIOGRAPHIE

Allen, Q. (2016). 'Tell your own story' : Manhood, masculinity and racial socialization among black fathers and their sons. *Ethnic and Racial Studies*, 39(10), 1831-1848. <https://doi.org/10.1080/01419870.2015.1110608>

Anzaldúa, G. (1987). *Borderlands : The new mestiza*. Spinsters, Aunt Lute. WorldCat.

Auclair, I., St-Georges, J., Suelves Ezquerro, L., & Gonzalez Bautista, N. (2023). Analyse féministe de la positionnalité : Réflexions depuis des expériences d'enseignement et de recherche en contexte québécois. *Les cahiers du CEDREF*, 26. OpenEdition Journals. <https://doi.org/10.4000/cedref.1981>

Baril, A. (2007). De la construction du genre à la construction du « sexe » : Les thèses féministes postmodernes dans l'oeuvre de Judith Butler. *Recherches féministes*, 20(2), 61-90. érudit. <https://doi.org/10.7202/017606ar>

Baril, A. (2015). Sexe et genre sous le bistouri (analytique) : Interprétations féministes des transidentités. *Recherches féministes*, 28(2), 121-141. érudit. <https://doi.org/10.7202/1034178ar>

Blais, M., Lavigne, J., Medico, D., & Réseau masculinités et société. (2019). La masculinité à l'épreuve de la diversité des sexualités, des corps et des genres. In *Réalités masculines oubliées* (1 ressource en ligne (xvii, 468 pages) : illustrations.). PUL, Presses de l'Université Laval. WorldCat. <http://epe.lac-bac.gc.ca/101/200/300/pul/2019/9782763743097.pdf>

Butler, J., Cervulle, M., & Marelli, J. (2016). *Défaire le genre* ([Nouvelle édition]). Éditions Amsterdam. WorldCat.

Butler, J., Fassin, É., & Kraus, C. (2006). *Trouble dans le genre : Le féminisme et la subversion de l'identité*. La Découverte. WorldCat.

Collective, C. R. (2006). Déclaration du Combahee River Collective¹. *Les cahiers du CEDREF*, (14), 53-67. <https://doi.org/10.4000/cedref.415>

Collins, P. H. (2015). Intersectionality's Definitional Dilemmas. In *Annual Review of Sociology* (Vol. 41, Numéro Volume 41, 2015, p. 1-20). Annual Reviews. <https://doi.org/https://doi.org/10.1146/annurev-soc-073014-112142>

Connell, R. (2005a). *Boys, masculinities and curricula. The construction of masculinity in practice-oriented subjects* (Online-Ressource). Waxmann-Verl. WorldCat. <https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:0111-opus-61328>

Connell, R. (2005b). *Masculinities* (2e editions). University of California Press. WorldCat.

Connell, R., Hagège, M., & Vuattoux, A. (2014). *Masculinités : Enjeux sociaux de l'hégémonie*. Éditions Amsterdam. WorldCat.

Connell, R., & Messerschmidt, J. W. (2015). Faut-il repenser le concept de masculinité hégémonique ? *Terrains & travaux*, (27), 151-192. <https://doi.org/https://doi.org/10.3917/tt.027.0151>

Crenshaw, K. W., Beaulieu, S., Aubert, I., & Bessone, M. (2021). Demarginalizing the intersection of race and sex : A Black feminist critique of antidiscrimination doctrine, feminist theory and antiracist politics. *Droit et société*, 108(2), 465. Cairn.info Journals - International Edition. <https://doi.org/10.3917/drs1.108.0465>

Delphy, C. (2013). *L'ennemi principal* (3e édition). Éditions Syllepse. WorldCat.

Demetriou, D. Z. (2001). Connell's Concept of Hegemonic Masculinity : A Critique. *Theory and Society*, 30(3), 337-361. JSTOR Arts & Sciences II Collection.

Dorlin, E., & Scott, J. W. (2009). *La matrice de la race : Généalogie sexuelle et coloniale de la Nation française*. La Découverte. WorldCat.

Drouin, M.-P., & Tadros, K. (2022). *Des mots pour exister : Nommer les identités, les familles et les réalités LGBT+*. Coalition des familles LGBT+ = LGBT+ Family Coalition. WorldCat.

Dupuis-Déri, F. (2018). *La crise de la masculinité : Autopsie d'un mythe tenace*. Les Éditions du Remue-ménage. WorldCat.

Dupuis-Déri, F. (2023). *Les hommes et le féminisme : Faux amis, poseurs ou alliés?* Remue-ménage. WorldCat.

Dupuis-Déri, F. (2026). *Enseigner à l'école au Québec face à la misogynie, l'antiféminisme, l'homophobie et la transphobie*. Fédération autonome de l'enseignement (FAE).

Dupuis-Déri, F., & Blais, M. (2015). *Le mouvement masculiniste au Québec : L'antiféminisme démasqué* (Nouvelle édition). Les Éditions du Remue-ménage. WorldCat.

Ford, K. A. (2011). Doing Fake Masculinity, Being Real Men : Present and Future Constructions of Self among Black College Men. *Symbolic Interaction*, 34(1), 38-62. <https://doi.org/10.1525/si.2011.34.1.38>

Foucault, M. (1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Gallimard. Cairn.info. <https://shs.cairn.info/surveiller-et-punir-naissance-de-la-prison--9782070729685?lang=fr>

Foucault, M. (1976). Histoire de la sexualité, vol. 1, La volonté de savoir. *Socio-anthropologie*, 217-222. Revues.org. <https://doi.org/10.4000/socio-anthropologie.6345>

Gagnon, J., & Simon, W. (2005). *Sexual conduct : The social sources of human sexuality* (2nd ed). AldineTransaction. WorldCat.

Green, L. (2025). *Negative Racial Stereotypes and Their Effect on Attitudes Toward African-Americans—Scholarly Essays—Jim Crow Museum*. <https://jimcrowmuseum.ferris.edu/links/essays/vcu.htm>

Guillaumin, C. (1978). Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes. *Questions Féministes*, (2), 5-30. JSTOR Arts & Sciences VI Collection.

Hill Collins, P., & Lamoureux, D. (2016). *La pensée féministe noire : Savoir, conscience et politique de l'empowerment* (1 ressource en ligne (479 pages)). Les Éditions du Remue-ménage. WorldCat. <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/2750274>

hooks, bell. (2015). *Ain't I a woman : Black women and feminism* ([New edition]). Routledge. WorldCat.

hooks, bell, 1952-2021. (2004). *The will to change : Men, masculinity, and love*. First Atria Books hardcover edition. New York : Atria Books, 2004. <https://search.library.wisc.edu/catalog/999953877402121>

hooks, bell, Potot, O., & Gay, A. (2015). *Ne suis-je pas une femme ? : Femmes noires et féminisme*. Éditions Cambourakis. WorldCat.

hooks, bell, Taillard, A., & Hooks, B. (2021). *La volonté de changer : Les hommes, la masculinité et l'amour*. Éditions divergences. WorldCat.

IREF. (2025). *Mission de l'IREF*. Institut de recherches et d'études féministes. <https://iref.uqam.ca/page-d-exemple/mission-presentation/>

Jacques Dubois, Pascal Durand, & Yves Winkin. (2013). Aspects du symbolique dans la sociologie de Pierre Bourdieu. *Contextes*. Directory of Open Access Journals.

Johnson, E. P., & Henderson, M. (2005). *Black queer studies : A critical anthology* (1 ressource en ligne (xiii, 377 pages)). Duke University Press. WorldCat.

Johnson, J. L. (2013). *The Social Construction of Ethnicity and Masculinity of African American College Men*. ProQuest LLC. 789 East Eisenhower Parkway, P.O. Box 1346, Ann Arbor, MI 48106. Tel: 800-521-0600; Web site: <http://www.proquest.com/en-US/products/dissertations/individuals.shtml>. ERIC.

Lindner, S., Vargas, J., & Counseling Psychology Conference. (2025). « I made a good man list » : Transmasculine negotiations with hegemonic masculinity. *Psychology of Men & Masculinities*, 26(3), 438-447. PsycARTICLES. <https://doi.org/10.1037/men0000507>

Lucy, N., Hartley, J., Thwaites, T., Colebrook, C., Tofts, D., Briggs, R., & Wark, M. (2015). *Dictionary of postmodernism* (First edition, 1 online resource). Wiley-Blackwell. WorldCat. <https://search.credoreference.com/content/title/wileyp>

Lugones, M. (2019). La colonialité du genre. *Les cahiers du CEDREF*, 46-89. Revues.org.

MacDonald, F. (2017). Knocking Down Walls in Political Science : In Defense of an Expansionist Feminist Agenda. *Canadian Journal of Political Science*, 50(2), 411-426. Cambridge University Press Journals. <https://doi.org/10.1017/S0008423916001190>

Messner, M. A. (2007). The Masculinity of the Governor : Muscle and Compassion in American Politics. *Gender & Society*, 21(4), 461-480. SAGE Journals. <https://doi.org/10.1177/0891243207303166>

Mohanty, C. T. (2018). Sous les yeux de l'Occident : Recherches féministes et discours coloniaux. In *Genre, postcolonialisme et diversité de mouvements de femmes* (p. 171). OpenEdition Books.

Mutua, A. D. (2006). *Progressive Black masculinities / Athena D. Mutua, editor*. Routledge.

Pilgrim, D. (2023a). *The Brute Caricature—Jim Crow Museum*. <https://jimcrowmuseum.ferris.edu/brute/homepage.htm>

- Pilgrim, D. (2023b). *The Sapphire Caricature—Anti-black Imagery—Jim Crow Museum*. <https://jimcrowmuseum.ferris.edu/antiblack/sapphire.htm>
- Pilgrim, D. (2024a). *The Jezebel Stereotype—Anti-black Imagery—Jim Crow Museum*. <https://jimcrowmuseum.ferris.edu/jezebel/index.htm>
- Pilgrim, D. (2024b). *The Mammy Caricature—Anti-black Imagery—Jim Crow Museum*. <https://jimcrowmuseum.ferris.edu/mammies/homepage.htm>
- Pilgrim, D. (2024c). *The Tom Caricature—Anti-black Imagery—Jim Crow Museum*. <https://jimcrowmuseum.ferris.edu/tom/homepage.htm>
- Preston, J., Ravenhill, J. P., & de Visser, R. O. (2025). “I’m Not as Gay as Some Other Queer People” : Exploring Bi + Men’s Perceptions of Masculinity and Sexual Identity. *Journal of Bisexuality*, 25(3), 432-457. <https://doi.org/10.1080/15299716.2024.2447589>
- Ravenhill, J. P., & de Visser, R. O. (2017). « There are too many gay categories now » : Discursive constructions of gay masculinity. *Psychology of Men & Masculinity*, 18(4), 321-330. PsycARTICLES. <https://doi.org/10.1037/men0000057>
- Richard, G., Graindorge, A., Charbonneau, A., Vallerand, O., & Houzeau, M. (2025). *Augmentation des niveaux de malaise : Ce que les élèves du secondaire pensent de la diversité sexuelle, 2017-2024*. GRIS-Montréal.
- Rogers, B. A. (2022). Trans Manhood : The Intersections of Masculinities, Queerness, and the South. *Men and Masculinities*, 25(1), 24-42. SAGE Journals. <https://doi.org/10.1177/1097184X20927058>
- Rubin, G., Bolter, F., Broqua, C., Mathieu, N.-C., & Mesli, R. (2010). *Surveiller et jouir : Anthropologie politique du sexe*. EPEL. WorldCat.
- Schalk, S. D. (2022). *Black disability politics* (1 online resource (viii, 210 pages) : illustrations). Duke University Press. WorldCat. <https://www.degruyter.com/isbn/9781478092681>
- Schrock, D., & Schwalbe, M. (2009). Men, Masculinity, and Manhood Acts. *Annual Review of Sociology*, 35, 277-295. JSTOR Arts & Sciences I Collection.
- Shakespeare, T. (1999). The Sexual Politics of Disabled Masculinity. *Sexuality and Disability : A Journal Devoted to the Psychological and Medical Aspects of Sexuality in Rehabilitation and Community Settings*, 17(1), 53-64. Springer Nature. <https://doi.org/10.1023/A:1021403829826>
- Shakespeare, T. (2000). Disabled Sexuality : Toward Rights and Recognition. *Sexuality and Disability : A Journal Devoted to the Psychological and Medical Aspects of Sexuality in Rehabilitation and Community Settings*, 18(3), 159-166. Springer Nature. <https://doi.org/10.1023/A:1026409613684>
- Speice, T. (2020). The “Okay” Gay Guys : Developing Hegemonic Sexuality as a Tool to Understand Men’s Workplace Identities. *Journal of Homosexuality*, 67(13), 1864-1880. <https://doi.org/10.1080/00918369.2019.1616428>
- Stoltenberg, J. (2013). *Refuser d’être un homme : Pour en finir avec la virilité*. M éditeur ; Éditions Syllepse. WorldCat.

Timulak, L., & Creaner, M. (2023). *Essentials of Qualitative Meta-Analysis*. American Psychological Association. JSTOR. <http://www.jstor.org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/stable/j.ctv2vg072m>

Truth, S. (1851). *Ain't I a Woman*. feminist.com /resources/artspeech/genwom/sojour.htm

UQAM. (2025). *Certificat en études féministes (4685) | UQAM | Université du Québec à Montréal*. Étudier à l'UQAM. <https://etudier.uqam.ca/programme?code=4685>

Vergès, F., & Bohrer, A. J. (2021). *A decolonial feminism* (1 ressource en ligne (xvii, 110 pages)). Pluto Press. WorldCat.

<https://go.openathens.net/redirector/umoncton.ca?url=https%3A%2F%2Febookcentral.proquest.com%2Flib%2Fumoncton-ebooks%2Fdetail.action%3FdocID%3D6535026>

Wilson, M. (1989). *Feminist Review*, (33), 95-97. JSTOR. <https://doi.org/10.2307/1395217>

Wittig, M., & Bourcier, S. (2018). *La pensée straight*. Éditions Amsterdam. WorldCat.

ANNEXE :

1 :



DÉNONÇONS L'INSTITUT DE RECHERCHE EN ÉTUDES FÉMINISTE (IREF)

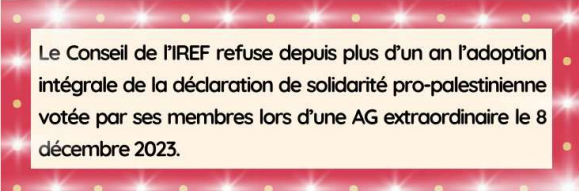
Bien que l'Institut de recherches et d'études féministes (IREF) ait publié un mandat BDS, ainsi que des positions sur la Palestine, **ne soyez pas pour autant dupé.**

Nous vous offrons ici une autre perspective sur cette Institution, et **nous souhaitons vous informer des enjeux** politique qui la traverse.

Ce document présente un **retour sur les mobilisations pro-palestiniennes** au sein de l'IREF dans les dernières années, **les enjeux actuels ainsi que nos demandes.** L'objectif étant de lutter contre l'invisibilisation et la silenciation de la résistance de ses membres.



QUE S'EST-IL PASSÉ ?



Le Conseil de l'IREF refuse depuis plus d'un an l'adoption intégrale de la déclaration de solidarité pro-palestinienne votée par ses membres lors d'une AG extraordinaire le 8 décembre 2023.

Malgré que adoption a été **revotée à majorité** par ses membres à la plus récente AG de l'Institut **en septembre 2024**, il semble bien que le vote des membres ne veuille pas dire grand-chose ...

CHAPITRE 1 : UNE DEMANDE QUI TROUBLE



CHAPITRE 2 : ON S'ORGANISE !

10 OCT.
2023

Une **lettre d'interpellation** est publiée par les FRUeS (Féministes Racisées Unies et Solidaires) pour une **mobilisation féministe pro-palestinienne**.

Des échanges entre les **membres du conseil de l'IREF** sur l'idée d'une déclaration politique de solidarité mènent à un **premier refus interne**. Des débats s'ensuivent...



16 NOV.
2023

Cinq membres étudiant·e·s de l'IREF signent et déposent une **demande d'AG extraordinaire** pour voter sur une résolution de solidarité.

29 NOV.
2023

Une trentaine de membres étudiant·e·s se rencontrent pour **travailler collectivement sur la résolution**. Des personnes **expertes**, faisant de la recherche sur la colonisation en Palestine, seront aussi **consultées** par la suite **pour valider** certains éléments.

4 NOV.
2023

Rencontre de groupes féministes et queer de l'UQAM lors d'une journée d'actions pro-palestinienne.



4 DÉC.
2023

L'Association étudiante en études féministes (AÉÉF) organise une **assemblée générale extraordinaire** lors de laquelle **une position en soutien à la Palestine est adoptée**.

7 NOV.
2023

Une **assemblée publique** est organisée par les FRUeS avec pour question rhétorique « **La Palestine est-elle une cause féministe, LGBTQIA2S+?** ». Durant cette rencontre, une membre du conseil de l'IREF annonce qu'une résolution par l'IREF est en préparation.



5 DÉC.
2023

Une **réunion inter-groupes** féministes et queer pour se préparer à l'AG extraordinaire de l'IREF, et **réviser les arguments et les règlements**.

8 DÉC.
2023

La résolution rédigée par les groupes étudiants est adoptée à majorité lors de l'AG extraordinaire.

Elle est le résultat d'un travail conséquent d'étudiant·e·s de différents programmes impliquant des discussions approfondies, de la rédaction et un vote préalable en association étudiante.

13 NOV.
2023

Le **Conseil de l'IREF se réunit** pour discuter de la question. Les **désaccords** contre une prise de position de solidarité sont **fortes**. La rencontre est **peu concluante**.



CHAPITRE 3 : TRAHISON ANTI-DÉMOCRATIQUE

12 DÉC.
2023

Toutefois, si ce processus a permis aux voix étudiantes d'émerger, le Comité de direction s'est assuré de les mettre sous silence. Malgré que la rencontre ait débuté par un discours par la Direction de l'IREF, sur la mission et l'engagement de l'Institut dans des pratiques intersectionnelles et décoloniales, elle fut surtout l'occasion pour l'institution de bafouer la volonté de ses membres.

En effet, la résolution officiellement rendue publique, intitulée « Dénonciation de la guerre à Gaza », comporte des modifications importantes qui trahissent la résolution prise en assemblée.

Ces modifications sont faites par les membres présent-e-s au Conseil, (dont la composition officielle est seulement de 3 membres étudiant-e-s sur les 18 membres votant-e-s).

Il s'agit alors d'une atteinte flagrante à la démocratie et aux principes de confiance procédurale, de transparence et d'intégrité portées par l'Institut se disant féministe.

25 JANV.
2024

Une vingtaine de personnes se réunissent lors d'une première rencontre publique, organisé par le collectif À bas le féminisme colonial, une initiative étudiante et militante, afin de revenir sur les déroulements des dernières semaines avec l'IREF et ses membres.

Deux heures avant la rencontre, l'IREF annonce par son infolettre la mise en place du « comité de processus institutionnels et ateliers thématiques » visant à repenser les processus de l'Institut, et appelant, suite aux mobilisations de l'automne, à des rencontres « en vue d'échanges où le dialogue sera le mode d'expression privilégié ».

29 JANV.
2024

Suivant les Règles de procédures pour les assemblées générales de l'IREF, le collectif dépose une motion de blâme à l'IREF, appuyée par vingt étudiant-e-s, demandant la tenue d'une AG extraordinaire dans les 20 jours, avec la présence d'un-e gardien-ne du senti afin d'assurer la sécurité des membres et le respect de chacune.

7 FÉV.
2024

La direction de l'IREF rencontre cinq des signataires de la demande d'assemblée. Après près de trois heures de réunion, il est convenu que l'avis de motion soit rendu public et d'entamer un travail collaboratif en comité plutôt qu'une assemblée générale extraordinaire.

L'objectif demeure pour les membres du collectif de faire respecter la position politique adoptée par les membres (une position de solidarité totale avec le peuple palestinien).



CHAPÎTRE 4 : DES RÉPARATIONS QUI TARDENT

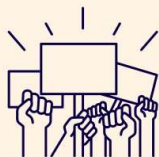
22 FÉV.
2024

Une première rencontre appelée « **rencontre du Comité sur les processus institutionnels et ateliers thématiques** » se déroule avec certain-e-s membres du collectif, certain-e-s membres du conseil de l'IREF et quelques autres membres intéressé-e-s.

La rencontre présente l'objectif suivant : « de réfléchir sur nos savoir-être, nos pratiques et nos mécanismes décisionnels, pour nous arrimer aux perspectives et pratiques intersectionnelles et décoloniales ». Alors que certaines personnes tentent de désincarner la conversation et de l'orienter vers des principes généraux flous, **les membres du collectif insistent sur l'importance de rétablir une position de solidarité cohérente avec la Palestine et les Palestinien-ne-s et de respecter la démocratie étudiante en revenant au texte voté le 8 décembre.**

Les membres du collectif font circuler une compilation de ressources sur la colonisation de la Palestine, le mouvement BDS, et les perspectives féministes pro-palestiniennes, pour que le Conseil rédige la déclaration de support au mouvement BDS.

La réunion se clôt sur l'entente que la résolution soit scindée en deux et adoptée en deux temps. Dans un premier temps, en faisant un vote sur le support à BDS et dans un deuxième en retravaillant une posture de solidarité totale qui serait votée « plus tard » par le conseil.



6 MARS
2024

Le conseil de l'IREF vote **une position de solidarité avec le mouvement de Boycott, Sanctions et Désinvestissements** qu'il fera circuler dans leur infolettre de mai avec une pétition pour le boycott académique à l'UQAM envoyée par les membres du collectif À bas le féminisme colonial.

16 AVR.
2024

Deuxième rencontre du comité maintenant appelé « comité de réflexion politique ».

29 AVR.
2024

La direction annonce le **report** des travaux officiels du comité expliquant que celui-ci doit être approuvé par vote en AG et soulignant la fatigue des membres de l'IREF. À plusieurs reprises, on **insinue que les personnes étudiantes sont responsables par leur mobilisation de la fatigue des employé-e-s de l'IREF**, ce qui déresponsabilise les personnes ayant réellement le pouvoir au sein de l'Institut de prendre les actions appropriées.

14 MAI
2024

En direct des **campements pro-palestiniens** sur les campus de McGill et de l'UQAM, le collectif À bas le féminisme colonial envoie une lettre qui annonce son **retrait du comité de réflexion politique** et de toute forme de collaboration directe avec l'Institut. **Dénonçant la dilution des luttes, le manque de proactivité et le report constant** dans le temps de la mise en œuvre de demandes concrètes au sein du comité et de l'Institut.



Face aux violences politiques en lien avec la Palestine, **certain-e-s membres du conseil démissionnent** durant la session d'hiver.

CHAPITRE 5 : AUTOMNE....



1 SEPT.
2024

L'IREF annonce que des **élections** auront lieu en AG pour le **nouveau comité de réflexion politique**.

25 SEPT.
2024

Des membres du collectif et des membres de l'Institut prennent la parole à l'**Assemblée générale annuelle de l'IREF** afin de faire un **retour critique sur la dernière année et demander le rétablissement de la résolution votée à l'AG comme position officielle de l'Institut**. Nous dénonçons aussi l'absence d'informations clés dans le rapport annuel de l'Institut dont **l'absence de la motion de blâme que nous soumettons alors à l'AG**.

Après 2 heures d'interventions sur la situation, les membres de l'Institut votent à majorité pour le **rétablissement de la résolution du 8 décembre 2023** comme position officielle de l'Institut.

Le comité de réflexion politique est mis sur la glace ; des membres du collectif dénoncent l'utilisation de cette structure pour délégitimer, démobiliser et dépolitiser la démocratie étudiante.

De plus, lorsque des membres du collectif ont soulevé les problèmes liés au changement de langage de la résolution, plusieurs membres du Conseil de l'IREF nous ont assuré qu'il s'agissait de changements faits par « soucis de précision » et que ceux-ci n'allaient pas à l'encontre de la position politique initiale. **Nous nous permettons de dénoncer ce gaslighting politique en rétablissant les faits : des changements et des retraits majeurs ont été adoptés sans l'accord des membres de l'Institut.**

Depuis, le Conseil de l'IREF n'a toujours pas pris acte de ce vote et a plutôt choisi de l'ignorer... ignorance blanche et coloniale quand tu nous tiens.

CONCLUSION :

Le résultat final n'est pas moins un sabotage complet de la démarche de l'AG. Rendu d'autant plus insultant qu'elle résulte d'une dynamique de pressions internes et externes et de censure que nous dénonçons.

Le Conseil engage ainsi sa responsabilité en n'ayant respecté ni la lettre, ni l'esprit, ni la souveraineté de l'AG comme il lui a été demandé. La direction a excipé d'un rôle de sauvegarde autoritaire et néanmoins incertain de l'Institution pour s'imposer à l'AG dans une démarche contraire à son discours démocratique et aux principes bottom-up souvent invoqués. Encore une fois, la question demeure : **si l'IREF ce sont ces membres, nous sommes en droit d'interroger sur la légitimité de l'exécutif de l'IREF de bafouer ouvertement nos revendications.**

L'IREF comme bien d'autres instances, qui se revêt ad nauseam des termes féministes, LGBTQIA2S+ ou intersectionnels, devra rendre des comptes sur ses discours vides de sens et ses actions en contradictions complètes avec ses valeurs.

Il semble clair que **la libération collective est dépendante de luttes menées sur divers fronts et d'engagements politiques solidaires concrets**. Les pratiques de trahison de la suprématie blanche et du colonialisme à la lumière de complicités historiques de certains espaces féministes sont primordiales, dont des **actions concrètes allant dans le sens des mobilisations notamment décoloniales, anti-racistes, anti-capitalistes, pro-trans**. De même, des pratiques de prise de responsabilités face à des violences coloniales, raciales et transphobes sont également centrales. À ce titre, dans le contexte politique actuel et face à l'importance de nous organiser collectivement, **nous demeurons préoccupé-e-s par l'orientation politique et les pratiques internes de l'IREF, Institut duquel plusieurs d'entre-nous sommes encore membres.**

DES CHANGEMENTS D'UN TEXTE À L'AUTRE...

RETRAITS MAJEURS

- Retrait de « **génocide colonial de l'État israélien** »
- Retrait du **support pour le mouvement BDS** - Boycott, désinvestissements et sanctions
- Disparition de **mention de solidarité avec les personnes et groupes juifs critiques d'Israël**
- Disparition de la **condamnation des stratégies arabophobes et islamophobes** visant à délégitimer les défenseur·es de la Palestine
- Disparition de **condamnation de l'instrumentalisation de l'antisémitisme à des fins sionistes et anti-palestiniennes**
- Disparition de la **condamnation de l'instrumentalisation anti-palestinienne des luttes féministes et LGBTQIA2S+** (c'est-à-dire disparition de la condamnation du fémonationalisme et homonationalisme)
- Retrait de la **dénonciation des politiques impérialistes des gouvernements du Québec et du Canada**. Cela sera remplacé par une dénonciation des ventes d'armes du gouvernement du Canada, ce qui réduit l'étendue des revendications en termes de boycott, désinvestissements et sanctions, et efface les critiques des implications politiques et financières du gouvernement du Québec dans le soutien à la colonisation de la Palestine.

CHANGEMENTS MAJEURS

- Changement du terme « **Palestine** » pour « **Gaza** » imposant une réduction territoriale grave en contexte de luttes décoloniales
- **Ajout de la mention « depuis le 7 octobre 2023 »** qui crée une réduction temporelle des dynamiques de violences coloniales
- **Ajouts des termes « guerre » et « conflit »** qui évitent d'autres qualificatifs, comme « massacre généralisé » ou « génocide », occultant les structures coloniales et symétrisant les forces et la destruction.
- **Invocation de la « paix » sans traiter de libération et de justice**, et sans reconnaître l'asymétrie des pouvoirs. C'est donc une invocation oppressive empreinte de blanchité.
- **Ajout de la notion de « disproportion de femmes et enfants tués »** qui nie les fonctionnements de la violence coloniale et, par opposition, crée une dévalorisation des vies des hommes palestiniens, et une désolidarisation envers le peuple palestinien. (On parle ici d'une faute de réflexion intersectionnelle, et de reproduction de binarité blanche et coloniale du monde.)
- **Ajout de la solidarité avec des initiatives menées par les chercheuses israéliennes**, en plus des chercheuses palestiniennes ce qui mine la stratégie du boycott académique.

**JUSQU'À UNE
SOLIDARITÉ SABOTÉ**

NOS REVENDICATIONS

Ce que nous attendons d'un institut féministe dit
« intersectionnel » à l'heure du génocide Palestinien

- L'adoption, dans son entièreté, de la résolution de solidarité totale avec le peuple palestinien votée en assemblée générale extraordinaire le 8 décembre 2023.
- Assurer la prise d'action continue de l'IREF face à sa déclaration BDS adoptée en mars 2024.
- Démontrer l'importance de la pro-activité et des actions urgentes à l'heure du génocide du peuple palestinien
- Donner un poids décisionnel à l'AG en ce qui concerne l'orientation politique de l'Institut.
- Que l'AG puisse voter à majorité des déclarations politiques sans interférence de personnes en situation de pouvoir.
- Qu'un comité de mise en œuvre des résolutions soit mis en place pour assurer des actions de suivi conséquentes après qu'une résolution ait été votée.
- Rejeter publiquement l'instrumentalisation des luttes féministes au sein de l'université et par nos gouvernements au nom de projets politiques racistes, transphobes et coloniaux – dont le projet sioniste, mais également des politiques de précarisation des personnes migrantes et de resserrement des frontières.
- Multiplier les liens avec des chercheur·e·s anti-impérialistes, décoloniales et autochtones.
- Amplifier les luttes en cours – Congo, Ayiti, Kanaky, Soudan, Palestine, Kanien'kehá:ka Kahnistensera et ce, en mobilisant des ressources humaines et financières.
- Adresser et prendre responsabilité pour les multiples cas de violences racistes et transphobes au sein de l'IREF.
- Se rappeler que les études féministes sont fondamentalement politiques, la participation à la production de ces connaissances exige la prise d'actions politiques. La justice sociale est indivisible...

À BAS L'IMPÉRIALISME.
À BAS LA SUPRÉMATIE BLANCHE.
À BAS LE COLONIALISME
À BAS LE CISHÉTÉROPATRIARCAT.



POUR NOUS JOINDRE :

Instagram:
[@abaslefeminismecolonial](#)

TikTok:
[@abas_le_feminisme_colonial](#)

Courriel :
[abaslefeminismecolonial@gmail.com](#)

